

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com



Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

PENSEES DE MARC AURELE



à Paris à l'Enseigne du
POT CASSE



PENSÉES
DE
MARC - AURÈLE

16° R
254

DL 9783

3-12-43

EXEMPLAIRE N° 988

PENSÉES
DE
MARC-AURÈLE

TRADUCTION D'ALEXIS PIERRON
COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR MARC-AURÈLE
PAR

PAUL DE SAINT-VICTOR
ET

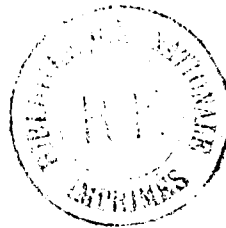
DÉCORÉE DE COMPOSITIONS ORIGINALES
GRAVÉES SUR BOIS

PAR
A.-F. COSÏNS

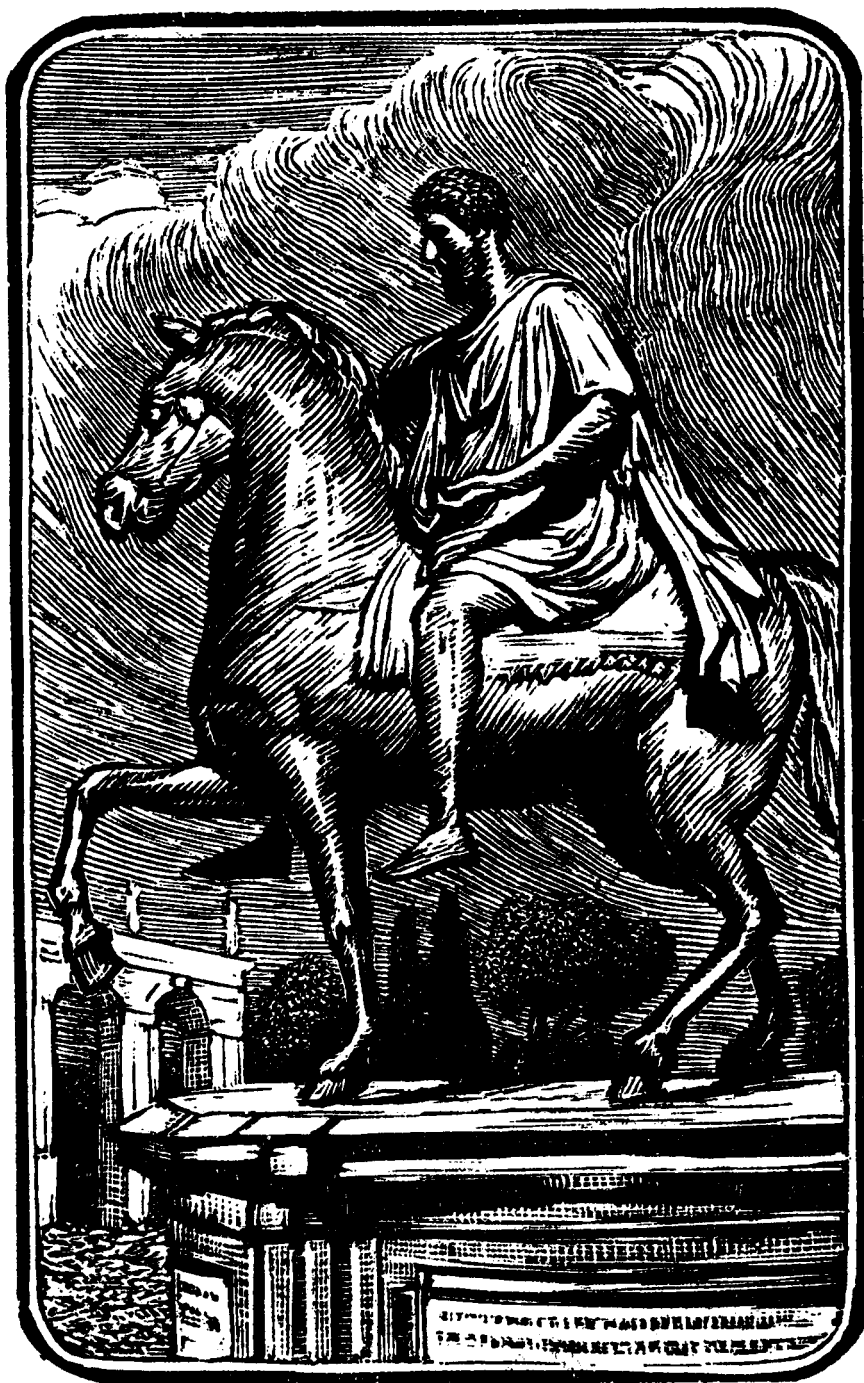


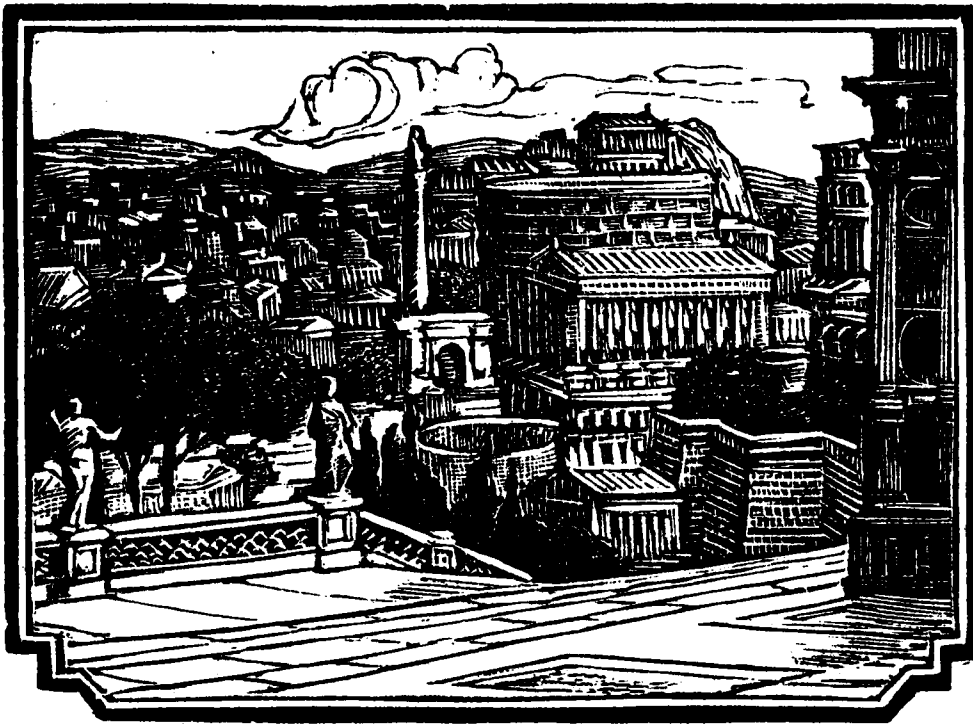
P 1943

SE TROUVE A PARIS
EN LA RUE DE BEAUNE
A L'ENSEIGNE DU POT CASSÉ

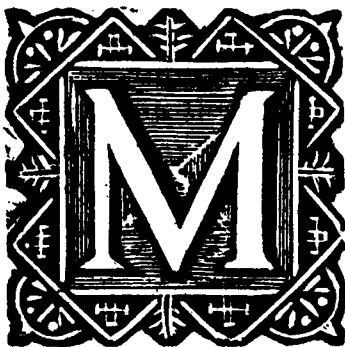








NOTICE SUR MARC-AURÈLE



MARC-AURÈLE est le stoïcien couronné ; la Destinée, qui avait jeté Épictète dans l'ergastule d'un affranchi de Néron, éleva son disciple sur le trône du monde. Sa gloire est d'avoir été, par l'âme plus que par le rang, une exception dans son temps.

Lorsque Marc-Aurèle prit la pourpre, l'Empire, agrandi par Trajan, calmé par Antonin, ne penchait pas moins vers la ruine. Sa

population baissait comme le niveau d'un fleuve desséché ; sa surface était entrecoupée de déserts ; les mariages diminuaient dans une proportion effroyable, comme si, par un accord tacite, les hommes se décidaient à finir. Au dehors, la mer des Barbares cernait déjà l'horizon romain ; les flots de leur avant-garde bouillonnaient contre ses frontières. Refoulés par Trajan, ils avaient submergé, sous Adrien, trois provinces : le Dieu Terme, emblème de la stabilité des conquêtes de Rome, reculait, sous son règne, pour la première fois. — Au dedans, une décadence incurable. Le despotisme avait brisé tous les ressorts, faussé toutes les lois, corrompu tous les caractères. Rome s'était anéantie devant les Césars ; elle se déchargeait sur eux du poids de vivre et d'agir. Il faut qu'ils pensent, qu'ils prévoient, qu'ils jugent, qu'ils gouvernent pour ces millions d'hommes passifs et inertes ; il faut qu'ils soient l'âme de ce cadavre qui couvre la terre. La parole même leur était réservée comme un privilège. Fronton exhorte Marc-Aurèle à l'éloquence, par pitié pour le monde, qui serait muet sans sa voix : « Le monde, qui jouissait de la parole par toi, deviendrait muet ! Mais, si quelqu'un coupait la langue à un seul homme, ce serait une cruauté. Serait-ce donc un médiocre attentat que de retrancher l'Éloquence au genre humain ? » Le Sénat, plié à la servitude, ne se relevait, entre ses longues prostrations, que pour injurier le César tombé et acclamer le César levant. Les Patriciens, avilis par la servilité de la cour, ne se distinguaient plus des esclaves ; le peuple n'était plus qu'une plèbe fainéante abrutie par le Cirque, soulée du sang des gladiateurs et des bêtes, ne demandant au maître que la tuerie et le pain du jour. La pénurie des hommes libres et la désertion faisaient à l'armée des brèches incessantes ; pour les combler, on était contraint de recruter les Esclaves et les Gladiateurs. La religion officielle de l'ancienne Rome était livrée à l'anarchie des idolâtries orientales. Les Dieux s'en vont et les Monstres arrivent. Ils s'étalent et ils grimacent entre les sévères divinités du Latium : le Panthéon devient une ména-

gerie égyptienne. Une noire vapeur de magie obscurcissait l'atmosphère ; la Déesse Syrienne, promenée par un clergé de jongleurs, parcourait les rues et les carrefours, en vendant des faux miracles et des amulettes. Le Christianisme, encore latent, minait la société qu'il devait plus tard reconstruire.

C'est sur ce chaos que fut appelé à régner le plus sage, le plus pur, le plus vertueux des hommes. Marc-Aurèle montant au trône, c'est le Juste d'Horace s'asseyant sur les ruines de l'Univers qui s'écroule. Quelle épreuve pour une âme si haute ! Sa vocation était la pensée ; ses instincts l'attiraient vers les sphères de la raison pure ; la Destinée le jeta au gouvernail du monde en détresse ; elle le plongea jusqu'à la tête dans cette foule humaine qu'il était né pour contempler du rivage. Il dut conduire un siècle dont il n'était pas, soutenir une décadence imminente, remédier à des maux qu'il savait incurables, se dévouer à une société qu'il méprisait et qu'il condamnait. On peut en croire son historien disant la tristesse qui le saisit lorsque l'adoption d'Adrien le désigna à l'Empire.

Il fit du moins tout ce qu'il put faire : son règne n'est que la Vertu en action. Il se dépouille lui-même de sa toute-puissance pour la partager entre le Sénat et le peuple ; il essaye de faire revivre la liberté dans l'Empire. Sous son influence, la dure loi romaine s'attendrit ; elle s'imprègne de la douceur grecque. Ses décrets bienfaisants descendent sur les faibles et sur les petits : ils protègent la femme et l'enfant ; ils défendent l'esclave contre son maître, et lui ouvrent de toutes parts des issues vers l'affranchissement. Le maître du monde songe à l'ensevelissement des pauvres : César, du haut du trône, jette son manteau sur le cadavre nu du misérable porté au bûcher. Il poursuit les délateurs ; il supprime les confiscations ; il ferme les sources de sang qui jaillissaient dans l'Arène. Par son ordre, les Gladiateurs ne combattent plus, comme les athlètes de la Grèce, qu'avec des épées à bout arrondi. Le premier et le seul de tous les Césars, il ose retrancher au peuple sa pâture humaine. Aux

jeux mêmes de ce Cirque purgé de meurtres, il affecte une indifférence méprisante, penché sur un livre pendant le spectacle, ou écoutant des rapports. Ne pouvant les condamner par son absence, l'Empereur protestait par son attitude contre les plaisirs de son peuple.

Ce règne bienfaisant est attaqué par tous les fléaux. Un débordement du Tibre menace de submerger Rome ; la famine succède à l'inondation ; la peste vient achever l'Empire exténué. Les Bretons se soulèvent, les Cattes envahissent la Rhétie et la Germanie, les Parthes chassent les Romains de l'Asie Mineure. Le monde s'écroule, comme pour éprouver l'homme capable de le soutenir. Marc-Aurèle fait face à tous les périls ; il nourrit le peuple et il repousse les Barbares. A peine vaincue, cette première invasion en démasque une autre. La guerre des Marcomans éclate avec une âpreté redoutable. Elle trouve l'Empire dévasté et vidé par l'épidémie. Depuis les guerres Puniques, Rome n'avait pas été en pareil péril. Cette fois, Marc-Aurèle va combattre lui-même en tête des légions. Il dépouille son palais pour subvenir à la guerre ; il le laisse aussi nu que la tente qu'il va habiter. Pendant deux mois, on vend à la criée, sur le forum de Trajan, les ornements impériaux, les coupes d'or et de cristal, les vases royaux, les pierres précieuses, les tableaux, les statues, jusqu'aux robes de l'impératrice. Il part malade pour cette guerre atroce qui dure des années, dans un climat mortel à sa poitrine affaiblie ; combattant sur la glace, hivernant dans la neige, parmi les marais, ne mangeant que le matin et le soir, avant de haranguer ses armées. Son héroïsme dompte les Barbares, sa douceur les charme et les apprivoise. — On se le représente, dans cette rude campagne, tel que nous le montre sa statue équestre du Capitole : simple et grave, assis, comme sur un trône, sur son fort cheval taillé pour fendre les forêts et labourer les boues de la Pannonie, accueillant d'un geste magnanime les hordes soumises.

Que d'épreuves dans cette vie sublime ! Quelles luttes déchi-

rantes au sein de cette gloire ! Quels combats durent se livrer dans une pareille âme le Stoïcien aux prises avec le César ! Quelque parfait que fût son pouvoir, il l'exerçait contre ses principes. Le philosophe qui abhorrait le sang était forcé de détruire et d'exterminer. Que valait la gloire militaire pour celui qui s'écrie dans ses Pensées, avec une ironie si hautaine : « Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche ; et, parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre, un autre un poisson, celui-ci des sangliers et des ours, celui-là des Sarmates ! » L'adorateur d'un Principe unique, investi du pontificat officiel, doit sacrifier publiquement aux mille dieux du polythéisme, et présider cette cérémonie du Lectisternium, où l'on servait à manger à leurs idoles, couchées sur des lits. — Imaginez Moïse redescendant du mont Sinäï, et contraint de danser autour du Veau d'or ! — Lorsqu'il partit pour la Germanie, le peuple l'obligea d'emmener des magiciens chaldéens. Le penseur dut traîner à sa suite une bande d'astrologues. Rentrant à Rome après ses campagnes, ayant vaincu les Barbares et sauvé l'Empire, il parle au peuple de sa longue absence, et le peuple crie de tous côtés, pour témoigner qu'il en a compté les années : « Huit ! huit ! » Mais, en même temps, il lui fait signe, avec les doigts, qu'il doit recevoir un congiaire de huit écus d'or. L'Empereur sourit et répète : « Oui, huit années ! huit écus d'or ! » Quel mépris dut exprimer ce sourire pour le peuple mendiant qui le remerciait en lui faisant payer son salut ! — Il eut à souffrir la révolte et la trahison. Avidius Cassius, son meilleur capitaine, se souleva contre lui ; ce Cassius, dont il avait dit avec une résignation magnanime à Vérus, qui l'avertissait de son ambition : « Si les Dieux ont destiné l'Empire à Cassius, Cassius nous échappera ; car tu sais le mot de ton bisaïeul : « Nul prince n'a tué son successeur. » Si les Dieux ne lui ont pas destiné l'Empire, il viendra de lui-même, sans que nous ayons besoin de nous souiller d'une cruauté, se jeter dans le lacet fatal... Quant à ce que tu me dis, que je dois par sa mort

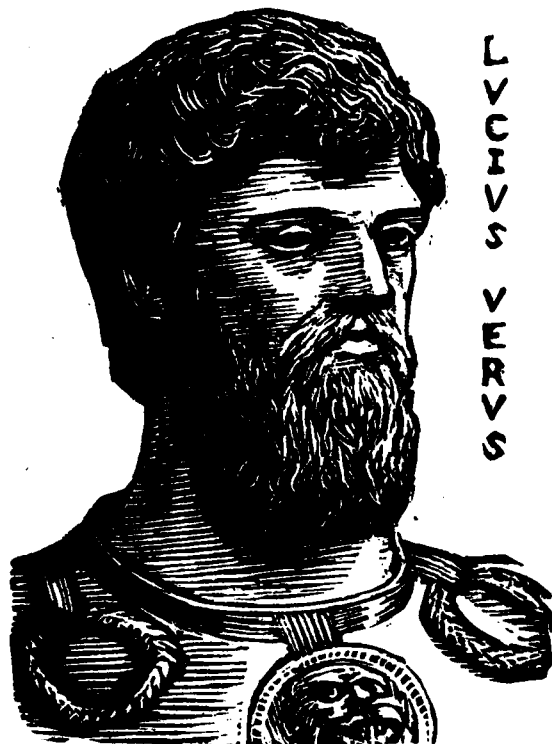
pourvoir à la sûreté de mes enfants : Périront mes enfants eux-mêmes, si Avidius mérite plus qu'eux d'être aimé, si la vie de Cassius importe plus à la république que celle des enfants de Marc-Aurèle. »

Sa famille même le trahit ou le déshonore. Lucius Vérus, son frère adoptif, qu'il a associé volontairement à l'Empire, croupit à Antioche dans les orgies asiatiques. Sa femme, Faustine, se prostitue, à Gaëte, aux matelots et aux gladiateurs ; les bouffons raillent, sur le théâtre, son déshonneur conjugal. Son fils sera Commode qui, sur tous les mauvais Césars, aura cette supériorité dans l'horreur d'avoir eu pour père Marc-Aurèle.

Tant d'épreuves et tant de souffrances n'altèrent pas la source de douceur que répand son âme. Ce Stoïcien, de bronze pour penser, est de chair pour aimer et pour s'attendrir. Il éleva dans le Forum un temple à la Bonté : pour créer cette divinité nouvelle, il n'avait eu qu'à la tirer de son cœur. Sa miséricorde était infatigable ; s'il l'avait pu, il aurait épargné Cassius. Lorsqu'on lui présenta sa tête tranchée par un centurion, il détourna le visage et ordonna de l'ensevelir. Le Sénat, façonné aux exterminations césariennes, voulait proscrire ou tuer la famille du traître ; il vint plaider sa cause devant lui : « Vous accorderez le pardon au fils d'Avidius Cassius, à son gendre, à sa femme. Que dis-je, le pardon ? ils ne sont point coupables. Qu'ils vivent avec sécurité, sachant que c'est sous Marc-Aurèle. » Il défendit même avec une compassion délicate qu'on reprochât en justice aux enfants de Cassius le crime de leur père. Le seul reproche qu'il adressa à Vérus fut celui de son exemple et de sa présence. Il alla loger chez lui pendant quelques jours et lui infligea le spectacle de la vie stoïque dans sa maison remplie de mimes et de courtisanes. Faustine lui fut toujours chère ; il ignora ou plutôt il feignit d'ignorer ses débordements. Elle était la fille d'Antonin ; il aurait craint, en la répudiant, d'offenser la mémoire de son bienfaiteur.

Au sein de cette famille si troublée, le héros n'est plus qu'un

père doux et tendre ; le philosophe se fait enfant avec ses enfants. Il se plaît aux caresses de ses petites filles, il les appelle « ses mignonnes fauvettes ». Il y a, dans ses Lettres à Fronton, des coins de paysages enchanteurs où on le voit au milieu d'elles,



pareil à un aigle couvant des colombes. « Voici encore les chaleurs de l'été, mais comme nos petites se portent bien, il me semble que nous avons l'air et la température du printemps. » — « ...Notre petit Antonin (pullus noster) tousse un peu moins ; dans notre petit nid, autant chacun a de raison, autant il prie pour toi. » Lorsque, après la guerre contre les Parthes, le Triomphe lui fut décerné, il fit monter derrière lui ses deux jeunes filles sur son char. Spectacle touchant et nouveau dans

le monde antique ! L'Innocence et la Famille triomphaient avec l'héroïsme.

C'est moins sur son règne, à demi effacé d'ailleurs par l'injuste histoire, que sur le livre de ses Pensées qu'il faut mesurer cette âme. Elle est là tout entière, dans sa force et dans sa grandeur. Ce fut au soir, et comme à la lueur du crépuscule de sa vie, qu'il les écrivit, sur des tablettes rassemblées sans ordre, et recueillies après sa mort. Le premier livre est daté : « De chez les Quades, sur le bord du Granua » ; le second : « De Carnuntum ». La plupart sans doute furent écrites dans le camp, sous la tente, alors que, déposant le poids de l'Empire avec son armure, il pouvait vaquer à son âme. Il y a quelque chose du recueillement de la nuit dans ce livre auguste : conçu dans le silence, il en a la solennité. Sont-ce les strophes d'une ode ou les arguments d'une philosophie que ces pensées brèves, serrées, haletantes, qui se succèdent sans cadence et sans transitions, comme les soupirs d'un cœur gonflé par l'extase ? Respirations entre l'oppression du jour et celle du lendemain, confidences que se fait à lui-même l'homme de solitude s'échappant un instant de la multitude, cris d'enthousiasme que la vision de l'Absolu lui arrache, apostrophes lancées vers l'Infini comme des flèches, examens d'une conscience responsable des destins du monde ! Jamais la Vérité, dans sa réalité ou dans son fantôme, n'a été recherchée avec plus de zèle, embrassée avec plus d'ardeur, possédée avec plus d'amour. Sa conception des choses a la grandeur nue d'un temple sans symboles et sans ornements. Pour lui, Dieu ne se sépare pas du Monde, être vivant, indivisible, unique, qui subsiste par lui-même et qui se développe selon des lois infaillibles. Les formes innombrables des êtres représentent les actes de cette puissance génératrice qui se complaît dans la production et dans le renouvellement éternel de ses créatures. Le marbre et l'homme, la végétation et la pensée expriment inégalement sa grandeur. Cette Fatalité est une Providence. La douleur, la mort, le mal, l'injustice ne sont

que les dissonances illusoires d'un concert dont l'harmonie nous échappe, les détails mal compris d'un ensemble à la majestueuse unité duquel ils concourent. Tout est grand et tout est juste, tout est beau et tout est réglé. Marc-Aurèle s'incline devant cette Divinité immuable, consterné d'effroi et d'admiration. C'est en lui chantant un hymne qu'il acquiesce à ses lois : « Tout ce qui t'accommode, ô Monde, m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux. O Nature ! tout vient de toi, tout est dans toi, tout rentre dans toi ! Un personnage de théâtre dit : « Bien-aimée cité de Cécrops ! » Mais toi, ne peux-tu pas dire du Monde : « O bien-aimée cité » de Zeus ! » Il l'adore jusque dans ses difformités et dans ses horreurs ; il tire de la fange une louange à sa gloire, comme on fait jaillir la flamme du caillou. « Même la gueule du lion, les poisons mortels, tout ce qui peut nuire, comme les épines, la boue, sont des accompagnements de ces choses si nobles et si belles. Ne va donc pas t'imaginer qu'il y ait rien là d'étranger à l'Être que tu révères. Réfléchis à la source véritable de toutes choses. » Nul, d'ailleurs, plus que lui n'a eu le sentiment du néant de la vie mortelle absorbée dans l'infinité. Salomon, du fond de son harem, le Bouddha indien, sous le figuier où le Nirvana lui fut révélé, l'Ascète de la Thébàïde s'étonnant qu'on bâtit encore des maisons et des villes, n'ont pas jeté sur le monde un regard plus désenchanté et plus triste. « Oh ! que toutes choses s'évanouissent en peu de temps ! les corps au sein du monde, leur souvenir au sein des âges. » Il dit à l'homme : « Tu es une âme chétive portant un cadavre. » Il s'étonne, comme d'une folie, qu'on poursuive la gloire, la volupté, la fortune : « C'est comme si on se prenait d'amour pour les oiseaux qui passent en volant. » Parfois, évoquant les générations mortes depuis deux mille ans, il rappelle, sous une forme antique, ce spectre de César que le poète allemand nous montre passant la revue d'une armée funèbre. « Contemple d'un lieu élevé ces trou-

peaux innombrables d'hommes, ces mille cérémonies religieuses, toutes ces navigations pendant la tempête ou le calme, cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent ensemble, qui s'en vont... Vérus mort avant Lucilla, puis Lucilla; Maximus avant Secunda, puis Secunda; Diotime avant Épitynchanus, puis Épitynchanus; Faustine avant Antonin, puis Antonin : il en est ainsi de toute chose. Adrien mort avant Céler, puis Céler. Et ces hommes d'un esprit si pénétrant, et ceux qu'enivrait l'orgueil, où sont-ils? Où sont Charax, Démétrius, Eudémon et ceux qui leur ressemblaient? Choses éphémères, mortes depuis longtemps. Quelques-uns n'ont pas même laissé un instant leurs noms; d'autres sont passés au rang des fables; d'autres ont disparu des fables mêmes. » Il a des images et des trivialités shakespeariennes pour peindre l'inanité des choses et les horreurs de la destruction. Comme Macbeth, il compare l'existence à une farce folle. « Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse. Des chiens qui se mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après... Le vain appareil de la magnificence, les spectacles de la scène, les troupes de petit et de grand bétail, les combats des gladiateurs, tout cela est un os jeté en pâture aux chiens, un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un vivier. Ce sont des fatigues de fourmis traînant leur fardeau, une déroute de souris effrayées, des marionnettes secouées par un fil! » Comme Hamlet devant la fosse du cimetière d'Elseneur, il se demande, devant le gouffre de l'infini, ce que la nature a fait des os d'Alexandre : « Alexandre de Macédoine et son muletier ont été réduits, après la mort, à la même condition, ou bien ils sont rentrés dans le même principe générateur du monde, ou bien ils se sont l'un comme l'autre dispersés en atomes... Puauteur que tout cela et pourriture au fond du sac! »

De cette vanité universelle le sceptique conclut à la volupté et à l'insouciance. « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain, » s'écrie l'Ecclésiaste découragé par le spectacle du

monde et par l'immoralité de ses destinées. Mais au milieu de ces vicissitudes et de ces ténèbres, sous les lois fatales qui le pressent, entre les infinis qui l'écrasent, le Stoïcien découvre en lui-même un point fixe, pur, lumineux, avec lequel il refait



tout le monde moral. C'est la Raison émanée de l'intelligence suprême qui régit le monde, particule de Dieu disséminée dans chaque être, qui lui révèle le Devoir, et l'associe à l'œuvre magnifiquement belle, souverainement juste de la création. Marc-Aurèle parle comme d'un Génie vivant de cet être moral qui réside en lui ; il lui offre ses vertus comme des sacrifices intérieurs ; il se purifie, pour mieux l'honorer, de tout vice et de toute souillure, comme on lave un tabernacle pour le rendre

digne du dieu qui l'habite. « Offre au dieu qui est au dedans de toi un être viril, un citoyen, un empereur, un soldat à son poste, prêt à quitter la vie si la trompette sonne. » Quel effort vers l'idéal ! quels élans vers la sainteté ! On suit pour ainsi dire sa croissance vers la perfection ; on le voit grandir en héroïsme, en justice, en beauté morale : il monte au sommet de la vertu humaine par des degrés de sublimité. Il a des exhortations à son âme qui résonnent comme des coups de clairon réveillant en sursaut un combattant endormi : « Couvre-toi d'ignominie, ô mon âme ! Oui, couvre-toi d'ignominie ! car c'est dans les âmes des autres que tu places encore ta félicité. » Il en a d'autres où il lui parle comme à une vierge vouée aux autels : « Embellis-toi de simplicité, de pudeur, d'indifférence pour les choses qui tiennent le milieu entre le vice et la vertu. Chéris le genre humain, obéis à Dieu... Il faut vivre avec lui ! »

Jamais homme, en effet, n'a vécu plus intimement avec sa conscience ; il s'y replie et il s'y retire aussi loin du monde extérieur que s'il allait prier dans un Bois Sacré. « On se cherche des retraites : grottes pastorales, chaumières rustiques, montagnes, plages des mers ; à quoi bon ? puisqu'il t'est permis de te retirer en toi-même. » Les passions et les illusions sont chassées par lui de cet asile inviolable, sans amertume, sans colère, comme ferait un prêtre fermant doucement à des profanes l'entrée d'un sanctuaire : « Que fais-tu donc ici, Imagination ? Va-t'en, par les dieux ! Tu es venue, suivant ta vieille coutume. Je ne me fâche point contre toi, mais va-t'en ! » De ces retraites en lui-même, il sort fortifié et tranquillisé, muni, comme d'un viatique, d'un optimisme calmant qui le fait compatir au mal en lui révélant sa fatalité : « C'est toujours malgré elle qu'une âme est privée de la vérité et de la justice. Cette pensée te rendra plus doux envers tous les hommes. » Sa vertu n'attend pas de récompenses par delà la vie : elle se suffit à elle-même. L'arbre demande-t-il son salaire après avoir fructifié ? « Comme le cheval après la course, comme l'abeille quand elle a fait son

miel, l'homme qui a fait le bien ne le crie point par le monde ; il passe à une autre action généreuse, de même que la vigne se prépare à porter d'autres raisins dans la saison. » Avec quelle sérénité il se prépare à la mort ! Elle est pour lui l'automne naturel de l'humanité, la récolte bienfaisante qui fera lever de nouvelles moissons. Les comparaisons qu'il en tire respirent une grâce pastorale : on croit voir ces idylles que l'art antique sculptait sur les sarcophages : « Il y a bien des grains d'encens destinés au même autel ; l'un tombe plus tôt, l'autre plus tard dans le feu ; mais la différence n'est rien. » — « Il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée. » La théologie stoïcienne ne lui permet pas de croire à l'immortalité personnelle ; il en conçoit, parfois, un noble regret. Sa grande âme se sent digne de revivre dans la lumière d'une existence supérieure, mais elle replie tristement ses ailes qu'elle croit incapables de voler si haut. « Comment se fait-il que les Dieux, qui ont ordonné si bien toutes choses, et avec tant de bonté pour les hommes, aient négligé un seul point : à savoir, que les gens de bien d'une vertu véritable, qui ont eu, pendant leur vie, une sorte de commerce avec la Divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leur piété, ne revivent pas après leur mort et soient éteints pour jamais ? » Mais il se reproche bientôt cette objection à la Loi suprême : « Tu vois bien que faire de pareilles recherches, c'est disputer avec Dieu sur son droit. »

Ces pensées étaient celles du Maître de la terre, de l'Empire fait homme, du Monde incarné. Conversations sublimes du Pan terrestre et du Pan divin ! Par instants, on croirait entendre la voix d'un Père du désert. Le Prince a déposé sa pourpre au seuil du portique idéal où il va penser : pas un repli n'en traîne dans son livre. L'être pensif semble étranger en lui à l'homme impérial. Tandis que l'empereur juge, harangue, décrète, préside le Sénat, combat les Quades et triomphe dans

Rome, le philosophe, abstrait du tourbillon qui l'entraîne, médite à l'écart. Quelquefois pourtant les événements extérieurs réagissent sur ce pur esprit. L'écho des temps qu'il traverse retentit dans sa contemplation solennelle, comme, dans un temple, un cri de douleur poussé du dehors. Quel crime ou quelle turpitude lui arracha cette plainte pathétique? « Ils n'en feront pas moins ce qu'ils font, quand tu en crèverais! » Il vient sans doute d'écouter quelque honteuse délation ou d'avalier jusqu'à la lie la louange vénale d'un flatteur, lorsqu'il s'écrie avec un dégoût indigné : « Voilà donc les pensées qui les guident! Voilà l'objet de leurs souhaits! Voilà pourquoi ils nous aiment, ils nous honorent! Habitue-toi à considérer leurs âmes toutes nues. Ils s'imaginent nuire par leurs blâmes, servir par leurs louanges. Vanité! » Tenté peut-être, un jour, d'un acte arbitraire, il jette à la tentation, comme un exorcisme, ce barbarisme énergique qui peint si bien l'effroi que sa toute-puissance lui inspire : « Prends garde de Césariser, » ὅρα μὴ ἀποχαισάρωθης. L'idée de son isolement semble parfois le désespérer; il se voit seul assis sur son trône, comme sur un écueil, au milieu du naufrage moral de son siècle, et il souhaite de mourir. « Tu vois aujourd'hui combien il est fâcheux de vivre avec des hommes dont tu partages si peu les sentiments. Viens au plus vite, ô Mort! de peur qu'à la fin je ne m'oublie moi-même. » Un instant, las de régner sur ce monde pervers, il appelle les glaives des prétoriens ou les poignards des sicaires : « Que les hommes voient, qu'ils contemplent en toi un homme véritable, vivant conformément à sa nature. S'ils ne peuvent supporter cet homme, qu'ils le tuent! Cela vaudra mieux que de vivre ainsi. »

La mort vint le prendre à son poste, en Germanie, sur la brèche de l'Empire assailli par une nouvelle levée de Barbares. C'était un rude métier que celui des Empereurs à cette fin de Rome : toujours à cheval, parcourant la terre, subissant toutes les races et tous les climats, montant tour à tour l'éléphant africain et le mulet des Alpes, buvant dans la même année les eaux

du Nil et celles du Danube, passant des sables de la Perse aux neiges de la Bretagne, essuyant les flèches des Parthes après les framées germaines. La consigne de toute leur vie était celle du dernier jour de Sévère : Laboremus, « Travaillons. »



COMMODVS

Marc-Aurèle partant, vieilli et malade, pour la Pannonie, fut le martyr de l'Empire. Selon Capitolin, sa mort fut un suicide expiatoire. « A peine frappé, il s'abstint de manger et de boire dans le dessein de mourir. » Le monstre commençait à percer dans Commode ; il l'aperçut dans ses derniers jours, et il s'échappa de la vie pour ne plus le voir. Sachant à qui il laissait l'Empire, il aurait pu s'écrier encore comme Sévère mourant : Omnia fui, nihil prodest, « J'ai été tout, et rien ne

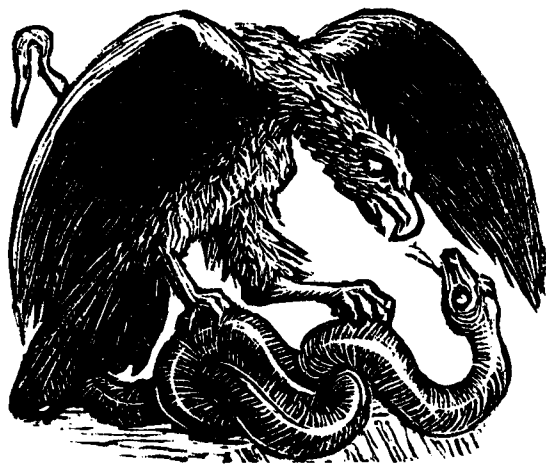
sert. » Ses amis lui demandèrent à qui il recommandait son fils. « A vous, répondit-il, et aux Dieux Immortels, s'il en est digne. » Les voyant s'éloigner de son lit déjà funèbre, hâtés peut-être d'aller saluer le nouveau César, une plainte lui échappa, et comme un triste adieu à l'humanité : « Si vous prenez déjà congé de moi, adieu donc, je vais devant vous. » Si jam me dimittitis, vale vobis dico, vos præcedens. Il avait prévu cette défection de la dernière heure. « N'y aura-t-il pas quelqu'un pendant ton agonie — dit-il dans ses Pensées — qui se dira à lui-même : « Enfin, nous allons respirer, délivrés de ce » pédant ; sans doute, il ne faisait de mal à aucun de nous, mais » je me suis aperçu qu'en secret il nous condamnait. » Oui, songe en toi-même : je sors d'une vie où ceux qui la partageaient avec moi, pour qui j'avais tant travaillé, tant fait de vœux, pris tant de soucis, sont ceux-là qui désirent que je m'en aille et qui espèrent qu'il leur en adviendra quelque bien. » Le tribun des soldats vint lui demander son dernier mot d'ordre : « Va au soleil levant, dit-il, moi je suis à l'heure du couchant. » Le septième jour de sa maladie, se voilant la tête, comme pour dormir, de son manteau militaire, il expira tranquillement.

Peut-être murmura-t-il en mourant ces paroles qui terminent son livre et qui sont les Novissima Verba de son âme : « O homme ! tu as été citoyen dans la grande Cité. Que t'importe de l'avoir été pendant cinq ou pendant cent années ? Ce qui est conforme aux lois n'est inique pour personne. Qu'y a-t-il donc de si fâcheux à être renvoyé de la cité, non par un tyran, non par un juge inique, mais par la Nature même qui t'y avait fait entrer ? C'est comme quand un comédien est congédié du théâtre par le même prêteur qui l'y avait engagé. « Mais je n'ai pas joué les cinq actes, je n'en ai joué que trois. — Tu dis bien, mais c'est que dans la vie les trois actes suffisent pour faire la pièce entière. Celui qui détermine la fin, c'est celui qui a constitué autrefois l'ensemble des parties, et qui aujourd'hui est cause de la dissolution : ni l'une ni l'autre chose ne vient

de toi. — *Va-t'en donc paisible. Celui qui te congédie est sans colère.* »

Ce monde indigne de le posséder eut du moins la pudeur de le regretter. Rome sentit que sa dernière vertu se retirait d'elle avec ce grand homme. Son apothéose ne fut pas la cérémonie officielle, service banal de tous les Césars, qui divinisait indistinctement Tibère et Titus : ce fut un acte de foi enthousiaste dans l'ascension de cette grande âme vers la Divinité dont elle était, sur la terre, la royale image. Un cri sortit de la multitude : « Ne le pleurez point, adorez-le. Prêté aux hommes par les Dieux, il est remonté vers les Dieux. » Le Sénat et le peuple confondus, ce qui ne s'était jamais vu, et ce qui ne se vit jamais par la suite, le proclamèrent « Dieu propice. » On déclara sacrilège tout homme qui n'aurait pas chez lui un portrait de Marc-Aurèle. « Aujourd'hui encore, — dit Capitolin, — ses statues se voient au milieu des Dieux pénates. » Ce culte n'a pas cessé : encore aujourd'hui Marc-Aurèle reste au premier rang parmi les dieux propices, parmi les pénates intellectuels de l'esprit humain.

PAUL DE SAINT-VICTOR.





PENSÉES





LIVRE PREMIER



XEMPLES de mon aïeul Vêrus : Dou-
ceur de mœurs, patience inaltérable.

II. QUALITÉS qu'on prisait dans mon
père, souvenir qu'il m'a laissé : Modes-
tie, caractère mâle.

III. IMITER de ma mère sa piété, sa
bienfaisance ; m'abstenir, comme elle,
non seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir

la pensée; mener sa vie frugale, et qui ressemblait si peu au luxe habituel des riches.

IV. A MON bisaïeul je dois de n'avoir point fréquenté les écoles publiques; d'avoir reçu, dans notre maison, les leçons de bons maîtres; d'avoir appris que, pour de tels objets, il faut n'épargner aucune dépense.

V. A MON gouverneur, de ne m'être jamais passionné, au Cirque, pour les Verts ou pour les Bleus, ni pour les petits ou les longs boucliers; de savoir supporter la fatigue, réduire mes besoins, mettre moi-même la main au travail, ne point me mêler des affaires des autres, et laisser chez moi peu d'accès à la délation.

VI. C'EST Diogénète qui m'a inspiré la haine des futiles occupations, et l'incrédulité pour ce que content les jongleurs et les charlatans des incantations, de la conjuration des mauvais génies, etc. Grâce à lui, je m'occupe d'autres soins que celui d'engraisser des cailles, et je suis tout indifférence pour ces objets. Grâce à lui encore, je sais supporter la franchise dans le langage. C'est lui qui m'a donné du goût pour l'étude de la philosophie; qui m'a fait entendre les leçons de Bacchius d'abord, puis de Tandasis et de Marcien; qui m'a appris, tout enfant, à écrire des dialogues; qui a rendu agréables à mes yeux le grabat, la simple peau, et tout l'appareil de la discipline hellénique.

VII. RUSTICUS m'a fait comprendre que j'avais besoin de redresser, de cultiver mon caractère. Il m'a détourné des fausses voies où entraînent les sophistes. Il m'a dissuadé d'écrire sur les sciences spéculatives, de déclamer de petites harangues qui ne visent qu'aux applaudissements, de chercher à ravir l'admiration des hommes par une ostentation

de grande activité ou de munificence. Je lui dois d'être resté étranger à la rhétorique, à la poétique, à toute affectation d'élégance dans le style; de ne jamais me promener dans ma maison, revêtu d'une robe longue et traînante; de m'être affranchi de tous les besoins du luxe; d'écrire simplement mes lettres, à l'exemple de celle qu'il écrivit de Sinuesse à ma mère; de me montrer facilement exorable, toujours prêt au pardon; dès l'instant où ceux qui m'ont offensé par leurs paroles ou leur conduite veulent revenir à moi; de mettre à mes lectures une scrupuleuse attention, et de ne jamais me contenter de comprendre superficiellement les choses; de ne jamais donner de léger mon assentiment aux grands discoureurs. Enfin, je lui dois d'avoir eu entre les mains les COMMENTAIRES d'Épictète : c'est lui-même qui me prêta le livre.

VIII. PRÉCEPTES d'Apollonius : Être libre; de la circonspection, mais de l'hésitation jamais; nul regard, ne fût-ce qu'un instant, à rien autre chose que la saine raison; éternelle égalité d'âme, au milieu des douleurs aiguës, dans la perte de son enfant, dans les longues maladies. J'ai eu en lui, sous mes yeux, un vivant et manifeste exemple de l'union possible, dans le même homme, de l'extrême fermeté et de la douceur : même quand il enseignait, jamais la plus légère impatience. En lui j'ai vu un homme qui estimait certainement comme le moindre de ses biens cette expérience consommée, cette habileté à transmettre aux autres l'intelligence des questions philosophiques. C'est de lui que j'ai appris comment il faut accueillir les bienfaits que croient nous offrir nos amis : n'en soyons point humiliés; ne refusons pas sans un sentiment de gratitude.

IX. SEXTUS a présenté à mes yeux le modèle de la bienveillance, l'exemple d'une famille gouvernée par l'affection paternelle, l'homme qui comprenait ce que c'est que vivre selon

la nature. Sa gravité n'avait rien d'affecté; il savait découvrir avec une inquiète bonté les besoins de ses amis; il supportait patiemment les sots et ceux qui donnent sans réflexion leur avis. Il s'accommodait à toutes les humeurs : aussi trouvait-on dans son commerce plus d'agréments que dans toutes les flatteries, en même temps qu'on se sentait pénétré pour lui d'un profond respect. Il était habile à découvrir, à coordonner clairement, méthodiquement, les préceptes nécessaires à l'usage de la vie. D'ailleurs il ne donna jamais le moindre signe de colère ni d'aucune autre passion. Il était tout à la fois et libre de toute affection déréglée, et le plus aimant des hommes; sensible au bien qu'on disait de lui, mais ennemi des bruyantes acclamations; enfin, érudit sans pédanterie.

X. J'AI observé qu'Alexandre le grammairien ne reprenait jamais personne qu'avec ménagement : jamais de remarque choquante au sujet d'un barbarisme, d'un solécisme, d'un son vicieux qu'il entendait proférer; seulement, il mettait à la place l'expression propre, adroitement, sous prétexte de réponse ou de confirmation, ou comme pour discuter non pas sur le mot, mais sur la chose même en question, ou par tel autre fin détour qui faisait passer la leçon.

XI. J'AI senti, grâce à Fronton, tout ce qu'il y a, dans un tyran, d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, et combien il y a peu de sentiments affectueux chez ces hommes que nous appelons patriciens.

XII. J'AI appris d'Alexandre le platonicien à ne pas dire souvent, ni sans nécessité, et à ne pas écrire dans une lettre : *Je n'ai pas le temps* ; à ne jamais user d'un tel moyen, de ce prétexte d'affaires urgentes, pour refuser habituellement de rendre les services qu'exigeaient mes relations d'amitié.

XIII. LEÇONS de Catulus : Jamais d'indifférence pour les reproches d'un ami, même quand ces reproches seraient mal fondés; se sentir un vif empressement à se louer de ses maîtres, ainsi qu'en usaient, dit-on, Domitius et Athénodote; témoigner à ses enfants une affection sincère.

XIV. EXEMPLES de mon frère Sévère : Amour de nos proches, de la vérité, de la justice. C'est lui qui m'a fait connaître Thraséas, Helvidius, Caton, Dion, Brutus; qui m'a fait concevoir l'idée de ce que c'est qu'un État libre, où la règle c'est l'égalité naturelle de tous les citoyens et l'égalité de leurs droits; d'une royauté qui place, avant tous les devoirs, le respect de la liberté des citoyens. Son estime pour la philosophie demeura constamment la même, et ne se démentit jamais. Il était bienfaisant, libéral; jamais de défaillance dans son espoir; une confiance sans réserve dans l'affection de ses amis. Il ne dissimulait pas le mécontentement que vous lui aviez causé; ses amis n'avaient pas à deviner : Que veut-il? ou que ne veut-il pas? il le révélait à leurs yeux.

XV. « Sois maître de toi-même, disait Maximus; ne sois point versatile; montre de la fermeté dans les maladies, dans toutes les circonstances fâcheuses; aie une humeur toujours égale, pleine à la fois de douceur et de gravité; fais ta besogne obligée sans témoigner jamais de répugnance. » Quand Maximus parlait, tout le monde était convaincu qu'il exprimait sa pensée, et, quand il agissait, qu'un but honorable guidait son action. Ne s'étonner de rien, n'être surpris de rien; ne jamais se presser, mais ne pas non plus montrer d'indolence, d'irrésolution, d'abattement; point de ces alternatives de bonne humeur, puis de colère ou de bouderie; de la bienfaisance, de la générosité dans le pardon des fautes; jamais de mensonge; offrir dans sa personne l'image de la rectitude naturelle, plutôt que celle d'un redressement : tel était

Maximus. D'ailleurs, nul jamais ne se crut l'objet de ses mépris, ni n'osa se préférer à lui. Enfin, c'était par excellence l'homme plein de grâce et d'esprit.

XVI. CE que j'ai vu dans mon père : la mansuétude jointe à une rigoureuse inflexibilité dans les jugements portés après mûr examen; le mépris de la vaine gloire que confèrent de prétendus honneurs; l'amour du travail et l'assiduité; l'empressement à écouter ceux qui nous apportent des conseils d'utilité publique; l'invariable application à chacun de la rémunération selon les œuvres; le tact qui nous indique où il faut nous roidir, où il faut nous relâcher; le renoncement aux amours qu'inspirent les jeunes gens; le zèle du bien public. Ce n'était pas une habitude invétérée pour lui de souper avec ses amis, ni de ne pouvoir se passer d'eux dans les voyages : ceux qu'une affaire avait tenus éloignés le retrouvaient toujours le même. Dans les délibérations, il ne négligeait aucune recherche; il y mettait toute la patience imaginable, et ne se payait pas des premières apparences pour suspendre le cours de son investigation. Il savait conserver ses amis : jamais il ne se fatiguait de leur affection, mais son amour pour eux n'était point fureur. Il se trouvait bien où qu'il fût : c'était toujours la même sérénité de visage. Il prévoyait de loin; et, quand il s'occupait à régler des affaires de mince importance, jamais de fracas tragique. Les acclamations, les flatteries de toute nature, tant qu'il régna, ne se purent produire. Il veillait sans cesse à la conservation des ressources nécessaires à la prospérité de l'État. Ménager dans la dépense qu'occasionnaient les fêtes publiques, il ne trouvait pas mauvais qu'on censurât, à ce sujet, sa parcimonie. Il n'avait pas pour les dieux de crainte superstitieuse; quant aux hommes, il ne chercha jamais la popularité par ces empressements, ces complaisances, ces manières caressantes qui séduisent la foule; mais il était sobre en toutes choses :

jamais de manquement aux convenances, jamais de passion pour les nouveautés. Les choses qui servent, dans leur lieu, à rendre la vie plus douce, et dont la nature est envers nous si prodigue, il en usait sans faste, et sans se faire prier; il y



portait la main, si elles étaient là, sans aucune affectation; absentes, il savait s'en passer. Nul ne serait en droit de dire qu'il ait été un sophiste, ni un homme de manières basses, ni un pédant : tous voyaient en lui un homme mûr, complet, au-dessus de la flatterie, capable de gouverner et ses affaires et celles des autres. Ce n'est pas tout : il honorait les vrais philosophes, indulgent néanmoins pour ceux qui ne l'étaient

qu'en apparence, mais sans jamais s'en laisser imposer par eux. Son commerce était plein d'agrément; il aimait à plaisanter, mais jamais jusqu'à vous en fatiguer. Il prenait de sa personne un soin modéré, et non point en homme qui aime la vie, ou qui veut étaler ses charmes. Jamais de négligence sur ce point : aussi dut-il à cette attention d'avoir rarement besoin de recourir à la médecine, à ses potions, à ses topiques. Il était admirable à céder le pas sans envie aux hommes éminents par quelque faculté, l'éloquence, la science de l'histoire, des lois, de la morale, ou toute autre; à les aider à acquérir la gloire à laquelle chacun d'eux pouvait prétendre en raison de son mérite. Toujours conformant sa conduite sur les exemples de nos pères, il n'affectait pas d'étaler sa fidélité aux traditions antiques. Ce n'était pas un esprit mobile et inconstant : il s'attachait aux lieux et aux objets. Après de violents accès de mal de tête, il revenait bien vite aux affaires accoutumées, avec l'ardeur d'un jeune homme, et dispos comme auparavant. Il n'avait pas beaucoup de secrets : ils étaient en très petit nombre, et restreints aux seuls intérêts de l'État. La prudence et la mesure étaient toujours sa règle, dans les spectacles publics qu'il avait à ordonner, dans les constructions qu'il faisait faire, dans ses largesses au peuple. C'était la conduite d'un homme qui a en vue ce que le devoir lui impose, et non les applaudissements que peut lui attirer l'exécution. Jamais de bains qu'aux heures habituelles; nulle passion pour les bâtiments; nulle recherche curieuse ni dans ses mets, dans le tissu ou la couleur de ses vêtements, ni à choisir de beaux esclaves. Il portait, à Lorium, son habitation de campagne près de Rome, un vêtement fort simple, et presque toujours de laine de Lanuvium. Pour le manteau qu'il portait à Tusculum, il demandait qu'on lui en accordât la grâce; et ainsi du reste. Rien en lui de dur, rien d'irrévérencieux pour personne; nulle véhémence, et jamais, comme on dit, *jusqu'à la sueur* : il prenait chaque chose en son lieu,

y mettait toute la réflexion nécessaire, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec une force persévérante, avec un juste accord dans tous ses mouvements. C'est bien à lui que s'appliquerait ce qu'on rapporte de Socrate, qu'il fut capable et de s'abstenir et de jouir des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni souffrir l'abstinence, à cause de leur faiblesse, ni jouir sans en abuser. Se montrer ferme dans l'un et l'autre cas, maître de soi, tempérant, c'est le privilège de l'homme doué d'une âme forte et invincible; et c'est ainsi que nous le vîmes, durant la maladie de Maximus.

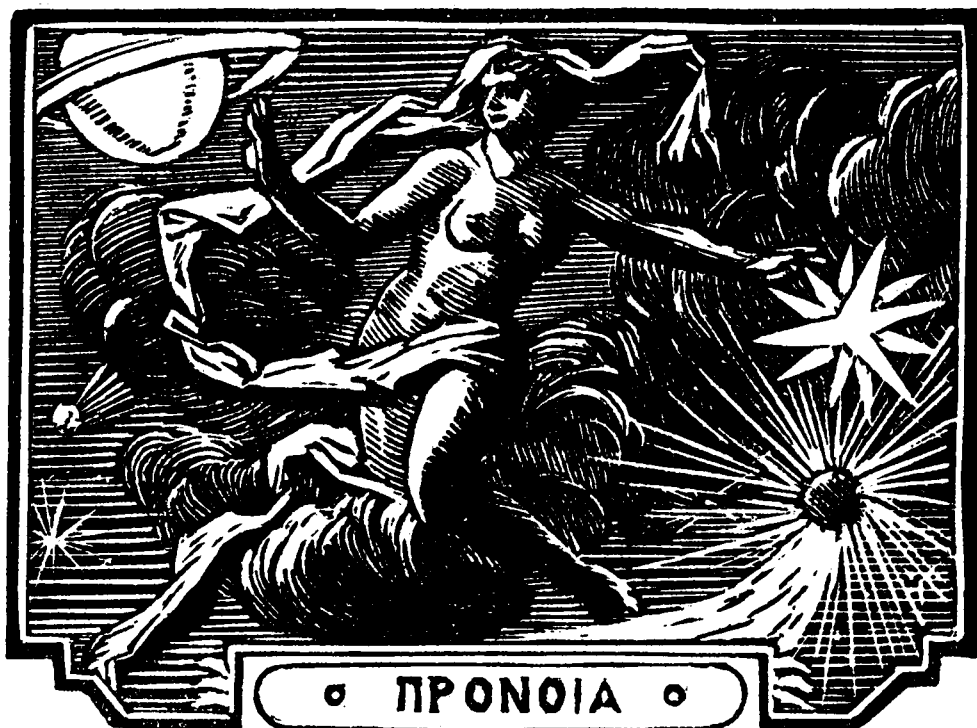
XVII. JE remercie les dieux de m'avoir donné de bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur, de bons maîtres, et, dans mon entourage, dans mes proches, dans mes amis, des gens presque tous remplis de bonté. Jamais je ne me suis laissé aller à aucun manque d'égards envers nul d'entre eux, bien que, par ma disposition naturelle, j'eusse pu, dans l'occasion, commettre quelque irrévérence; mais la bienfaisance des dieux n'a pas permis que la circonstance se présentât où je serais tombé dans cette faute. Je dois encore aux dieux de n'avoir pas trop longtemps reçu mon éducation chez la concubine de mon aïeul; d'avoir conservé pure la fleur de ma jeunesse; de ne m'être pas fait homme avant l'âge, d'avoir différé au delà même; d'avoir vécu sous la loi d'un prince et d'un père qui devait dégager mon âme de toute fumée d'orgueil, et m'amener à comprendre qu'il est possible, tout en vivant dans un palais, de se passer et de se garder, et d'habits resplendissants, et de torches, et de statues, et de tout autre appareil; enfin, qu'un prince peut resserrer sa vie presque dans les limites de celle d'un simple citoyen, sans pour cela montrer moins de noblesse, moins de vigueur, quand il s'agit d'être empereur et de traiter des affaires de l'État. Ils m'ont donné de rencontrer un frère dont les mœurs étaient pour moi une exhortation à veiller sur moi-même, en même temps

que sa déférence et son attachement devaient faire la joie de mon cœur; d'avoir des enfants qui n'ont ni l'esprit trop lourd, ni le corps contrefait; de n'avoir pas fait de trop grands progrès dans la rhétorique, dans la poétique, et dans les autres études : j'y fusse peut-être resté captivé, si j'eusse aperçu que j'y réussissais à souhait. Grâce aux dieux encore, je me suis hâté d'élever ceux qui avaient soigné mon éducation, aux honneurs qui me semblaient l'objet de leurs désirs : je ne les ai point laissés, tout jeunes qu'ils fussent encore, sur la simple espérance que plus tard j'y songerais. Ce sont les dieux qui m'ont fait connaître Apollonius, Rusticus, Maximus; qui m'ont offert, entourée de tant de lumière, l'image de ce que c'est qu'une vie conforme à la nature : oui, les dieux, et leurs dons, et leurs secours, et leurs inspirations, rien ne m'a manqué; et depuis longtemps j'ai pu vivre conformément à la nature. Si je suis en deçà du but encore, c'est ma faute, c'est parce que j'ai mal observé les avertissements des dieux, et je dirai presque leurs leçons. Si mon corps a résisté si longtemps à la vie que je mène; si je n'ai touché ni à Bénédicte, ni à Théodotus, et si, plus tard, saisi par les passions de l'amour, j'ai pu revenir à la santé; si, malgré mes fréquents dépits contre Rusticus, je n'ai jamais passé les bornes et rien fait dont j'aie eu à me repentir; si ma mère, qui devait mourir jeune, a pu néanmoins passer près de moi ses dernières années; si, chaque fois que j'ai voulu venir au secours de quelque personne dans l'indigence, ou affligée de quelque autre besoin, je ne me suis jamais entendu dire que l'argent me manquait pour accomplir mon projet; si moi-même je ne suis jamais tombé dans une nécessité semblable, et si jamais je n'ai eu besoin de rien recevoir de personne; si j'ai une femme d'un tel caractère, si complaisante, si affectueuse, si simple; si j'ai trouvé tant de gens capables pour l'éducation de mes enfants; si j'ai conçu en songe l'idée de me servir de remèdes souvent efficaces, et particulière-

ment contre mes crachements de sang et mes vertiges, et cela à Calète comme à Chrèse; si, à l'origine de ma passion pour la philosophie, je ne suis pas devenu la proie de quelque sophiste; si je n'ai pas perdu mon temps à l'étude des écrivains, ou à la résolution des syllogismes, ou à la recherche des secrets des choses célestes : c'est aux dieux que je le dois. Oui, tant de bonheurs ne peuvent être l'effet que de l'assistance des dieux et d'une heureuse fortune.

Écrit chez les Quades, sur les bords du Granua.





LIVRE DEUXIÈME



L faut, le matin, commencer par se dire à soi-même : « Je vais me rencontrer avec un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un homme insociable. Tous ces vices sont en eux des effets de l'ignorance où ils sont des vrais biens et des vrais maux. Pour moi, je sais d'une notion claire que le caractère du bien, c'est l'honnête; celui du mal, ce qui est honteux; que l'homme qui me manque est en réa-

lité mon parent, non que nous soyons nés du même sang, du même germe, mais par notre commune participation à l'esprit, par notre prélèvement commun sur la nature divine. Nul de ceux-là ne saurait donc me nuire, car nul ne peut me précipiter dans ce qui est honteux. Je ne puis pas non plus m'irriter contre mon parent, ni me sentir pour lui de la haine, car nous sommes nés pour nous prêter à une œuvre mutuelle, comme les pieds, comme les mains, comme la mâchoire supérieure et l'inférieure. Par conséquent, l'hostilité des hommes entre eux est contre nature. Or, sentir en soi de l'indignation, de l'aversion, c'est une hostilité. »

II. VOICI pourtant tout ce que je suis : un peu de chair, un faible souffle, et un principe modérateur. Laisse là les livres; plus de distraction : le temps te manque. Considère-toi comme un mourant; méprise cette chair : du sang, des os, un réseau fragile, un tissu de nerfs, de veines et d'artères. Contemple ce souffle lui-même : qu'est-ce enfin ? du vent; non pas encore une chose toujours la même, mais une expiration puis une aspiration à tous les instants. Il y a donc le troisième principe, celui qui commande. C'est là qu'il faut appliquer tous tes soins. Tu es vieux; ne permets plus qu'il soit dans l'esclavage, ni qu'il soit entraîné au gré d'un sauvage caprice, ni qu'il murmure contre la destinée, contre le présent, ou qu'il n'ose envisager l'avenir.

III. LES œuvres des dieux sont pleines de providence. Les événements fortuits ne sont pas en dehors de la nature, c'est-à-dire de cet ordre dont la Providence règle l'enchaînement et le concert. C'est de la Providence que découlent toutes choses. A ce principe se rattachent et la nécessité, et ce qui est utile à l'harmonie de l'univers dont tu es une partie. Le bien, pour chaque partie de la nature, c'est ce qui est conforme au plan de tout l'ensemble, et ce qui tend à la conser-

vation de ce plan. Or, l'harmonie du monde se conserve à la fois, et par les changements des éléments, et par ceux des êtres qui en sont composés. Que cela te suffise; que ce soient là pour toi les seules vérités. Chasse loin de toi la soif des livres, afin de ne pas mourir en proférant des murmures, mais avec la vraie paix de l'âme, et le cœur plein de reconnaissance pour les dieux.

IV. SOUVIENS-TOI depuis combien de temps tu en remets l'exécution, et combien de fois les dieux t'ont fourni des occasions favorables, dont tu n'as pas fait usage. Oui, il faut que tu sentes enfin un jour de quel monde tu es une partie, et de quel maître du monde ton existence est une émanation; que le temps pour toi a des bornes circonscrites : si tu ne t'ensers pas pour mettre la sérénité dans ton âme, il disparaîtra, tu disparaîtras toi-même; et lui jamais ne reviendra.

V. SONGE, à chaque heure du jour, qu'il faut montrer dans tes actions un caractère ferme, comme il convient à un Romain et à un homme; une gravité qui ne se démente jamais, mais point affectée; un cœur aimant, de la liberté, de la justice. Débarrasse ton âme de toute autre pensée : tu l'en débarrasseras si tu considères chacun de tes actes comme le dernier de ta vie, si tu agis sans précipitation, sans aucune de ces passions qui ôtent à la raison son empire, sans dissimulation, sans amour-propre, et avec résignation aux décrets de la destinée. Vois-tu combien sont peu nombreux les préceptes dont l'observation suffit pour assurer à notre existence un cours paisible et le bonheur des dieux? Oui, l'observation de ces préceptes, c'est tout ce que les dieux exigent de nous.

VI. COUVRE-TOI d'ignominie, oui, couvre-toi d'ignominie, ô mon âme! Tu n'auras plus le temps de t'honorer. Pour tous les hommes la vie est fugitive; mais la tienne touche presque

à son terme, et tu n'as de toi aucun respect, car c'est dans les âmes des autres que tu places ta félicité.

VII. Tu es tiraillé dans tous les sens par les événements du dehors. Donne-toi du loisir, afin d'apprendre quelque chose de bon, et cesse de te laisser aller au tourbillon. Préserve-toi encore d'une autre agitation insensée; car c'est folie aussi de fatiguer sa vie à des actions sans but : il faut un but où se dirigent tous nos désirs, et en un mot toutes nos pensées.

VIII. ON n'a guère pu voir un homme tomber dans l'infortune pour n'avoir point étudié ce qui se passe dans l'âme d'un autre; mais ceux qui ne suivent pas avec attention les mouvements de leur âme, tombent nécessairement dans le malheur.

IX. VOICI les réflexions qui doivent toujours t'être présentes : Quelle est la nature de l'univers? Quelle est la mienne? Quels sont les rapports de celle-ci avec l'autre, et quelle partie est-elle du tout, et de quel tout? Et ceci : Il n'est personne qui puisse m'empêcher de faire toujours et de dire ce qui est conforme à cette nature dont je suis une partie.

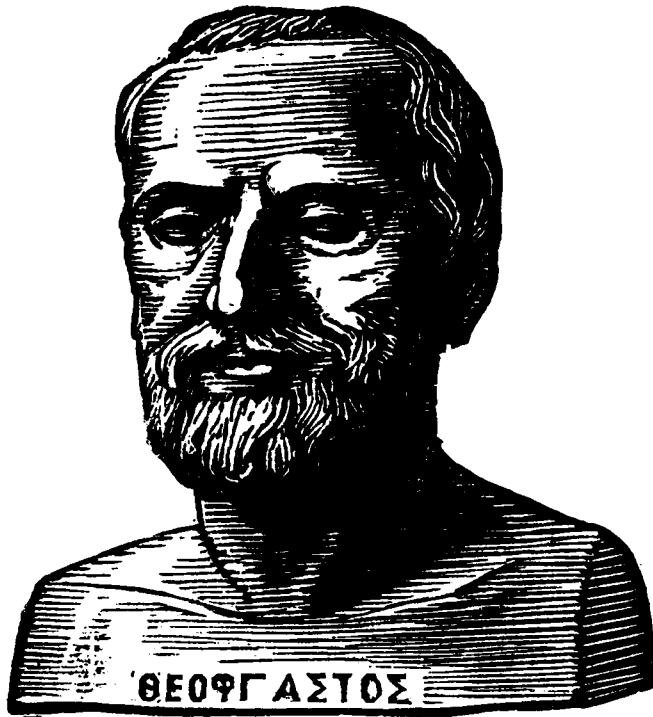
X. THÉOPHRASTE, se servant pour la comparaison des fautes d'un mode d'évaluation à la portée de tous, dit avec raison que les fautes de concupiscence sont plus graves que celles de colère. En effet, c'est avec une certaine douleur, une contraction non apparente de l'âme, que l'homme irrité s'éloigne de la raison; mais celui qui pèche par concupiscence, subjugué par la volupté, montre, pour ainsi dire, dans ses fautes, plus d'intempérance, plus de faiblesse efféminée. C'est donc un mot sensé et digne de la philosophie, que celui de Théophraste : Que le crime est plus grand à pécher avec un sentiment de plaisir qu'avec un sentiment de douleur. En somme,

l'un a plutôt l'air d'un homme qui a reçu d'abord une offense, et que la douleur a forcé de se mettre en colère; l'autre, au contraire, s'est porté de son plein gré à l'injustice, entraîné qu'il était à la satisfaction de sa concupiscence.

XI. RÈGLE chacune de tes actions et de tes pensées sur cette réflexion : « Il est possible que je sorte à l'instant de cette vie. » Or, t'en aller d'au milieu des hommes, s'il y a des dieux, n'a rien qui doive t'effrayer, car ils ne te jetteront pas dans le malheur; si, au contraire, il n'y a en pas, ou s'ils ne prennent nul souci des choses humaines, que m'importe de vivre dans un monde vide de dieux, ou vide de providence? Mais il y a des dieux, et qui prennent souci des choses humaines. Ils ont donné à l'homme un pouvoir efficace, qui peut le garantir de tomber dans les maux véritables. Il n'est pas de mal imaginable, qu'ils n'y aient pourvu, en donnant à l'homme le pouvoir de n'y point tomber. Mais ce qui ne rend pas l'homme plus malheureux, comment rendrait-il plus malheureuse la vie de l'homme? Ce n'est point par ignorance, ou, sinon par ignorance, ce n'est point pour n'avoir pu le prévenir ou le corriger, que la nature de l'univers aurait laissé subsister un désordre : non, n'attribuons ni à l'impuissance ni au défaut d'art une si étrange bévue, cette distribution indifférente des biens et des maux et aux hommes de bien et aux méchants, sans nul égard au mérite. Pour la mort et la vie, la gloire et l'infamie, la douleur et le plaisir, la richesse et la pauvreté, toutes ces choses ne sont distribuées indifféremment et aux hommes de bien et aux méchants, que parce qu'il n'y a en elles rien d'honnête ni rien de honteux : ce ne sont donc ni des biens ni des maux véritables.

XII. OH! que toutes choses s'évanouissent en peu de temps, les corps au sein du monde, leur souvenir au sein des âges! Que sont tous les objets sensibles, et surtout ceux qui nous

séduisent par l'attrait de la volupté, ou nous effrayent par l'image de la douleur; ceux enfin dont le faste nous arrache des cris d'admiration? Que tout cela est frivole, digne de mépris! C'est un dégoût, une corruption, c'est la mort.



Voilà ce que doit comprendre ta raison. Songe à ce que sont ceux-là mêmes dont les opinions et les voix nous donnent la gloire. Qu'est-ce que la mort? Si on la considère en elle seule; si, par une abstraction de la pensée, on la sépare des images dont nous la revêtons, on verra que la mort n'est rien qu'une opération de la nature. Or, quiconque a peur d'une opération de la nature, est un faible enfant. Il y a plus : non seulement c'est là une opération de la nature, mais c'est une opé-

ration utile à la nature. Considère enfin comment l'homme touche à Dieu, par quelle partie de lui-même, et quand cette partie de l'homme se trouve dans les conditions nécessaires.

XIII. RIEN n'est plus misérable qu'un homme qui tourne en tous sens autour de toutes choses; qui *fouille*, comme on dit, *les souterrains*, et dont les conjectures veulent pénétrer ce qui se passe dans l'âme du prochain. Sentons bien qu'il nous suffit de vivre avec le génie qui est au dedans de nous, et de l'honorer d'un culte sincère. C'est lui rendre ce culte que de le préserver du contact de toute passion, de toute légèreté téméraire, de toute impatience contre les choses qui viennent des dieux ou des hommes. Car ce qui vient des dieux mérite nos respects, au nom de la vertu; ce qui vient des hommes, notre amour, au nom de leur parenté avec nous, et quelquefois une sorte de pitié, à cause de leur ignorance des vrais biens et des vrais maux; aveuglement aussi grand que celui qui nous empêche de distinguer le blanc d'avec le noir.

XIV. DUSSES-TU vivre trois mille ans, trente mille ans même, souviens-toi néanmoins que personne ne perd une autre vie que celle dont il jouit, que personne ne jouit d'une autre vie que de celle qu'il perd. La plus longue et la plus courte reviennent donc au même. L'instant présent est pour tous d'une égale durée, quelque inégalité qu'il y ait dans la durée du passé; et ce qu'on perd n'est, dès lors, qu'un point imperceptible. En effet, nul ne saurait perdre ni le passé, ni l'avenir, car comment pourrait-on lui ravir ce qu'il ne possède pas? Voici donc deux vérités qu'il faut se rappeler : l'une, c'est que tout, de toute éternité, présente le même aspect dans le monde, et que c'est dans un cercle que roulent toutes choses, et qu'il n'y a aucune importance à ce qu'on voie les mêmes objets pendant cent années, ou pendant deux cents, ou pendant des siècles infinis; la seconde, c'est que

celui qui a vécu le plus longtemps possible, et celui dont la mort aura été la plus prématurée, ne perdent qu'un instant de durée égale : en effet, il n'y a que le présent dont ils puissent être dépouillés, puisqu'ils ne possèdent que cela seul, et que ce qu'on ne possède pas, on ne le perd jamais.

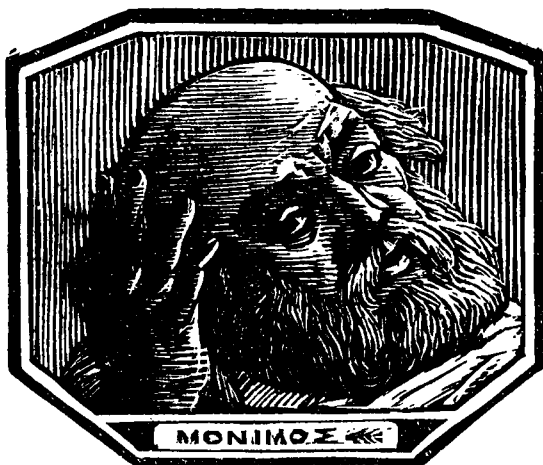
XV. Tout est dans l'opinion. Les raisonnements de Monime le cynique sont de toute évidence; évidente est aussi l'utilité de ces raisonnements, si l'on y prend, dans la limite du vrai, ce qu'il y a en eux de salulaire.

XVI. L'ÂME de l'homme se couvre d'ignominie, avant tout lorsqu'elle devient, autant qu'il est possible, un abcès, une tumeur malade sur l'harmonie du monde : en effet, s'impatienter de ce qui se passe dans l'univers, c'est se séparer de la nature, laquelle contient, dans ses parties, les natures de chacun des autres êtres; puis, par l'aversion qu'elle conçoit pour un homme, ou par les mouvements d'animosité qui l'entraînent à nuire : telles sont les âmes des hommes colères. Elle se couvre aussi d'ignominie quand elle se laisse vaincre par le plaisir ou la douleur; de même encore, lorsqu'elle use de dissimulation, de feinte, de mensonge, dans ses actions ou dans ses paroles; de même, enfin, lorsqu'elle ne donne aucun but à ses actions, à ses efforts, et qu'elle abandonne son énergie au hasard et à l'irréflexion, tandis que le devoir commande de rapporter à une fin même les plus petites choses. Or, la fin des êtres raisonnables, c'est de se conformer à cette raison à et cette loi qu'imposent la cité et le gouvernement antiques par excellence.

XVII. LA durée de la vie humaine est un point; la matière, un flux perpétuel; la sensation, un phénomène obscur; la réunion des parties du corps, une masse corruptible; l'âme, un tourbillon; le sort, une énigme; la réputation, une chose sans

jugement. Pour le dire en somme, du corps, tout est fleuve qui coule; de l'âme, tout est songe et fumée; la vie, c'est une guerre, une halte de voyageur; la renommée posthume, c'est l'oubli. Qu'est-ce donc qui peut nous servir de guide? une chose, et une seule, la philosophie. Et la philosophie, c'est de préserver le génie qui est au dedans de nous de toute ignominie, de tout dommage; c'est de vaincre le plaisir et la douleur, de ne rien faire au hasard, de n'user jamais de mensonge et de dissimulation, de n'avoir jamais besoin ni qu'un autre agisse, ni qu'il n'agisse pas; c'est encore de recevoir tout ce qui nous arrive, tout ce qui nous échoit, comme venant du même lieu d'où nous sommes sortis; c'est enfin d'attendre la mort d'un cœur paisible, et de n'y voir qu'une dissolution des éléments dont chaque être est composé. Que si les éléments eux-mêmes n'éprouvent aucun mal dans leurs perpétuels changements de l'un en l'autre, pourquoi voir d'un œil affligé le changement et la dissolution de toutes choses? Cela est conforme à la nature. Or, rien n'est mal, qui est conforme à la nature.

Écrit à Carnuntum.





LIVRE TROISIÈME



L ne faut pas s'arrêter à cette réflexion seule, que la vie chaque jour se dépense, et que ce qui nous en reste diminue chaque jour. Il faut réfléchir aussi que, dût-on prolonger son existence jusqu'à un grand âge, il n'est pas sûr que notre pensée conservera plus tard la même faculté d'intelligence, la même aptitude pour cette contemplation qui est le fondement de la science des choses divines et humaines.

En effet, si l'on se met à tomber en enfance, la respiration, la nutrition, la perception des images, le désir, toutes les fonctions de cette nature, ne continuent pas moins leur jeu; mais la possession de nous-mêmes, mais la diligente observation du devoir dans toutes ses règles, et la coordination des impressions reçues, et l'examen de l'opportunité de notre affranchissement; en un mot, tout ce qui demande l'usage d'un raisonnement bien exercé est éteint en nous. Il faut donc se hâter, non seulement parce que sans cesse nous nous approchons davantage de la mort, mais parce que l'intelligence et la conception des choses cessent en nous avant la vie même.

II. VOICI d'autres remarques qu'il faut faire encore. Il y a, jusque dans les accidents qui affectent les productions de la nature, une sorte de grâce et d'attrait. Ainsi, le pain, durant la cuisson, crève dans certaines parties; et ces entre-bâillements, ces manquements, pour ainsi dire, au dessein de la boulangerie, ont je ne sais quel agrément, quelle vertu particulière qui aiguillonne l'appétit. Ainsi encore les figues s'entr'ouvrent à leur maturité; la maturité aussi, dans les olives, surtout quand elle approche de la décomposition, ajoute au fruit un mérite particulier. Les épis courbés vers la terre, le sourcil du lion, l'écume qui découle de la gueule des sangliers, et tant d'autres choses fort éloignées, si on les regarde en elles-mêmes, du caractère de la beauté, contribuent néanmoins à l'ornement des êtres, et nous font plaisir en eux, parce que ce sont des accompagnements de leur nature même. Si donc nous avons un sens, une intelligence plus profonde des lois de la production dans l'univers, il n'y a presque rien qui ne nous parût, même les accompagnements accidentels des choses, dans une sorte d'harmonieux concert avec tout l'ensemble. Nous envisagerions alors de véritables gueules béantes d'animaux sauvages avec non moins de

plaisir que celles dont les peintres et les sculpteurs nous montrent les imitations. Une vieille femme, un vieillard, pourraient avoir, à nos yeux aidés de la sagesse, une jeunesse, une beauté, les charmes mêmes de l'enfance. De même dans bien d'autres cas; non pas de l'avis de tous, mais selon l'estime de l'homme qui aura contracté avec la nature et ses œuvres une intime familiarité.

III. HIPPOCRATE, après avoir guéri bien des maladies, lui-même est tombé malade, est mort. Les Chaldéens ont prédit les morts de bien des hommes; puis, eux aussi, la destinée les a ravis au monde. Alexandre et Pompée, et Caius César, qui avaient si souvent détruit de fond en comble des villes entières, et massacré des multitudes innombrables de cavaliers et d'hommes de pied dans les batailles, sont partis de la vie à leur tour. Héraclite, après avoir pénétré les secrets de la nature, après toutes ses dissertations sur l'embrasement du monde, est mort d'hydropisie, et le corps enduit de fiente de vache. La vermine a tué Démocrite; une vermine d'une autre espèce a tué Socrate. Qu'est-ce à dire? tu t'es embarqué, tu as traversé la mer, te voilà au port : débarque! Si c'est dans une autre vie, rien n'est vide de dieux, pas même cette autre existence. Si c'est au contraire pour ne plus rien sentir, ce sera la fin des douleurs et des voluptés qui te travaillent, de ta sujétion à un vase d'autant plus indigne, que ce qui vit sous sa loi est de plus noble condition. Ici, c'est l'intelligence, c'est ton génie; là, c'est terre et pourriture.

IV. NE va pas user la part qui te reste de vie, en pensées dont les autres soient l'objet, à moins que tu ne les rapportes à quelque but d'intérêt public. Oui, tu fais défaut à l'accomplissement d'un autre devoir; je dis qu'occuper ton esprit de ce que fait tel ou tel et du pourquoi, et de ce qu'il dit, et

de ce qu'il a dans l'âme, et de ce qu'il machine, etc., c'est te détourner de l'étude du principe modérateur qui est en toi. Il faut donc exclure, dans la série de tes pensées, tout hasard, toute frivolité, et particulièrement toute curiosité et toute malice; il faut t'habituer à n'avoir que des pensées de telle nature que, si l'on te demande tout à coup à quoi tu songes, tu puisses franchement répondre : *A ceci*, ou : *à cela*; en sorte qu'on voie, à tes pensées, que tout en toi est simplicité et bienveillance; que tout est d'un être sociable, plein de mépris pour toute pensée qui n'a d'objet que le plaisir, qu'une jouissance quelconque; pour toute haine, toute envie, tout soupçon, enfin tout sentiment dont l'aveu te ferait rougir de honte. Un tel homme, qui, dès cet instant, ne néglige rien pour se mettre au rang des hommes vertueux, est comme un prêtre, un ministre des dieux. Il vit aussi dans une intime familiarité avec celui qui a au dedans de lui son temple : c'est cette divinité qui préserve l'homme de la souillure de toute volupté, de la blessure de toute douleur, des atteintes de la calomnie; c'est elle qui le rend insensible à toute perversité, et qui fait de lui un athlète pour le plus grand des combats, la victoire à remporter sur toutes les passions; un homme profondément imprégné de justice; saluant du fond de son âme la bienvenue de tout ce qui lui arrive, de tout ce qui est son partage; occupant rarement son esprit, et jamais sans une nécessité d'intérêt public, de ce que dit, de ce que fait, de ce que pense un autre. C'est à ses propres affaires qu'il emploie toute son activité; et l'objet perpétuel de ses pensées, c'est la destinée que lui dispensent les lois de l'univers. Il assigne à son activité l'honnête pour but; il vit persuadé que toujours le bien est dans sa destinée, car, emportée suivant les lois de l'univers, la destinée qui est notre partage y entraîne à son tour chacun de nous. Il se souvient que tout être raisonnable est son parent, et qu'il est dans la nature de l'homme de chérir tous ses semblables;

qu'il faut s'attacher, non pas à la gloire que dispense la foule, mais à l'estime de ceux qui vivent conformément à la nature. Pour ceux qui ne vivent pas ainsi, il ne perd jamais de vue la conduite qu'ils mènent et dans leur intérieur, et hors de



leur maison, et la nuit, et le jour, et les compagnies honteuses où ils vautrent leur honte : il ne fait donc nul cas de la louange de telles gens, qui ne sont pas même en paix avec eux-mêmes.

V. NE montre dans tes actions ni mauvaise volonté, ni misanthropie, ni préoccupation, ni distraction; jamais à ta pensée d'ornement frivole; point de prolixité dans tes discours; jamais d'air affairé. Offre d'ailleurs, au gouvernement

du dieu qui est au dedans de toi, un être viril, mûri par l'âge, ami du bien public, un Romain, un empereur; un soldat à son poste, comme s'il attendait le signal de la trompette; un homme prêt à quitter sans regret la vie, et dont la parole n'a besoin ni de l'appui d'un serment, ni du témoignage de personne. C'est là qu'on trouve la sérénité de l'âme, qu'on apprend à se passer et des services d'autrui, et de cette tranquillité que pourraient nous donner les hommes. Nous devons être droits, et non point redressés.

VI. Si tu trouves, dans la vie humaine, quelque chose qui l'emporte sur la justice, la vérité, la tempérance, le courage; en un mot, sur la vertu d'une intelligence qui se suffit à elle-même dans tous les cas où c'est la droite raison qu'elle donne pour règle à tes actes, et à qui suffit le destin, dans les événements où notre volonté n'a point de part; si tu vois, dis-je, quelque chose de préférable, tourne-toi de ce côté de toute la puissance de ton âme, et jouis de ce bien suprême que tu as trouvé. Mais si rien ne se montre à tes yeux de meilleur que le génie qui habite en toi, qui s'est fait le maître de ses propres désirs, qui se rend un compte exact de toutes ses pensées, qui s'arrache, comme disait Socrate, aux passions des sens, et qui, plein de soumission pour les dieux, est animé d'une tendre affection pour les hommes; si tout le reste te paraît petit et sans valeur au prix de lui, ne cède la place à nul autre objet : une fois entraîné, une fois sur le penchant, tu ne pourrais plus, sans un tiraillement fâcheux, tenir au premier rang dans ton estime ce bien, qui est le bien propre de ton espèce, et qui t'appartient véritablement. Il ne faut jamais que le bien qui règle à la fois et la raison et la pratique trouve rien qui le contre-balance, comme feraient les louanges de la multitude, les charges publiques, les jouissances des voluptés; toutes choses, si on leur accorde une place même petite dans notre bonheur, qui prévaudront à l'instant, et

qui nous entraîneront hors de la voie. Choisis donc, te dis-je, sans hésitation et comme un homme libre, le bien suprême, et t'y attache de toute ta puissance. — Mais le bien suprême, c'est l'utile. — Oui, ce qui est utile à l'animal raisonnable, c'est là le bien qu'il te faut conserver; mais ce qui ne l'est qu'à l'animal, repousse-le, au contraire. Préserve ton jugement des fumées de l'orgueil. Puisses-tu, du moins, soumettre les choses à un solide examen!

VII. N'ESTIME jamais chose utile pour toi, ce qui te forcera quelque jour de manquer à ta parole, de perdre ton honneur, de haïr, de soupçonner quelqu'un, de le maudire, d'user de dissimulation avec lui; ne désire jamais rien qui ait besoin d'être caché par des murs ou des voiles. Celui qui met au premier rang son intelligence, le génie qui est en lui, et les mystères de la vertu dont ce génie est la source, ne fait pas des lamentations tragiques, ne pousse pas des gémissements, n'a besoin ni de la solitude, ni de l'entourage d'une foule nombreuse. Il vivra, et c'est là le bien suprême, exempt d'attachement et de répugnance pour la vie, parfaitement indifférent à la longueur ou à la brièveté du temps pendant lequel son âme sera enveloppée de son corps. Oui, s'il lui faut partir à l'instant même, il partira avec le même empressement qu'il le ferait pour aller accomplir tout acte conforme à l'honneur et à la décence; attentif à cette seule chose au monde, de préserver sa pensée de toute direction indigne d'un être raisonnable et né pour la société.

VIII. Tu ne trouverais dans la pensée d'un homme bien châtié, bien purifié, nulle sanie, nulle immondice, nulle fourbe. Jamais ce n'est une vie incomplète que brise en lui la destinée, comme qui dirait l'acteur tragique sortant de la scène avant la fin et le dénouement de la pièce. En lui non plus, rien de servile, rien d'affecté, nulle dépendance d'au-

trui, nul déchirement, nul acte qui redoute la censure, ou dont il doive se cacher.

IX. FAIS ton étude de la faculté d'où naît en toi l'opinion. C'est là l'efficace préservatif qui garantira ton esprit de toute opinion contraire à la nature ainsi qu'aux conditions d'existence de l'être raisonnable. L'absence de toute précipitation dans nos jugements, la bienveillance pour les hommes, la déférence aux ordres des dieux : telles sont les prescriptions que la raison nous impose.

X. REJETTE donc tout le reste; ne t'attache plus qu'à ce petit nombre d'objets. En outre, souviens-toi que le seul temps qu'on vit, c'est le présent, un instant imperceptible : l'autre, ou on l'a vécu déjà, ou il est incertain. C'est donc petite chose que ce que vit chacun de nous; petit aussi est le coin de la terre où nous le vivons; petite enfin la renommée qu'on laisse après soi, même la plus durable : elle se transmet par une succession d'hommes de chétive nature, destinés à mourir bientôt, et qui ne se connaissent pas eux-mêmes, bien loin de connaître celui qui est mort longtemps avant eux.

XI. AUX règles dont j'ai parlé il faut en ajouter une encore : Se faire toujours la définition ou la description de l'objet qui tombe sous l'action de la pensée, de façon à bien voir quel il est en soi et dans son essence, quelles parties intégrantes constituent son ensemble; à pouvoir te dire à toi-même et son vrai nom, et les noms des parties qui le composent et dans lesquelles il doit se résoudre. Rien, en effet, n'est propre à élever les sentiments de l'âme comme de pouvoir faire l'examen méthodique et rationnel de chacun des objets qui se présentent à nous dans la vie, et d'y porter un regard tel, qu'à l'instant même on comprenne à quel ordre de choses chaque objet appartient, et de quelle utilité il y est; quel

rang il tient dans l'univers, et quel par son rapport avec l'homme, avec le citoyen de cette cité suprême dont les autres cités sont comme les maisons. Oui, il me faut savoir ce qu'est, et de quoi est composé, et combien de temps doit durer cet objet qui affecte présentement ma vue; quelle est la vertu dont j'ai besoin à son endroit; si c'est la douceur, la force d'âme, la vérité, la confiance, la simplicité, la modération, etc. A chaque événement, il faut se dire : « Ceci vient de Dieu; ceci est un effet de l'enchaînement des choses, de l'ordre que déroule la destinée, de tel ou tel concours de circonstances, de tel ou tel hasard; ceci est l'œuvre d'un homme de ma tribu, d'un parent, d'un ami; il ignore, lui, ce qui est conforme à la nature; mais moi je ne l'ignore pas : c'est pourquoi je le traite, suivant la loi naturelle de la société, avec bienveillance et justice. Je ne mets pas moins de soin, même dans les choses indifférentes, à estimer chaque objet suivant son véritable prix. »

XII. SI, dans l'exécution de l'affaire présente, c'est la droite raison qui te guide; si tu y mets tout ton soin, toute ta vigueur, toute ta douceur; si rien d'étranger ne t'en peut distraire; si tu conserves pur et sans tache le génie qui est en toi, comme s'il te fallait le rendre tout à l'heure; si tu agis, en un mot, sans désir, sans crainte, et qu'il te suffise de régler conformément à la nature l'action présente, et de mettre dans tes paroles, dans tes accents, une héroïque vérité, tu mèneras une vie de bonheur : or, il n'y a personne qui puisse t'empêcher d'agir ainsi.

XIII. DE même que les médecins ont toujours prêts sous la main les instruments, les ferrements propres à la cure des maladies imprévues, de même tu dois être muni des préceptes nécessaires pour connaître les choses divines et les choses humaines, et pour te souvenir toujours, même dans l'action

la plus insignifiante, du lien qui enchaîne celles-ci à celles-là. En effet, tu ne feras jamais bien aucune chose humaine, si tu négliges son rapport avec les divines : pour les divines, observation réciproque.

XIV. NE va plus à l'aventure; car tu n'auras le temps de lire ni tes propres mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains et des Grecs, ni ces extraits d'auteurs que tu as mis à part pour l'usage de ta vieillesse. Hâte-toi donc d'arriver au but; et, renonçant aux vaines espérances, toi-même, si tu as tes intérêts à cœur, viens-toi en aide, tandis qu'il dépend de toi encore.

XV. ON ne comprend pas combien de différentes significations ont ces mots, *voler, semer, acheter, être oisif*. Ce ne sont point les yeux du corps, c'est une autre vue qui distingue ce qu'il faut faire.

XVI. CORPS, âme animale, intelligence : le corps a les sensations; l'âme animale, les passions; l'intelligence, les principes. La perception des objets qui tombent sous l'action des sens est une faculté qu'ont les brutes mêmes. L'agitation que nous imprime l'action mécanique des passions, les animaux féroces la connaissent, et les hommes efféminés, et un Phalaris, et un Néron. De régler sa conduite avec intelligence pour toutes les bienséances extérieures, ceux qui nient les dieux en ont aussi le secret, ainsi que les traîtres à la patrie, ainsi que ceux qui osent tout quand ils ont leurs portes fermées. Si ce sont là des facultés communes à tous ceux que j'ai nommés, ce qui reste le propre de l'homme de bien, c'est l'acceptation sans murmure de ce qui lui arrive, de ce qui est la trame de son existence; c'est le soin de ne jamais souiller le génie qui habite dans sa poitrine; de ne le point troubler d'une foule confuse de perceptions, mais de le conserver calme,

modestement soumis à la divinité, ne disant jamais un mot qui ne soit vrai, ne faisant jamais une action qui ne soit juste. Que si tous les hommes refusent de croire à la simplicité, à la modestie, à la tranquillité de sa vie, il ne s'irrite contre personne; il ne se détourne pas non plus de la route qui conduit à la fin de l'existence, à cette fin où il faut qu'on arrive pur, paisible, préparé pour le départ, et plein d'une résignation volontaire à sa destinée.





LIVRE QUATRIÈME



QUAND ce qui commande en nous suit sa nature, voici sa conduite avec les événements de la vie : toujours c'est sans effort qu'il se transporte du côté de ce qui lui est possible et permis. Il n'a de prédilection pour aucun sujet déterminé. S'il se porte vers les choses préférées, c'est sous condition. De l'obstacle qui se présente il fait la matière même de son action. C'est ainsi que le feu se rend

le maître de ce qui lui tombe dedans : une petite lampe en eût été éteinte; mais le feu resplendissant s'approprie bientôt les matières entassées, les consume, et par elles s'élève plus haut encore.

II. N'EXÉCUTE aucune action au hasard, ni autrement que ne le comportent les règles que l'art prescrit.

III. ILS se cherchent des retraites, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes : toi aussi tu te livres d'habitude à un vif désir de pareils biens. Or, c'est là le fait d'un homme ignorant et inhabile, puisqu'il t'est permis, à l'heure que tu veux, de te retirer dans toi-même. Nulle part l'homme n'a de retraite plus tranquille, moins troublée par les affaires, que celle qu'il trouve dans son âme, particulièrement si l'on a en soi-même de ces choses dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant du calme parfait, lequel n'est pas autre, à mon sens, qu'une parfaite ordonnance de notre âme. Donne-toi donc sans cesse cette retraite, et là renouvelle-toi toi-même. Qu'il y ait là de ces maximes courtes, fondamentales, qui, au premier abord, suffiront à rendre la sérénité à ton âme, et à te renvoyer en état de supporter avec résignation tout ce monde où tu reviens. Car enfin, qu'est-ce qui te fait peine? la méchanceté des hommes? mais porte ta méditation sur ce principe, que les êtres raisonnables sont nés les uns pour les autres; que, se supporter mutuellement, c'est une portion de la justice, et que c'est malgré nous que nous faisons le mal; enfin, qu'il n'a de rien servi à tant de gens d'avoir vécu dans les inimitiés, les soupçons, les haines, les querelles : ils sont morts, ils ne sont plus que cendre. Cesse donc enfin de te tourmenter. Mais peut-être ce qui cause ta peine, c'est le lot d'événements que t'a départi l'ordre universel du monde? remets-toi en mémoire cette alternative : ou il y a une Providence, ou il n'y a que

des atomes; ou bien rappelle-toi la démonstration que le monde est comme une cité. Mais les choses corporelles, même après cela, te feront encore sentir leur importunité? songe que notre entendement ne prend aucune part aux émotions douces ou rudes qui tourmentent nos esprits animaux, sitôt qu'il s'est recueilli en lui-même et qu'il a bien reconnu son pouvoir propre; et toutes les autres leçons que tu as entendu faire sur la douleur et la volupté, et auxquelles tu as acquiescé sans résistance. Serait-ce donc la vanité de la gloire qui viendrait t'agiter dans tous les sens? regarde alors avec quelle rapidité l'oubli enveloppe toutes choses; quel abîme infini de durée tu as devant toi comme derrière toi; combien c'est vaine chose qu'un bruit qui retentit; combien changeants, dénués de jugement sont ceux qui semblent t'applaudir; enfin la petitesse du cercle qui circonscrit ta renommée. Car la terre tout entière n'est qu'un point; et ce que nous en habitons, quelle étroite partie n'en est-ce pas encore? et, dans ce coin, combien y a-t-il d'hommes, et quels hommes! qui célébreront tes louanges? Il reste donc que tu te souviennes de te retirer dans ce petit domaine qui est toi-même. Et, avant tout, ne te laisse point emporter çà et là. Point d'opiniâtreté; mais sois libre, et regarde toutes choses d'un œil intrépide, en homme, en citoyen, en être destiné à la mort. Puis, entre les vérités les plus usuelles, objets de ton attention, place les deux qui suivent : l'une, que les choses extérieures ne sont point en contact avec notre âme, mais immobiles en dehors d'elle, et que le trouble naît en nous de la seule opinion que nous nous en sommes formée intérieurement; l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment et ne sera plus. Remets-toi sans cesse en mémoire combien de changements se sont déjà accomplis sous tes yeux. Le monde, c'est transformation; la vie, c'est opinion.

IV. Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison nous est aussi commune, qui fait de nous des êtres raisonnables. Si la raison, cette raison aussi nous est commune, qui prescrit ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. Cela étant, la loi est commune à tous : par conséquent, nous sommes concitoyens. Si nous sommes concitoyens, nous vivons ensemble sous un même gouvernement; enfin, le monde est comme une cité : de quel autre état en effet pourrait-on dire que le genre humain, pris dans son ensemble, suit les lois? Mais c'est de là, de cette cité commune, que nous viennent et l'intelligence elle-même, et la raison, et la loi qui nous régit : sinon, d'où viendraient-elles? Car, de même que ce qui est terrestre en moi est une partie empruntée à une certaine terre, et ce qui est humide, à un autre élément; de même que le souffle que j'exhale vient d'une certaine source, comme aussi il y a une source particulière d'où me viennent la chaleur et les parties enflammées, car rien ne vient de rien, comme rien ne se réduit à rien; de même l'intelligence est aussi le produit de quelque cause.

V. LA mort est, ainsi que la naissance, un mystère de la nature. Ce sont les mêmes éléments, d'un côté se combinant, de l'autre se dissolvant dans les mêmes principes. Il n'y a là absolument rien dont on doive rougir, car il n'y a rien qui répugne à l'essence de l'être intelligent, ni au plan de notre constitution.

VI. TEL est l'ordre de la nature : des gens de cette sorte doivent, de toute nécessité, agir ainsi. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est vouloir que la figue n'ait pas de suc. Souviens-toi, en un mot, de ceci : Dans un temps bien court, toi et lui vous mourrez; bientôt après vos noms mêmes ne survivront plus.

VII. SUPPRIME l'opinion, tu as supprimé cette plainte : *On*

m'a fait du mal. Supprime la plainte On m'a fait du mal, et le mal même est supprimé.

VIII. CE qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'est naturellement, ne saurait empirer sa vie, ne saurait le blesser ni extérieurement ni en dedans de lui-même.

IX. C'EST pour un bien que la nature est forcée d'agir comme elle fait.

X. TOUT ce qui arrive, arrive justement. C'est ce que tu reconnaîtras, si tu observes attentivement les choses. Je ne dis pas seulement qu'il y a un ordre de succession marqué, mais que tout suit la loi de la justice et dénote un être qui distribue les choses selon le mérite. Prends-y donc bien garde, comme déjà tu as commencé; et tout ce que tu fais, fais-le dans la vue de te rendre homme de bien; je dis homme de bien dans le sens propre du mot : que ce soit là la règle constante de chacune de tes actions.

XI. N'AIE jamais des choses l'opinion qu'en a celui qui t'offense, ou celle qu'il veut t'en faire concevoir; mais vois-les comme elles sont dans la réalité.

XII. IL faut sans cesse que tu sois préparé à ces deux choses : l'une, de faire uniquement ce que te suggère, pour l'utilité des hommes, la faculté qui règne sur toi et qui te soumet à sa règle; l'autre, de changer d'avis s'il se trouve là quelqu'un qui te redresse, qui te fasse abandonner ta pensée. Il faut pourtant que toujours le changement ait pour motif une raison probable de justice ou de publique utilité, ou toute autre raison analogue; mais seulement celles-là, et non point le plaisir ou l'honneur que nous y avons pu apercevoir.

XIII. Tu as la raison en partage? — Oui. — Que ne t'ensers-tu donc? car, si elle remplit sa fonction, que veux-tu davantage?

XIV. Tu as subsisté comme partie d'un tout. Tu t'absorberas dans l'être qui t'a produit, ou plutôt tu seras repris par sa puissance génératrice, en vertu d'un changement.

XV. IL y a bien des grains d'encens destinés au même autel : l'un tombe plus tôt, l'autre plus tard dans le feu; mais la différence n'est rien.

XVI. IL ne faut que dix jours, et ceux-là te regarderont comme un dieu, qui te regardent aujourd'hui comme une bête farouche et comme un singe : reviens seulement à tes maximes et au culte de la raison.

XVII. NE fais pas comme si tu devais vivre des milliers d'années. La mort pend sur ta tête : tandis que tu vis, tandis que tu le peux, rends-toi homme de bien.

XVIII. COMBIEN de temps il gagne, celui qui ne prend pas garde à ce que le prochain a dit, a fait, a pensé, mais seulement à ce qu'il fait lui-même, afin de rendre ses actions justes et saintes! Agathon disait : « Ne regarde point autour de toi les mœurs corrompues, mais cours sur la ligne droite, devant toi, sans jamais dévier. »

XIX. CELUI qu'éblouit l'éclat de la réputation qu'il peut laisser après sa mort, ne réfléchit pas que chacun de ceux qui se souviendront de lui mourra bientôt lui-même; qu'il en arrivera autant à leurs successeurs dans la vie, jusqu'à ce que s'éteigne cette renommée tout entière, après avoir passé par quelques êtres dont la vie à peine allumée est destinée à

s'éteindre. Admettons même que ceux qui se souviendront de toi soient immortels, et immortelle ta mémoire : que t'en reviendra-t-il, je ne dis pas après la mort, mais même pendant la vie ? Qu'est-ce que la gloire, sauf une certaine utilité pratique ? C'est donc à tort que tu négliges le don que t'a fait la nature, en t'attachant à toute autre chose qu'à la raison.

XX. TOUT ce qui est beau, dans quelque genre que ce soit, est beau par lui-même ; c'est en lui que réside toute sa beauté, et la louange n'en fait pas partie. La louange ne rend un objet ni pire ni meilleur. Et ce que je dis là, je l'applique à toutes les choses que l'usage vulgaire nomme belles : par exemple, les objets matériels et les œuvres de l'art. Ce qui est beau dans la réalité a-t-il besoin de louange ? non, pas plus que la loi, pas plus que la vérité, pas plus que la bienveillance, que la pudeur. Y a-t-il là quelque chose qui soit beau parce qu'on le loue, ou que puisse gâter le blâme ? L'émeraude perd-elle de son prix pour n'être point louée ? Que dirai-je de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre, d'un glaive, d'une fleur, d'un arbrisseau ?

XXI. Si les âmes ne périssent pas, comment, depuis les siècles éternels, l'air les contient-il ? — Mais comment la terre contient-elle les corps de ceux qui ont été ensevelis depuis tant de siècles ? De même que les corps, après avoir subsisté sur la terre, changent, se dissolvent, et font ainsi place à d'autres cadavres ; de même les âmes, quand elles sont transportées dans l'air, y font quelque séjour, puis changent, se dissipent, s'enflamment, absorbées dans la puissance génératrice de l'univers, et, de cette façon, font place aux survenantes. Voilà ce qu'on peut répondre, dans l'hypothèse de la persistance des âmes. Et il faut tenir compte, non seulement de ce grand nombre de corps ense-

velis de la sorte, mais encore de ceux des animaux qui sont mangés chaque jour par nous et par les autres animaux; car quelle quantité ne s'en consomme-t-il pas, qui sont ensevelis, si je puis dire, dans les corps de ceux qui s'en nourrissent! Cependant ce lieu suffit à les recevoir, parce qu'ils se transforment, partie en sang, partie en matière aérienne ou ignée.

Quel moyen, sur ce sujet, de découvrir la vérité? la division en matière et en forme.

XXII. NE te laisse point entraîner au gré du tourbillon : toujours, quand tu te mets en mouvement pour agir, c'est ce qui est juste qu'il faut faire; toujours, entre tes pensées, tiens-toi à ce qui peut clairement se concevoir.

XXIII. Tout ce qui t'accommode, ô Monde, m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, ô Nature! Tout vient de toi; tout est dans toi; tout rentre dans toi. Un personnage dit : *Bien-aimée cité de Cécrops!* Mais toi, ne peux-tu pas dire : « O bien-aimée cité de Zeus! »

XXIV. *FAIS peu de choses*, dit celui-là, *si tu veux que le calme règne dans ton âme*. Il eût été mieux peut-être de dire : « Fais ce qui est nécessaire, et tout ce qu'exige la condition d'un être sociable, et de la manière qu'elle l'exige. » Il y aura là tout ensemble et la satisfaction du bien accompli, et aussi celle d'avoir fait un petit nombre d'actions. En effet, la plupart de nos paroles et de nos actions ne sont pas nécessaires : les retrancher, c'est se donner plus de loisir, moins de trouble d'esprit. Par conséquent, il faut, sur chaque chose, se faire cette question : « Ceci n'est-il point chose sans nécessité? » Or, il faut supprimer, non seulement les actions inu-

tiles, mais encore les pensées inutiles; car, ôtez ces dernières, il n'y a même plus cause d'actions superflues.

XXV. ESSAIE de voir comment tu te trouveras de vivre en homme de bien, qui se résigne à ce que lui envoie l'ordre général des événements, et qui fait consister son bonheur dans la pratique de la justice et dans la bonté.

XXVI. TU as vu cela? vois encore ceci : ne te trouble pas toi-même; mets la simplicité dans ton âme. Quelqu'un se met en faute? c'est lui qui portera la faute. Tu as éprouvé un accident? c'est bien : tout ce qui t'arrive t'était destiné de tout temps par l'effet des lois universelles, et faisait partie de leur trame. Tout est dans quelques mots : La vie est courte; il faut mettre à profit le présent, par une conduite réglée selon la raison et la justice. De la sobriété dans le relâche.

XXVII. OU le monde a été bien ordonné, ou c'est un amas confus, un pêle-mêle fortuit qu'on appelle pourtant le monde. Quoi! tu peux être, toi, un monde bien réglé; et dans l'univers tout serait désordre et confusion! et cela quand toutes choses sont tout à la fois si distinctes et si confondues, et si bien marchant d'accord!

XXVIII. IL y a le caractère sombre, le caractère efféminé, le caractère opiniâtre, le féroce, le brutal, le puéril, le stupide, le fourbe, le bouffon, le perfide, le tyrannique.

XXIX. SI c'est être étranger dans le monde, d'ignorer ce qui y est, ce n'est pas être moins étranger, d'ignorer ce qui s'y fait. C'est un déserteur, celui qui se dérobe à l'empire des lois de la cité; un aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés; un indigent, celui qui a besoin d'autrui, et qui ne

possède pas en lui ce qui est nécessaire pour la vie; un abcès dans le corps du monde, celui qui s'en retire, et qui se sépare de la raison de l'universelle nature, à cause du chagrin que lui font éprouver les accidents de la vie, car c'est la nature



qui te les apporte, et c'est elle qui t'a porté; un lambeau séparé de la cité, celui qui a arraché son âme de la société des êtres raisonnables, société dont les liens sont les mêmes pour tous les êtres.

XXX. CELUI-LA, bien que sans tunique, est pourtant philosophe; celui-ci, sans livre; cet autre, demi-nu. *Je manque de pain*, dit-il, *et pourtant je maintiens mon système.* — Pour

moi, ce n'est pas la science qui me donne mes moyens de subsistance; et je maintiens aussi le mien.

XXXI. AIME l'art que tu as appris; c'est à cela qu'il faut t'arrêter. Ce qui te reste de vie, passe-le en homme qui a remis aux dieux, du fond du cœur, le soin de ses affaires. Ne te fais ni le tyran, ni l'esclave d'aucun homme au monde.

XXXII. CONSIDÈRE, pour prendre un exemple, le temps où régnait Vespasien; tu y verras toutes ces choses : gens qui se marient, qui élèvent des enfants, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont remplis d'arrogance, de soupçons, de desseins pervers; qui désirent la mort de tels ou tels; qui murmurent de l'état présent des choses; qui se livrent à l'amour; qui thésaurisent; qui briguent des consulats, des royautés. Eh bien! ils ne sont plus, ni ici ni ailleurs : ils ont cessé de vivre. Descends ensuite au temps de Trajan : même spectacle encore; et ce siècle aussi a péri. Vois, contemple de même les épitaphes d'autres temps, de nations entières : combien d'hommes qui, après des efforts inouïs, sont tombés bientôt, se sont dissous dans les éléments des choses! Rappelle surtout à ta mémoire ceux que tu as connus toi-même en proie aux distractions vaines, négligeant de faire ce que comportait leur organisation d'homme, de s'y attacher opiniâtrément, d'y borner leurs désirs. Il est nécessaire, à ce sujet, de se souvenir que le soin qu'on donne à chaque action doit être proportionné à son importance, et avoir une mesure. De cette manière, tu ne te désespéreras pas d'avoir jamais donné à des choses futiles plus d'attention qu'il ne convenait.

XXXIII. LES mots jadis usités ont aujourd'hui besoin d'explication. C'est là aussi le sort des noms de ceux qui

furent illustres jadis. Ce sont, en quelque sorte, des mots à expliquer, que Camille, Césion, Volésus, Léonnatus, et ceux qui les suivirent de près, Scipion, Caton, puis Auguste même, puis Adrien, puis Antonin. Toutes choses s'évanouissent, et bientôt passent au rang des fables; un complet oubli les engloutit bientôt. Et je parle ici d'hommes qui ont jeté, pour ainsi dire, une merveilleuse splendeur. Car, pour les autres, à peine ont-ils expiré, *nul ne les connaît, nul ne s'informe d'eux*. Après tout, que serait-ce que l'immortalité de notre mémoire? une vanité. Quel est donc l'objet sur lequel il faut porter tous nos soins? un seul, et le voici : pensées de justice; actions utiles au bien public; discours purs de tout mensonge; disposition à se résigner à tout ce qui nous arrive, comme à chose nécessaire, qui nous est familière, et qui découle du même principe, de la même source que nous.

XXXIV. ABANDONNE-TOI sans résistance à la Parque, et laisse-la filer ta vie avec les événements qu'il lui plaira.

XXXV. TOUT passe en un jour, et le panégyrique et l'objet célébré.

XXXVI. CONSIDÈRE sans cesse que c'est par un changement que tout se produit, et accoutume-toi à penser qu'il n'y a rien que la nature universelle aime tant que de changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles qui leur ressemblent. Tout ce qui est, est pour ainsi dire la semence de ce qui en doit naître. Mais toi, tu ne regardes comme semences que celles qu'on répand sur la terre, ou dans le sein d'une mère. Cela est d'un homme par trop grossier.

XXXVII. Tu mourras bientôt, et tu n'es encore ni ferme, ni exempt de troubles, ni libre de la fausse opinion que tu

peux être malheureux par les choses extérieures, ni bienveillant pour tous les hommes; enfin, ce n'est pas dans les seules actions justes que tu fais consister la sagesse.

XXXVIII. EXAMINE bien leurs âmes; et vois ce que les hommes sages évitent, ce qu'ils ambitionnent.

XXXIX. Ton mal n'est pas situé dans l'esprit d'un autre; il n'est pas non plus dans une modification, une altération de ce qui t'enveloppe. Où est-il donc? dans la partie de toi-même où se forme l'opinion concernant les maux. Que l'opinion ne s'y forme pas, et tout est bien. Son voisin si proche, le corps, fût-il coupé, brûlé, ulcéré, en pourriture, il faut que la partie qui se forme une opinion sur ces choses reste néanmoins en repos, c'est-à-dire qu'elle juge qu'il n'y a ni mal ni bien dans ce qui peut arriver également à l'homme méchant et à l'homme vertueux. En effet, ce qui arrive également et à celui qui vit contre la loi de la nature, et à celui qui suit cette loi, une telle chose n'est ni selon la nature, ni contre la nature.

XL. REPRÉSENTE-TOI sans cesse le monde comme un animal composé d'une seule matière et d'une âme unique. Vois comment tout se conforme à son seul sentiment; comment tout se fait par son unique impulsion; comment tout est la cause coopérante de tout ce qui se produit; enfin, quels sont l'enchaînement, la solidarité mutuelle de toutes choses.

XLI. Tu es une âme chérive portant un cadavre, comme disait Épictète.

XLII. IL n'y a aucun mal pour les êtres à subir le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour eux à exister par l'effet du changement.

XLIII. LE temps est un fleuve et un torrent impétueux entraînant tout ce qui naît. A peine chaque chose a-t-elle paru, elle a été entraînée; et une autre est déjà entraînée, et une autre y tombera bientôt.

XLIV. TOUT ce qui arrive est aussi habituel, aussi ordinaire que la rose dans le printemps, que les fruits pendant la moisson : ainsi la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations, enfin tout ce qui réjouit ou afflige les sots.

XLV. LES choses qui succèdent à d'autres ont toujours, avec celles qui les ont précédées, un rapport de famille. Ce n'est point, en effet, comme une suite de nombres sans rapport entre eux, et qui ne contiennent que la quantité qui les constitue. C'est un enchaînement harmonieusement réglé. Et de même qu'il règne, dans tout ce qui est, une coordination parfaite, de même il y a, dans les choses qui naissent, non pas succession pure et simple, mais une évidente et admirable parenté.

XLVI. SOUVIENS-TOI toujours du mot d'Héraclite, que « la mort de la terre, c'est quand elle devient eau; la mort de l'eau, quand elle devient air; celle de l'air, quand il devient feu; et réciproquement. » Souviens-toi de l'homme qui oublie où conduit le chemin. Remarque que cette raison qui gouverne l'univers, et dans le commerce de laquelle se passe notre vie, nous sommes en lutte avec elle, et que nous regardons comme étrangères les choses mêmes que nous rencontrons chaque jour. Enfin, il ne faut pas agir, parler, ni comme si nous dormions, car nous nous imaginons aussi dans le sommeil que nous agissons et que nous parlons, ni comme des enfants soumis à l'autorité de leurs parents, et qui n'ont que cette raison : Ainsi faisaient nos parents.

XLVII. DE même que si quelque dieu te disait : « Tu mourras demain, ou tout au plus tard après-demain; » tu ne tiendrais guère à mourir après-demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses de la dernière lâcheté; car quel serait le délai? de même regarde comme chose de peu d'importance qu'il faille mourir dans un grand nombre d'années ou demain.

XLVIII. CONSIDÈRE sans cesse combien sont morts de médecins, qui souvent avaient froncé le sourcil à l'aspect des malades; combien de mathématiciens, qui avaient prédit, comme chose merveilleuse, la mort d'autres hommes; combien de philosophes, qui avaient discuté sans fin sur la mort et sur l'immortalité; combien de guerriers, qui en avaient tué tant d'autres; combien de tyrans, qui avaient usé avec une affreuse arrogance du droit de vie et de mort, comme s'ils eussent été immortels; combien de villes, si j'ose dire ainsi, sont mortes tout entières : Hélice, Pompéi, Herculanium, d'autres en nombre infini. Ajoute ceux que tu as connus toi-même, qui se sont succédé les uns aux autres, celui-ci menant les funérailles de celui-là, puis bientôt enseveli lui-même; puis d'autres comme lui, et tout cela en quelques instants. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux le peu de durée, le peu de prix des choses humaines : hier ce n'était qu'un germe, demain ce sera une chair salée, ou de la cendre. Il faut donc se conformer à la nature, durant cet instant imperceptible que nous vivons; il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a produite.

XLIX. Sois semblable à un promontoire contre lequel les flots viennent sans cesse se briser. Le promontoire demeure immobile, et dompte la fureur de l'onde qui bouil-

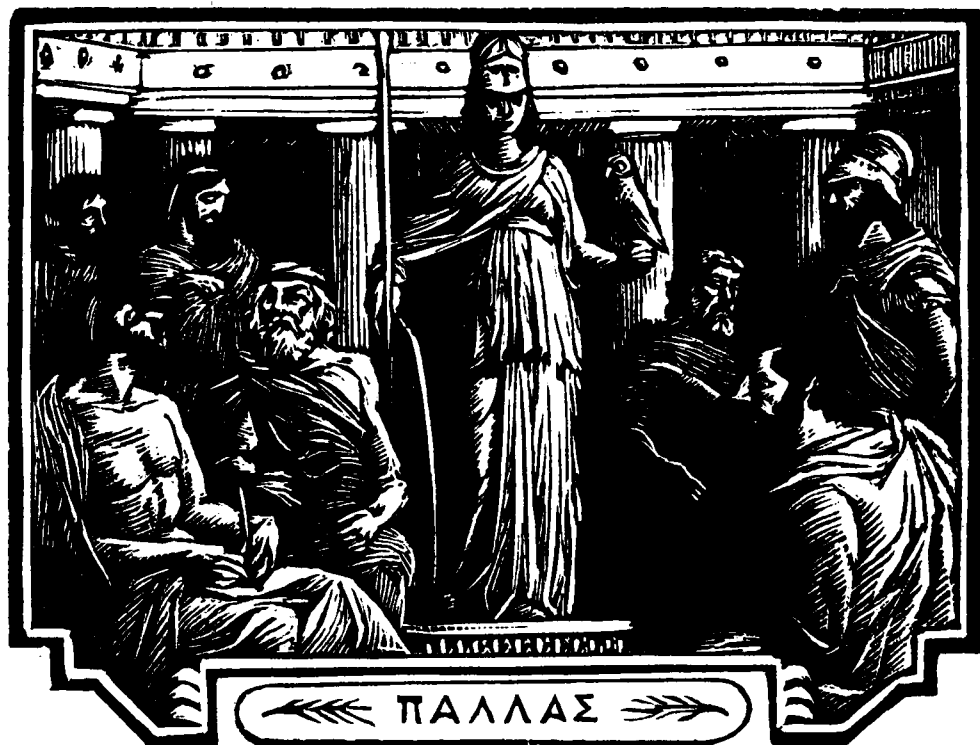
bonne autour de lui. — Que je suis malheureux que telle chose me soit arrivée! — Ce n'est point cela; il faut dire : « Que je suis heureux, après ce qui m'est arrivé, de vivre exempt de douleur, insensible au coup qui me frappe aujourd'hui, inaccessible à la crainte de celui qui peut me frapper plus tard! » — En effet, la même chose pourrait arriver à tout autre qu'à moi; mais cet autre eût bien pu ne pas la supporter sans douleur. Pourquoi donc tel accident est-il appelé infortune, et tel autre plutôt bonheur? Appelles-tu donc en général malheur de l'homme, ce qui n'est point un obstacle à l'accomplissement du but de la nature de l'homme? Et y a-t-il un obstacle à l'accomplissement du but de la nature humaine, dans ce qui n'est point contre le vœu de cette nature? Quoi! tu sais quel est ce vœu : ce qui t'est arrivé t'empêchera-t-il donc d'être juste, magnanime, tempérant, sage, réservé, véridique, modeste, libre; d'avoir toutes les vertus dont la présence est le caractère propre de la nature humaine? Souviens-toi, du reste, à chaque événement qui provoquerait ta tristesse, de recourir à cette vérité : Que ce n'est point là un malheur, mais qu'il y a un réel bonheur à supporter cet accident avec courage.

L. C'EST un moyen trivial, efficace néanmoins, pour s'aider à mépriser la mort, de repasser dans son souvenir ceux qui ont tenu avec le plus d'opiniâtreté à l'existence. Quel avantage ont-ils sur ceux qui sont morts avant le temps? Ils sont tombés aussi eux-mêmes, un Cécilianus, un Fabius, un Julianus, un Lépидus; tous ceux enfin qui, comme eux, avaient suivi bien des funérailles, ont eu les leurs à leur tour. Oui, la différence est peu de chose; et encore, ce temps, à travers quels accidents, avec quels êtres, ils ont eu à l'épuiser, et dans quel corps! Ne t'en fais donc pas une affaire. Considère, derrière toi, l'abîme de la durée, et devant toi un autre infini. Quelle différence y a-t-il, dans cette immen-

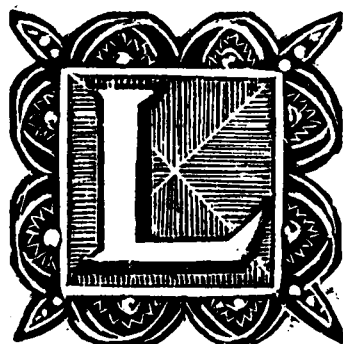
sité, entre celui qui a vécu trois jours et celui qui a vécu trois âges d'homme?

LI. VA toujours par le plus court chemin. Or, le plus court chemin, c'est celui qui est selon la nature; c'est-à-dire qu'il faut, dans toutes nos paroles, dans toutes nos actions, suivre la saine raison. Une telle résolution te délivrera de mille chagrins, de mille combats, de toute dissimulation, de toute vanité.





LIVRE CINQUIÈME



LE matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, fais cette réflexion : Je m'éveille pour faire œuvre d'homme; pourquoi donc éprouver du chagrin de ce que je vais faire les choses pour lesquelles je suis né, pour lesquelles j'ai été envoyé dans le monde? Suis-je donc né pour rester chaudement couché sous mes couvertures? — Mais cela fait plus de plaisir. — Tu es donc né pour te donner du plaisir?

Ce n'est donc pas pour agir, pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les passereaux, les fourmis, les araignées, remplissant chacun sa fonction, et servant selon leur pouvoir à l'harmonie du monde? Et après cela tu refuses de faire ta fonction d'homme! tu ne cours point à ce qui est conforme à ta nature! — Mais il faut bien prendre du repos. — Je le veux. Pourtant la nature a mis des bornes à ce besoin. Elle en a bien mis au besoin de manger et de boire. Toi, néanmoins, tu passes ces bornes, tu vas au delà de ce qui doit te suffire. Dans l'action, il n'en est plus de même : tu restes en deçà du possible. C'est que tu ne t'aimes pas toi-même, sinon tu aimerais ta nature, et ce qu'elle veut. Oui, ceux qui aiment leurs métiers sèchent sur leurs ouvrages, oubliant le bain et la nourriture; mais toi, tu fais moins de cas de ta propre nature que le ciseleur n'en fait de son art, le danseur de sa danse, l'avare de son argent, l'ambitieux de sa folle gloire. Eux, quand ils sont à l'œuvre, ils ont bien moins à cœur le manger ou le dormir, que le progrès de ce qui les charme : les actions qui ont l'intérêt public pour but te paraissent-elles plus viles et moins dignes de tes soins?

II. QU'IL est aisé de repousser, d'effacer toute image fâcheuse ou qui nous porte à haïr les hommes, et de se mettre sur-le-champ dans une parfaite tranquillité d'âme!

III. JUGE-TOI digne de conformer toutes tes paroles, toutes tes actions à la nature. Que jamais le blâme, les discours qui pourraient s'ensuivre, n'aient sur toi aucune influence. S'il est bien de faire la chose, ou de la dire, ne la juge pas indigne de toi. Eux, ils ont leur manière propre de juger, leur passion propre : n'y regarde pas, va ton droit chemin, suis la nature qui t'est propre et celle qui est commune à tous. Il n'y a, pour l'une et pour l'autre, qu'une seule route.

IV. J'AVANCE dans la route à l'aide des secours que me fournit la nature, jusqu'à ce que je tombe pour me reposer; jusqu'à ce que j'exhale mon souffle dans cet air que je respire tous les jours; jusqu'à ce que je sois étendu sur cette terre où mon père avait puisé la semence de mon être, ma mère mon sang, ma nourrice son lait; d'où je tire depuis tant d'années ma nourriture et ma boisson de chaque jour; qui me porte tandis que je la foule aux pieds et que j'en abuse de tant de façons.

V. Tu n'es point en état de faire admirer la vivacité de ton esprit; je le veux, mais il y a bien d'autres choses pour lesquelles tu ne peux pas dire : « Je n'y suis point propre. » Fais donc ce qui est tout entier en ton pouvoir : sois sincère, grave, laborieux, ennemi des plaisirs, résigné à la destinée, satisfait de peu, bienveillant, libre, sans amour pour le luxe, la frivolité, la magnificence. Ne sens-tu pas combien de choses tu peux exécuter dès aujourd'hui, pour lesquelles tu n'as pas l'excuse d'inaptitude et d'insuffisance? Et pourtant, tu restes volontairement au-dessous de tes devoirs. Est-ce une imbécillité naturelle qui t'oblige à murmurer, à montrer ta paresse, à flatter, à accuser ton misérable corps, à céder à ses caprices, à te livrer à la vanité, à rouler tant de projets? non, par les dieux, non! Depuis longtemps tu as pu être libre de ces défauts. Seulement, si tu es véritablement né avec un esprit lent, peu pénétrant, il faut t'attacher à ce défaut lui-même, ne point négliger cette pesanteur d'esprit, ni t'y complaire.

VI. IL y a tel, qui, après avoir fait un plaisir à quelqu'un, se hâte de lui porter cette faveur en compte. Cet autre n'a point une précipitation pareille, mais il regarde l'obligé comme son débiteur, il a toujours présent à la pensée le service qu'il a rendu. Un troisième enfin ignore, si je puis

dire, ce qu'il a fait : il est semblable à la vigne, qui porte son fruit et puis après ne demande plus rien, satisfaite d'avoir donné sa grappe. Comme le cheval après la course, comme le chien après la chasse, comme l'abeille quand elle a fait son miel, l'homme qui a fait le bien ne le crie point par le monde. Il passe à une autre action généreuse, de même que la vigne se prépare à porter d'autres raisins dans la saison. Faut-il donc être du nombre des gens qui ne savent pour ainsi dire pas ce qu'ils font? — Oui. — Mais il faut bien savoir ce que l'on fait; car c'est le propre, dit-on, d'un être qui doit vivre en société avec les autres, de sentir que ce qu'il fait est utile et bon pour la société, et, par Zeus! de vouloir que celui qui vit avec lui le sente lui-même. — Ce que tu dis là est vrai sans doute; mais tu comprends mal le sens de mes paroles. Par conséquent, tu seras un de ceux dont j'ai fait mention tout à l'heure. Eux aussi, en effet, ils sont conduits par des raisons auxquelles leur esprit donne son adhésion. Si tu veux bien comprendre ce que signifient mes paroles, ne crains pas que cela te fasse négliger aucune des actions utiles au bien de la société.

VII. PRIÈRE des Athéniens : « Fais pleuvoir, fais pleuvoir, ô bon Zeus, sur les champs et les prés des Athéniens ! » — Ou il faut ne jamais prier, ou il faut prier ainsi, simplement et noblement.

VIII. ON tient souvent ce propos : « Esculape a ordonné à ce malade de monter à cheval, de prendre un bain froid, de marcher pieds nus. » Cet autre propos est tout à fait analogue : « La nature de l'univers a ordonné à tel homme de faire une maladie, d'être mutilé d'un membre, de perdre ceux qui lui sont chers, d'éprouver tout autre dommage. » En effet, *a ordonné* signifie, pour le médecin, qu'il a prescrit telle chose au malade, comme propre à rétablir sa santé;

et, dans l'autre cas, que ce qui arrive à chacun est disposé pour l'homme, en quelque façon, dans l'ordre marqué par la destinée. Nous disons aussi qu'une chose convient, dans le même sens que les artisans disent que les pierres carrées qui entrent dans les murs ou dans les pyramides conviennent, quand il y a entre elles une certaine symétrie de position. A tout prendre, le concert des choses est unique; et, de même que le monde, ce grand corps, se compose de tous les corps, de même l'ensemble de toutes les causes constitue la destinée, cette cause suprême. Ce que je dis est bien connu, même des hommes les plus simples. Ils disent, en effet : *Sa destinée le portait ainsi*. Oui, c'est là ce que portait sa destinée, ce qui était ordonné de tout temps pour lui. Recevons donc ce qui nous arrive, comme ce que nous ordonne Esculape : il y a, dans les remèdes, bien des choses désagréables, mais auxquelles nous nous soumettons de bon cœur, dans l'espoir de la santé. Envisage l'accomplissement, l'exécution complète des décrets de la nature commune, comme tu fais ta santé. A tout ce qui t'arrive, soumets-toi de bon gré, quelque dur que cela te paraisse, comme à une chose qui a pour résultat la santé du monde, le succès des vues de Zeus, et sa satisfaction. Car il ne nous l'eût point envoyé, s'il n'y eût vu l'intérêt de l'univers. La nature ne porte jamais rien, dans ce que nous voyons, qui ne concorde avec l'être vivant sous sa loi.

Voilà donc deux raisons pour lesquelles il te faut aimer ce qui t'arrive : l'une, que c'est pour toi que la chose s'est faite, et qu'elle était ordonnée pour toi, et qu'elle t'appartenait en quelque sorte, filée qu'elle était de tout temps avec ta destinée, en vertu des causes les plus antiques; l'autre, que même ce qui arrive à chaque homme en particulier est cause du succès, de l'accomplissement des vues de celui qui gouverne l'univers, et, par Zeus! de la durée même du monde. En effet, le tout lui-même serait mutilé,

si tu retranchais la moindre des parties, la moindre des causes qui constituent son ensemble et sa continuité. Or, c'est en retrancher quelque chose, autant qu'il est en toi, que de montrer de la répugnance à te soumettre. C'est en quelque façon retrancher l'accident du monde.

IX. POINT de dégoût, de découragement, de désespoir, si tu ne réussis pas toujours à faire chaque chose suivant les règles de la raison. Si tu viens d'échouer, recommence; que ce soit assez, pour ta satisfaction, d'avoir le plus souvent agi comme il sied à un homme. Il faut aimer l'œuvre à laquelle tu retournes; il ne faut pas revenir à la philosophie comme un écolier chez son maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux recourent à l'éponge et à l'œuf, comme tel autre au cataplasme, tel autre aux douches. A cette condition, l'obéissance aux ordres de la raison ne sera plus pour toi un supplice; tu y acquiesceras sans réserve. Souviens-toi que tout ce qu'exige la philosophie, c'est ce qu'exige ta nature; et toi, tu voulais ce qui est contraire à la nature! Lequel des deux l'emporte en attrait? Ne sommes-nous pas souvent les dupes d'une illusion, que nous prenons pour le plaisir? Examine, au contraire, s'il n'y a pas un attrait supérieur dans la magnanimité, la liberté, la simplicité, le calme de l'âme, la sainteté de la vie. Y a-t-il quelque chose qui ait plus d'attrait que la prudence? Songe à l'excellence de cette vertu, à la fois intelligence et science, qui jamais ne trébuche, qui toujours atteint heureusement son objet.

X. LES choses sont enveloppées, pour ainsi dire, de telles ténèbres, que bien des philosophes, et qui n'étaient pas des moins habiles, ont été d'avis que nous n'y pouvions rien comprendre. Oui, les stoïciens eux-mêmes pensent qu'on ne peut les comprendre sans difficulté. Toutes nos conceptions sont sujettes à des variations infinies. Où est l'homme en

effet qui n'a jamais varié dans ses opinions? Passe maintenant aux objets mêmes de la connaissance : que la durée en est courte! qu'ils sont de peu de prix! Ils peuvent tomber dans la possession d'un débauché infâme, d'une courtisane, d'un voleur! Considère ensuite les mœurs de ceux avec lesquels il nous faut vivre. Le plus complaisant des hommes peut à peine les supporter; que dis-je? à peine aucun d'eux peut-il se supporter lui-même. Au milieu de ces ténèbres, de ces ordures, dans ce courant qui entraîne et la matière, et le temps, et le mouvement, et les choses mues elles-mêmes, qu'y a-t-il qui soit digne d'une si grande estime, et qui mérite véritablement nos soins? je ne le vois pas. Au contraire, il faut se consoler soi-même, et attendre la dissolution naturelle, sans impatience du retard, et en se reposant dans cette double pensée : d'un côté, qu'il ne m'arrivera rien qui ne convienne avec la nature de l'ensemble des choses; de l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon Dieu et mon génie, car il n'y a personne qui puisse me contraindre à transgresser leurs ordres.

XI. QUEL est enfin l'usage que je fais aujourd'hui de mon âme? c'est la question que je dois m'adresser à moi-même dans chaque occasion. Je dois examiner ce qui se passe présentement dans cette partie de moi qu'on appelle le guide de l'âme. Quelle est l'âme que j'ai présentement? est-ce celle d'un enfant? celle d'un jeune homme? celle d'une femmelette? celle d'un tyran? celle d'une bête de somme? celle d'un animal féroce?

XII. VOICI encore à quoi tu peux reconnaître la vraie nature de ce que le vulgaire regarde comme des biens. Si l'on a l'idée que telles ou telles choses sont des biens véritables, par exemple, la sagesse, la tempérance, la justice, le courage, cette idée une fois dans l'esprit, on ne supportera plus d'y

voir ajouter rien qui ne soit d'accord avec l'essence même du bien. Fais-toi, au contraire, l'idée de ce que la multitude regarde comme des biens, et tu écouteras, tu accueilleras sans répugnance, comme explication bien placée en son lieu, le mot du poète comique. Le vulgaire lui-même se représente de la même manière la différence : autrement, il s'offenserait de ce mot, il en désapprouverait l'application. Or, quand il s'agit de la richesse, du luxe, de la gloire, nous accueillons la plaisanterie comme chose bien trouvée et bien dite. Va donc, et demande s'il faut estimer de pareilles choses, les compter comme des biens, quand, à l'idée qu'on s'en est faite, on peut à propos ajouter un pareil mot : Celui qui les possède *en est tellement encombré, qu'il n'a pas chez lui un endroit pour ses nécessités naturelles.*

XIII. FORME et matière, voilà ce qui me constitue. Ni l'un ni l'autre de ces deux principes ne s'anéantira dans le non-être, comme ce n'est pas le non-être qui les a faits ce qu'ils sont. Ainsi donc chacune des parties de moi se transformera, par le changement, en une partie du monde, laquelle, par un changement encore, se transformera en une autre partie du monde; et ainsi de suite à l'infini. C'est par un changement de cette sorte que j'existe, qu'ont existé ceux qui m'ont donné la naissance; et de même en remontant à l'infini. Car rien n'empêche de parler de la sorte, bien que la puissance modératrice fasse subir au monde de périodiques révolutions.

XIV. LA raison et la logique sont des puissances qui se suffisent à elles-mêmes et aux opérations qui dépendent d'elles. C'est d'un principe qui leur est propre qu'elles partent; c'est par elles-mêmes qu'elles marchent à la fin qu'elles se proposent. On nomme *catorthoses* les actions de cette sorte, pour désigner que c'est là le droit chemin.

XV. IL ne faut appeler choses de l'homme aucunes de celles qui n'appartiennent pas à l'homme en tant qu'homme. On ne les exige point en lui; la nature humaine n'en fait point la promesse; elles ne sont pas non plus des principes de per-



fection pour la nature humaine. Par conséquent, ni la fin à laquelle doit tendre l'homme, à savoir le bien, ne consiste en elles, ni ce qui peut lui faire atteindre cette fin.

D'ailleurs, s'il y avait là quelque chose qui appartînt à l'homme, il n'appartiendrait donc pas à l'homme de mépriser ces objets, de lutter contre eux. Il ne serait donc pas digne de louanges, celui qui montre qu'il sait se passer d'eux. Celui qui se prive volontairement d'une partie du sien ne serait

pas un homme vertueux, si c'étaient là les biens véritables. Or, plus on se dépouille de ces biens prétendus et de tout ce qui leur ressemble, ou plus c'est avec résignation qu'on s'en voit dépouillé, plus aussi on est vertueux.

XVI. TELLES seront tes pensées habituelles, tel sera ton esprit, car l'âme prend la teinture de nos pensées. Plonge-la donc sans cesse dans des pensées comme celles-ci : Là où l'on peut vivre, on y peut bien vivre; on peut vivre à la cour, donc on peut bien vivre à la cour. De plus, chaque être est convenablement organisé pour l'objet que son organisation se propose. Cet objet que se propose son organisation est le but où il se porte, et ce but, c'est sa fin. Or, là où est la fin, là aussi est l'avantage et le bien de chaque être. Le bien de l'être raisonnable est dans la société humaine, car il y a longtemps qu'on a démontré que nous sommes nés pour la société. N'est-il pas évident que les êtres inférieurs existent en vue des êtres supérieurs, et que les êtres supérieurs existent les uns pour les autres? Or, les êtres animés l'emportent sur les êtres inanimés; et les animés, à leur tour, le cèdent aux êtres raisonnables.

XVII. POURSUIVRE l'impossible, c'est folie : or, il est impossible que les méchants n'agissent pas comme ils font.

XVIII. IL n'arrive à personne rien que la nature ne l'ait rendu capable de supporter. Les mêmes accidents arrivent à d'autres, qui, soit par ignorance de ce qui leur arrive, soit par ostentation de grandeur d'âme, restent calmes et insensibles aux coups. Ah! c'est une honte que l'ignorance et la vanité aient plus de pouvoir que la sagesse.

XIX. CE ne sont point les choses elles-mêmes qui touchent notre âme par aucun endroit. Il n'y a pour elles nul accès

jusqu'à l'âme; elles ne peuvent imprimer à l'âme ni changement, ni mouvement. L'âme seule se meut elle-même; et, tels sont les jugements qu'elle pense devoir porter, tels deviennent pour elle les objets extérieurs.

XX. Sous un point de vue, les hommes nous sont unis par un lien étroit : c'est en tant qu'il faut leur faire du bien et les supporter; mais, en tant que tel ou tel est un obstacle à l'accomplissement des œuvres qui me sont propres, l'homme est pour moi chose indifférente, non moins que le soleil, le vent, une bête sauvage. Ces objets peuvent entraver mon énergie; mais ni mon désir, ni mon affection ne peut avoir d'entraves, parce que j'agis sous condition et puis donner à mon action un autre objet. En effet, ma pensée change, transforme, en ce que j'avais dessein de faire, cela même qui entrave mon action. Tout obstacle qui arrête une œuvre devient l'objet même de l'œuvre; et tout nous devient une route, qui s'oppose à notre route.

XXI. HONORE ce qu'il y a dans le monde de plus excellent : c'est l'être qui se sert de tout, et qui administre toutes choses. Pareillement, honore ce qu'il y a de plus excellent en toi : c'est un être de la même famille que le premier; car, lui aussi, il se sert des autres choses qui sont en toi, et c'est lui qui gouverne ta vie.

XXII. CE qui ne nuit point à la cité ne nuit point au citoyen. Toutes les fois que tu t'imagines qu'on t'a fait tort, applique à l'instant la règle suivante : Si la cité n'en éprouve aucun dommage, je n'ai éprouvé moi-même aucun dommage. Si la ville est offensée, ce qu'il faut, ce n'est pas de s'irriter contre celui qui a commis cette offense, c'est de lui montrer ce qu'il a négligé de faire.

XXIII. RÉFLÉCHIS souvent à la rapidité avec laquelle est emporté et disparaît tout ce qui est, et tout ce qui vient au monde. La matière est, comme un fleuve, dans un perpétuel écoulement. C'est par de continuels changements que se manifestent les actions de la nature, par des transformations infinies qu'on reconnaît les causes efficientes. Il n'y a presque rien qui soit stable. Vois près de toi cet abîme immense du temps qui n'est plus, et de l'avenir, où s'évanouissent toutes choses. N'est-ce donc pas un insensé, celui que de tels objets gonflent de vanité, déchirent de tourments, et qui se lamente à leur sujet, comme s'ils pouvaient, même un instant, lui causer la moindre importunité?

XXIV. SOUVIENS-TOI de cette matière universelle dont tu es une si mince partie; de cette durée sans fin dont il t'a été assigné un moment si court et comme un point; enfin de cette destinée dont tu es une part, et quelle part!

XXV. UN autre se conduit mal : que m'importe? c'est son affaire. Ses affections lui sont propres, ses actions lui sont propres aussi. Moi, ce que j'ai maintenant, c'est ce que veut que j'aie la commune nature; et ce que je fais, c'est ce que ma nature veut que je fasse.

XXVI. QUE la partie de ton âme qui commande, qui règne en toi, reste immobile à tout mouvement de la chair, soit doux ou rude. Qu'elle ne se confonde point avec la chair; qu'elle se renferme en elle-même; qu'elle borne l'empire de ses passions dans les limites de la matière. Lorsque, par l'effet d'une sympathie dont la cause est ailleurs, elles pénètrent jusqu'à la pensée (je veux dire par l'effet de l'union de l'âme et du corps), alors il ne faut point s'efforcer de lutter contre un sentiment naturel; mais que le guide n'aille pas y ajouter, de son chef, l'opinion que c'est là un bien ou un mal.

XXVII. IL faut vivre avec les dieux. C'est vivre avec les dieux que de leur montrer sans cesse une âme satisfaite de son partage, obéissant à tous les ordres du génie qui est son gouverneur et son guide : don de Zeus, émanation de sa nature. Ce génie, c'est l'intelligence et la raison de chaque homme.

XXVIII. TE mets-tu en colère contre celui qui sent le bouc ? te mets-tu en colère contre celui qui a l'haleine mauvaise ? Qu'y peut-il faire ? c'est là la nature de sa bouche, de ses aisselles. C'est une nécessité que de tels objets il sorte une telle émanation. Mais l'homme a la raison, va-t-on dire, et il peut, avec de l'attention, comprendre en quoi il pêche. Tant mieux pour toi ! Toi aussi tu as de la raison. Sers-toi de cette raison pour émouvoir la sienne ; montre-lui sa faute, rappelle-lui son devoir. S'il t'écoute, tu le guériras, il n'est pas besoin de colère : ne fais ni l'acteur tragique ni la courtisane.

XXIX. TU penses vivre ici comme tu as formé le projet de vivre quand tu en seras dehors. Si l'on ne t'en laisse pas la liberté, alors sors de la vie même, non pas pourtant en homme qui souffre un mal véritable. Il y a de la fumée ici, je m'en vais. Est-ce là à tes yeux une affaire ? Mais, pendant que rien ne me chasse encore, je reste libre, et personne ne m'empêchera de faire ce que je veux : or, je veux ce qui est conforme à la nature d'un être raisonnable et né pour la société.

XXX. L'ESPRIT de l'univers aime l'union, l'harmonie des choses : il a donc fait les êtres inférieurs en vue des supérieurs ; il a uni les supérieurs entre eux par de mutuels liens. Tu vois comment il a établi la subordination, la combinaison dans toutes choses ; comment à chaque être il a fait sa part suivant son mérite ; comment enfin il a enchaîné dans un concert mutuel les êtres supérieurs.

XXXI. COMMENT t'es-tu comporté jusqu'à ce jour envers les dieux, envers tes parents, tes frères, ta femme, tes enfants, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes proches, tes serviteurs? Peux-tu dire, jusqu'à présent :

*Jamais je n'ai fait tort à personne, ni par mes actions ni par mes paroles?*¹.

Rappelle-toi par quels événements tu as passé, et ce que tu as eu la force de subir. Songe que l'histoire de ta vie est complète, et que tu as consommé ton ministère. Songe à tant de belles actions que tu as vues; à tant de plaisirs, de douleurs, que tu as méprisés; à tant d'honneurs que tu as négligés; à tant d'ingrats que tu as traités avec bienveillance.

XXXII. POURQUOI des âmes ignorantes et grossières troublent-elles une âme cultivée et instruite? Quelle est donc l'âme cultivée et instruite? c'est celle qui connaît le principe et la fin des êtres, et la raison qui pénètre à travers la matière et qui, pendant toute la durée des siècles, gouverne l'univers et lui fait subir les révolutions périodiques dont elle a déterminé la succession.

XXXIII. DANS un instant tu ne seras plus que de la cendre, un squelette, un nom, ou pas même un nom. Et le nom n'est qu'un bruit, qu'un écho! Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse : des chiens qui mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après! La foi, la pudeur, la justice et la vérité ont, pour l'Olympe, laissé la terre spacieuse². Qu'y a-t-il donc qui

1. Cette phrase rappelle un vers de l'*Odyssée*.

2. Citation d'Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 195.

te retienne ici-bas ? Les choses sensibles sont sujettes à mille changements, et n'ont rien de solide ; les sens n'ont que des perceptions obscures, toutes pleines de fausses images ; la force vitale elle-même est une vapeur du sang ; la gloire n'est rien, si tu songes à ce que sont les hommes. Qu'attends-tu donc ? Tu attends avec calme l'instant où tu vas t'éteindre, te déplacer peut-être. Jusqu'à ce que ce temps arrive, que te faut-il ? Te faut-il autre chose que d'honorer, de louer les dieux, de faire du bien aux hommes, de savoir supporter et t'abstenir ? Rappelle-toi que tout ce qui est en dehors des limites de ton corps et de ton esprit n'est ni à toi ni sous ta puissance.

XXXIV. IL est en ton pouvoir de couler toujours une vie heureuse, puisque tu peux suivre le droit chemin, c'est-à-dire soumettre à la règle tes pensées et tes actions. Voici deux principes qui sont communs et à l'âme de la Divinité et à celle de l'homme, de tout animal raisonnable : l'un, c'est que rien d'extérieur ne doit entraver nos actions ; l'autre, qu'il faut faire consister le bien à vouloir, à faire ce qui est juste, à borner là tous ses désirs.

XXXV. S'IL n'y a là ni méchanceté de ma part, ni effet de ma méchanceté ; si la cité n'en souffre point, pourquoi m'en troubler si fort ? Mais comment l'ordre de l'univers pourrait-il en souffrir ?

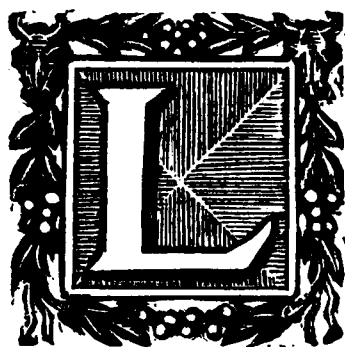
XXXVI. NE te laisse entraîner d'aucun côté par l'action des sens ; viens au secours des autres suivant ton pouvoir et suivant leur mérite : pourtant, si la perte qu'ils ont faite n'est qu'en choses indifférentes, garde-toi d'y voir une perte véritable : ce préjugé est un mal. Il faut être comme le vieillard qui demandait en s'en allant la toupie de son élève : il n'oubliait pas que ce n'était qu'une toupie. Fais comme lui.

Te voilà déclamant dans la tribune aux harangues. As-tu donc oublié, ô homme ! ce que c'est que la gloire ? — Point du tout, mais on trouve qu'elle doit être l'objet des soins les plus pressés. — Et pour cela tu veux, toi aussi, devenir insensé ! Moi, j'en suis revenu. En quelque lieu qu'un homme soit abandonné, il peut vivre heureux. L'homme vit heureux qui se fait à lui-même une bonne fortune : or, la bonne fortune, ce sont de bonnes habitudes de l'âme, de bons désirs, de bonnes actions.





LIVRE SIXIÈME



La matière de l'univers est obéissante, propre à prendre toutes les formes. La raison qui la gouverne n'a en elle-même aucun principe qui la porte à faire le mal ; car elle n'a aucune malice, elle ne commet aucun mal, et rien n'éprouve de sa part aucun dommage. C'est suivant ses lois que tout se produit, s'accomplit dans le monde.

II. QU'IMPORTE que tu aies froid ou chaud, quand tu fais ton devoir; qu'importe que tu aies envie de dormir ou que tu aies assez dormi; qu'on te blâme ou qu'on te loue; que tu meures ou que tu fasses quelque autre chose? car, mourir, c'est aussi une des actions de la vie; et là il suffit, comme dans le reste, de bien disposer ce qui est entre nos mains.

III. REGARDE au dedans des choses : prends garde de te tromper sur la qualité, sur le mérite de chaque objet.

IV. TOUT ce qui subsiste est sujet à des changements rapides; toutes choses s'évaporeront, s'il y a unité de substance, ou se dissiperont dans leurs éléments.

V. LA raison qui gouverne l'univers sait quelle est sa propre nature, et ce qu'elle fait, et sur quelle matière porte son action.

VI. LA meilleure manière de se venger, c'est de ne se pas rendre semblable aux méchants.

VII. METS toute ta joie, toute ta satisfaction, à passer d'une action utile à l'État à une autre action qui lui soit encore utile, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII. CE qui commande en nous, c'est ce qui s'éveille soi-même; qui se tourne, qui se façonne comme il est et comme il veut être; qui fait que tout ce qui lui arrive lui paraît tel qu'il le veut.

IX. TOUTES les choses s'accomplissent selon les lois de la nature de l'univers, et non point en vertu de quelque autre nature qui envelopperait celle-ci extérieurement, ou qui

serait enfermée en elle, ou qui serait suspendue en dehors d'elle.

X. OU tout est un mélange confus, éléments qui s'agrègent, qui se dispersent, ou il y a dans le monde unité, ordre, providence. Dans le premier cas, pourquoi ce désir de rester dans ce mélange fortuit, dans un tel borbier? Qu'ai-je à m'occuper d'autre chose que de savoir comment *je deviendrai terre?* Pourquoi aussi me troubler? La force de dispersion finira par agir sur moi, quoi que je fasse. Dans le second cas, j'adore l'être qui nous gouverne, je mets en lui tout mon repos, toute ma confiance.

XI. QUAND tu te vois bouleversé, pour ainsi dire, par l'effet inévitable des choses extérieures, reviens au plus vite à toi, et ne reste pas plus longtemps qu'il ne faut hors de la cadence. Pour ne pas trop faillir à la mesure, rentrons-y sans cesse.

XII. SI tu avais à la fois une marâtre et une mère, tu aurais des égards pour l'une, mais ce serait auprès de ta mère que tu retournerais à chaque instant. Ta marâtre et ta mère, ce sont la cour et la philosophie. Reviens souvent à celle-ci, repose-toi dans son sein : c'est elle qui te rend l'autre supportable; c'est elle qui te rend supportable à la cour.

XIII. DE même qu'en présence des viandes, des autres aliments, il nous vient aussitôt dans l'idée : Ceci est le cadavre d'un poisson; ceci est le cadavre d'un oiseau, d'un cochon; de même que nous pensons : Ce falerne est un peu de jus d'un peu de raisin; cette robe de pourpre, des poils de brebis trempés dans le sang d'un coquillage; *de coitu, esse intestini frictionem et excretionem muci cum convulsione quadam*; et ces pensées vont au fond des choses, et font aisément voir quelle est leur nature : de même, durant toute notre vie,

nous devons faire ainsi. Nous devons, même quand les choses nous semblent le plus dignes de notre confiance, les mettre à nu, reconnaître leur peu de valeur, et leur enlever ce précieux prestige qui fait leur orgueil. C'est un dangereux imposteur qu'un dehors fastueux; et, quand tu crois le plus t'attacher à des objets dignes de tes soins, c'est alors qu'il exerce le mieux ses enchantements. Vois donc ce que Cratès a dit de Xénocrate lui-même.

XIV. LA plupart des choses que le vulgaire admire font partie de ce qu'il y a de plus commun dans le monde. Ce sont les objets qu'une force de cohésion, une nature particulière, font subsister : les pierres, les arbres, le figuier, la vigne, l'olivier. Les gens un peu plus sages aiment les objets animés; par exemple, les brebis, le grand bétail. Les hommes plus distingués encore font cas, entre les êtres animés, de ceux qui ont une âme raisonnable, non pas toutefois une âme éclairée par la raison universelle, mais par celle qui fait l'habileté dans les arts, dans quelque industrie. Ils n'ont souvent que ce but unique, posséder un grand nombre d'esclaves. Mais celui qui honore cette âme raisonnable, cette raison universelle, cette loi suprême des êtres, ne fait aucun cas du reste : avant toutes choses, il conserve dans son âme la pensée, le désir constant de se conformer à la raison, au bien de la société; il aide son semblable à atteindre le même but.

XV. DES êtres se hâtent d'exister, d'autres êtres se hâtent de n'exister plus; même de tout ce qui se produit quelque chose déjà s'est éteint. Ces écoulements, ces altérations, renouvellent continuellement le monde, comme le cours non interrompu du temps renouvelle éternellement la durée infinie des siècles. Entraîné par ce fleuve, y a-t-il quelqu'un qui puisse estimer aucune de ces choses si passagères, sur

laquelle il ne saurait faire aucun fondement? C'est comme si l'on se prenait d'amour pour un de ces moineaux qui passent en volant : l'oiseau, dans un instant, aurait disparu à nos yeux. La vie de chaque homme n'est pas autre chose que l'exhalation du sang, la respiration de l'air. Aspirer l'air une fois et puis après le rendre (et c'est ce que nous faisons à chaque instant), voilà en quoi consistera la restitution à la source où tu l'as puisée, de cette force respiratrice tout entière que tu as reçue hier ou avant-hier à ta naissance.

XVI. CE qui est digne de notre estime, ce n'est pas de transpirer, comme font les plantes; ni de respirer, comme font les animaux domestiques et les bêtes sauvages; ni de retenir imprimées en soi les images visibles des choses; ni d'être le jouet de ses désirs; ce n'est pas non plus de vivre en troupe, ni de prendre sa nourriture : la nutrition n'est pas d'un autre ordre que l'acte qui excrète le superflu de l'alimentation. Que devons-nous donc estimer? les applaudissements? Non; ni par conséquent les acclamations, car les louanges de la multitude ne sont qu'un vain bruit de langues. Laisse là cette méprisable gloire. Que reste-t-il qui soit digne d'estime? c'est, à mon avis, de savoir régler ses mouvements et son repos suivant les lois de notre organisation propre; c'est d'atteindre le même but que l'étude et les arts. Tout art a soin d'accommoder chaque chose à l'œuvre pour laquelle chaque chose est faite. Tel est le but du vigneron dans la culture de la vigne, de celui qui dompte les chevaux ou qui dresse les chiens. L'éducation, l'instruction des enfants, ont un but aussi qu'elles veulent atteindre. Oui, c'est là ce qui est digne d'estime. Arrive seulement à cette perfection, et tu deviendras indifférent à tout autre objet. Ne cesseras-tu point de donner ton estime à tant d'autres choses? Tu ne seras donc jamais libre, ni te suffisant à toi-même, ni exempt de passions! car il est impossible que tu n'aies pas de l'envie,

de la jalousie, des soupçons, contre ceux qui peuvent te ravir ce que tu possèdes; que tu ne tendes pas des embûches à ceux qui possèdent ce qui est l'objet de toute ton estime. En un mot, c'est vivre nécessairement dans le trouble, que de sentir le besoin d'aucune de ces choses. Ajoute à cela les reproches qu'on adressera sans cesse aux dieux. Mais, si tu respectes, si tu honores uniquement ton âme, tu te rendras satisfait de toi-même, agréable dans le commerce de la vie; tu seras d'accord avec les dieux; tu les loueras, veux-je dire, de tout ce qu'ils t'envoient, de tout ce qu'ils ont décrété.

XVII. EN haut, en bas, circulairement : c'est ainsi que les éléments se meuvent. La vertu, elle, ne suit dans son mouvement aucune de ces allures : c'est quelque chose de plus divin. Sa route est difficile à comprendre; mais enfin elle s'avance, et elle arrive au but.

XVIII. QUELLE conduite! on ne veut point louer les hommes de son temps, ceux qui vivent avec nous; et on fait grand cas des louanges de ceux qui naîtront plus tard, qu'on n'a jamais vus, qu'on ne verra jamais! C'est à peu près comme si tu t'affligeais de n'avoir pas obtenu les louanges de ceux qui ont vécu jadis.

XIX. NE t'imagines pas, parce que tu trouves qu'une chose est difficile à faire, que c'est chose impossible à l'homme; mais, si c'est chose possible à l'homme, si c'est chose qui convient à sa nature, pense que toi aussi tu peux y atteindre.

XX. ON nous a égratignés, on nous a blessés d'un coup à la tête, dans les exercices de la palestra. Nous n'en faisons pas semblant, nous ne nous en offensons pas. Nous ne nous défions pas de celui qui nous a blessés comme d'un traître : seulement nous nous gardons de lui, non pas à titre d'ennemi,

non pas parce que nous le soupçonnons. Nous l'évitons, nous ne le haïssons pas. C'est ainsi qu'il faut faire dans toutes les autres rencontres de la vie. Ne prenons pas garde à bien des actions; figurons-nous que nous sommes dans la palestre. Il



est permis, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens, sans éprouver néanmoins ni soupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me convaincre, me prouver que je pense ou que j'agis mal, c'est avec plaisir que je me corrigerai; car je cherche la vérité, qui n'a jamais nui à personne, au lieu qu'on se trouve mal de persister dans son erreur et dans son ignorance.

XXII. POUR moi, je fais ce qui est mon devoir. Les autres êtres ne sauraient m'en distraire; car, ou ils sont inanimés, ou ils sont privés de raison, ou ils sont égarés et ne savent pas leur chemin.

XXIII. USE avec grandeur, avec liberté, des animaux privés de raison, et en général de toute chose, de toute conjoncture, comme un être qui a la raison doit agir envers ceux qui ne l'ont pas. Avec les hommes, qui ont la raison, comporte-toi comme l'exigent les lois de la société. Mais dans toutes choses invoque le secours des dieux, et ne t'inquiète pas de savoir pendant combien de temps tu vivras ainsi : trois heures passées de la sorte suffisent.

XXIV. ALEXANDRE de Macédoine et son muletier ont été réduits, après la mort, à la même condition : ou bien ils sont rentrés dans le même principe générateur du monde, ou bien ils se sont l'un comme l'autre dispersés dans les atomes.

XXV. RÉFLÉCHIS à tout ce qui se passe en un seul et même instant dans chacun de nous, dans notre corps, dans notre âme : dès lors tu ne t'étonneras pas qu'un bien plus grand nombre de choses, que toutes choses, pour mieux dire, existent ensemble dans cet être unique, dans tout ce que nous appelons le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demandait comment s'écrit le nom d'Antonin, est-ce avec de grands éclats de voix que tu en prononcerais chaque lettre? Quoi donc! si l'on se fâche contre toi, vas-tu te mettre en colère à ton tour? Tout à l'heure n'aurais-tu pas énuméré tranquillement chaque lettre du nom? Eh bien donc, souviens-toi que, dans la vie aussi, tout devoir se compose de l'accomplissement d'un certain nombre de choses. Ce nombre, il te faut l'observer, sans te

troubler, sans que l'indignation des autres fasse naître ton indignation. Il te faut suivre ton objet sans te détourner.

XXVII. COMBIEN il est dur de ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paraissent convenables et utiles ! et pourtant tu ne leur accordes pas de le faire, si je puis dire, quand tu t'indignes de ce qu'ils commettent des fautes. Ils s'y portent uniquement parce qu'ils y trouvent leur convenance et leur utilité. — Mais ils se trompent. — Instruis-les donc ! montre-leur la faute, mais sans t'indigner.

XXVIII. LA mort est la fin du combat que se livrent nos sens, des secousses que nous impriment nos désirs, des écarts de notre pensée, de la servitude que nous impose notre chair.

XXIX. IL est honteux que, dans une vie à laquelle ne succombe point ton corps, ton âme succombe la première.

XXX. PRENDS garde de tomber dans les mœurs des Césars ; ne te pénètre point de leurs couleurs : c'est trop la coutume. Conserve-toi simple, bon, pur, grave, ennemi du faste, ami de la justice, religieux, bienveillant, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs. Fais tous tes efforts pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre. Révère les dieux, veille à la conservation des hommes. La vie est courte ; le seul fruit de l'existence terrestre, c'est de maintenir notre âme dans une disposition sainte, de faire des actions utiles à la société. Agis toujours comme un disciple d'Antonin. Rappelle-toi sa constance dans l'accomplissement des prescriptions de la raison, l'égalité de son humeur dans toutes les conjonctures, sa piété, la sérénité de son visage, sa douceur extrême, son mépris pour la vaine gloire, son application à pénétrer le sens des choses ; songe qu'il ne laissa jamais rien passer avant de l'avoir bien examiné, bien compris. Il

supportait les reproches injustes, sans récriminer jamais; il ne faisait rien avec précipitation; il n'écoutait point les délateurs; il examinait avec soin les mœurs et les actions; il n'était ni médisant, ni méticuleux, ni soupçonneux, ni sophiste; il se contentait de peu : rien de modeste comme son habitation, son lit, ses vêtements, sa nourriture, le service de sa maison. Il aimait le travail; sa longanimité était extrême; il mangeait sobrement, et cette sobriété le rendait capable de s'occuper jusqu'au soir de la même affaire, sans avoir besoin de sortir pour ses nécessités, sinon à l'heure accoutumée. Rappelle-toi combien son amitié était constante, égale; avec quelle bonté il supportait une contradiction franche à ses propres sentiments; avec quelle joie il recevait un avis meilleur que le sien; songe enfin que sa piété n'avait rien de superstitieux. Alors ta dernière heure te trouvera comme lui avec la conscience du bien que tu auras fait.

XXXI. REVIENS de ton ivresse, et rappelle tes esprits. Quand tu seras éveillé, quand tu t'apercevras que c'était un songe qui te troublait, considère en homme qui ne dort plus l'objet de ton trouble, comme tu l'as considéré auparavant.

XXXII. — JE suis composé d'un corps et d'une âme. Tout est indifférent pour le corps, car il ne peut rien discerner. Quant à ma pensée, tout lui est indifférent qui n'est pas une de ses opérations : or, ces opérations, quelles qu'elles soient, sont toutes en son pouvoir. Et, parmi elles encore, les seules sur quoi elle ait à faire quelque chose, ce sont celles qui sont relatives au présent, car ses actions futures et passées lui sont elles-mêmes actuellement indifférentes.

XXXIII. CE n'est point un travail contre nature pour la main ou pour le pied, tant que le pied ne remplit que la

fonction du pied, et la main celle de la main. De même donc pour l'homme, à titre d'homme, ce n'est pas un travail contre nature, tant qu'il ne fait que la fonction de l'homme. Et si ce n'est pas contre sa nature, ce n'est pas non plus un mal pour lui.

XXXIV. QUELLES voluptés n'ont pas savourées des brigands, des débauchés infâmes, des parricides, des tyrans !

XXXV. NE vois-tu pas que, si les artisans s'accommodent jusqu'à un certain point au jugement des inhabiles, ils n'en restent pas moins attachés à la règle de leur métier, et ne s'en laissent jamais divertir ? N'est-il pas honteux que l'architecte, que le médecin, aient plus de respect pour la règle de leur art que l'homme n'en a pour sa propre règle, laquelle lui est commune avec les dieux ?

XXXVI. L'ASIE, l'Europe, sont des coins du monde ; toute la mer n'est qu'une goutte de l'univers ; le mont Athos n'est qu'une motte de terre ; le temps présent n'est qu'un point dans la durée : toutes choses sont petites, changeantes, périssables. Tout vient de l'univers ; tout est parti de ce commun principe qui gouverne les êtres, ou en est la conséquence nécessaire. Même la gueule du lion, les poisons mortels, tout ce qui peut nuire, comme les épines, la boue, sont des accompagnements de ces choses si nobles et si belles. Ne va donc pas t'imaginer qu'il y ait là rien d'étranger à l'être que tu révères. Réfléchis à la source véritable de toutes choses.

XXXVII. CELUI qui voit le présent a tout vu, et les choses qui ont été de toute éternité, et celles qui seront jusqu'à l'infini ; car tout est toujours de même nature, de même forme.

XXXVIII. RÉFLÉCHIS souvent à l'enchaînement de toutes choses dans le monde, et à leur rapport réciproque. Elles sont, pourrait-on dire, entrelacées les unes avec les autres, et, partant, ont les unes pour les autres une mutuelle amitié; car l'une est la conséquence de l'autre, et cela en vertu de la connexion qui l'entraîne et de l'unité de la matière.

XXXIX. ACCOMMODE-TOI aux événements que le sort te destine; et les hommes avec lesquels ton partage est de vivre, aime-les, et d'un amour véritable.

XL. UN instrument, un outil, un vase quelconque, est bien quand il fait ce pour quoi il a été fabriqué, encore que celui qui l'a fabriqué ne soit plus là. Quant aux êtres que la nature porte dans son sein, la force qui les a organisés existe, persiste encore en eux. C'est pourquoi tu dois avoir pour elle un respect, s'il est possible, plus profond; tu dois penser que tout ira à souhait pour toi si tu vis, si tu agis conformément à sa volonté. C'est là aussi le moyen de satisfaire les vœux de l'univers.

XLI. SI tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible, au cas qu'un tel mal t'arrive, ou qu'un tel bien t'échappe, que tu ne te plains pas des dieux, et que tu ne haïsses pas les hommes, causes réelles ou soupçonnés causes de ta déconvenue ou du mal qui t'a frappé. Et nous commettons mille injustices, parce que ces objets ne nous sont pas indifférents. Au contraire, si nous considérons comme des biens ou des maux uniquement les choses qui dépendent de nous, il ne reste plus aucun motif d'accuser Dieu ou de déclarer la guerre à l'homme.

XLII. NOUS concourons tous à l'accomplissement d'une

seule et même œuvre. Les uns savent et comprennent ce qu'ils font, les autres l'ignorent. Ainsi ceux qui dorment, dit Héraclite, je crois, sont des ouvriers, et qui concourent à l'accomplissement des affaires du monde. L'un contribue d'une façon, l'autre d'une autre, et singulièrement celui-là même qui en murmure, qui lutte avec effort contre le courant pour l'arrêter s'il était possible; car le monde avait besoin d'un tel homme. Examine donc avec quels ouvriers tu veux te ranger. Car celui qui gouverne l'univers se servira toujours de toi comme il est bon : il te mettra toujours dans le nombre de ses coopérateurs, des êtres qui aident à son œuvre. Pour toi, prends bien garde de ne pas tenir parmi eux le même rang que, dans la comédie, le vers plat et ridicule dont Chrysispe a parlé.

XLIII. LE soleil a-t-il le désir de faire les fonctions de la pluie, Esculape celles de la terre? et les astres, malgré leur diversité, ne coopèrent-ils pas tous à l'accomplissement du même but?

XLIV. Si les dieux ont délibéré sur moi et sur ce qui doit m'arriver, ils l'ont fait avec sagesse. Un dieu sans sagesse n'est pas chose facile même à imaginer. Mais quel motif pourrait les avoir poussés à me faire du mal? Que leur en reviendrait-il, ou à cette communauté qui est l'objet de tous leurs soins? S'ils n'ont pas délibéré en particulier sur moi, ils ont du moins décrété le plan général de l'univers. Ce qui m'arrive est une conséquence nécessaire de ce plan : je dois donc m'y résigner, le recevoir avec amour. Que s'ils n'ont délibéré sur rien (et il serait impie de le croire, sinon nous ne ferions ni sacrifices, ni prières, ni serments, ni rien de ce que nous faisons : toutes choses dont la pratique suppose des dieux toujours présents, vivant avec nous); si donc, dis-je, les dieux n'ont décidé rien de ce qui me concerne, il m'est

permis du moins de délibérer sur moi. Ma délibération a pour but ce qui est utile; l'utile, pour chacun, c'est ce qui convient à son organisation, à sa nature; ma nature est celle d'un être doué de raison et né pour la société. J'ai une cité, une patrie : comme Antonin, c'est Rome; comme homme, le monde. Il n'y a donc d'autres biens pour moi que ce qui est utile aux cités dont je suis.

XLV. TOUT ce qui arrive à chacun est utile à l'univers; cela doit suffire. Cependant, si l'on y prend garde, on verra aussi que toujours ce qui est utile à un homme l'est à d'autres hommes. Prenez ici le mot utile dans le sens vulgaire, ce qui n'est ni un bien ni un mal.

XLVI. Tu t'ennuies du spectacle, à l'amphithéâtre ou dans les autres lieux de ce genre, parce que toujours la même chose à voir, toujours l'uniforme répétition des mêmes objets, nous dégoûtent de leur apparition : ce supplice est celui de toute notre vie. Du haut en bas toutes choses sont toujours les mêmes, viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc?

XLVII. CONSIDÈRE sans cesse combien d'hommes sont morts, de toutes conditions, de toutes nations. Descends jusqu'au temps de Philistion, de Phœbus, d'Origanion. Passe maintenant à d'autres classes d'hommes. C'est donc là qu'il faut nous rendre tous, là où sont tant d'orateurs éloquents, tant de vénérables philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate; tant de héros des vieux âges, tant de généraux, tant de rois venus après eux; ajoute encore Eudoxe, Hipparque, Archimède, tant d'autres natures pénétrantes, magnanimes, laborieuses, fécondes en ruses, pleines d'arrogance; enfin ceux qui se sont moqués de la vie humaine, si fragile et de si courte durée, tels que Ménippe et ses pareils.

Songe que tous ces gens-là sont morts depuis longtemps. Quel malheur y a-t-il là pour eux? quel malheur surtout pour ceux dont les noms ne sont pas même connus? Il n'est qu'une chose qui soit digne d'occuper toutes nos pensées : c'est de cultiver la vérité et la justice, et de passer notre vie sans colère au milieu des hommes menteurs et injustes.

XLVIII. QUAND tu voudras te donner du plaisir, rappelle à ton esprit les qualités de ceux qui vivent avec toi, l'activité de celui-ci, la modestie de celui-là, la libéralité de cet autre, et ainsi du reste; car il n'y a rien qui fasse plaisir comme l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, et qui sautent en foule à nos yeux. Aie donc toujours leurs vertus présentes.

XLIX. TE chagrines-tu de peser tant de livres, et non pas trois cents? Fais de même s'il s'agit de vivre tant d'années et non davantage. Car, comme tu es content de la quantité de matière qui t'a été assignée, tu dois l'être aussi du temps qui t'est fixé.

L. ESSAYONS de les persuader. Cependant fais, même malgré eux, ce qu'exigent la justice et la raison. Si quelqu'un emploie la violence pour t'arrêter, tourne ton âme à la résignation et au calme; sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton désir était sous condition, et que tu ne voulais pas une chose impossible. Que voulais-tu donc? t'efforcer d'accomplir telle action? tu l'as fait. Tenons pour accompli ce qu'on s'est porté à accomplir.

LI. L'HOMME ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre; le voluptueux, dans ses propres sensations; l'homme sensé, dans les actions qui lui sont propres.

LII. IL m'est permis de ne porter aucun jugement sur cette chose, et de n'en pas troubler mon âme. Les choses, en effet, ne sont pas de telle nature qu'elles forcent nos jugements.

LIII. ACCOUTUME-TOI à prêter sans distraction l'oreille aux paroles des autres, et entre, autant qu'il se peut, dans la pensée de celui qui parle.

LIV. CE qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas non plus utile à l'abeille.

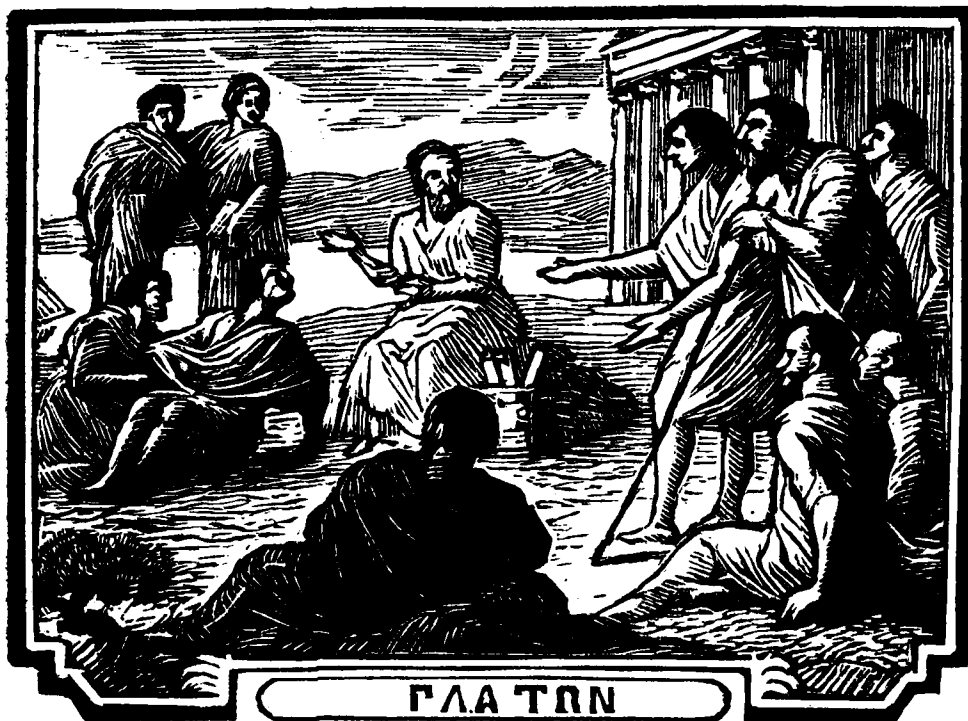
LV. SI les matelots injuriaient le pilote, et les malades leur médecin, serait-ce à autre intention que de leur faire chercher un moyen de sauver, celui-ci ses passagers, celui-là ses malades?

LVI. COMBIEN sont déjà partis, qui étaient entrés avec moi dans le monde!

LVII. LE miel paraît amer aux gens qui ont la jaunisse; ceux qui ont été mordus d'un chien enragé craignent l'eau; les petits enfants trouvent que leur balle est une belle chose: pourquoi donc me fâcher? Crois-tu qu'une opinion fausse ait moins de puissance que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, et le venin sur celui qu'a mordu le chien enragé?

LVIII. PERSONNE ne t'empêchera de vivre selon la loi de ta nature: il ne t'arrivera rien contre la loi de la nature universelle.

LIX. A QUELLES gens on veut plaire! et pour quoi gagner, et par quelles actions! Bientôt le temps engloutira toutes ces choses; et combien déjà il en a englouties!



LIVRE SEPTIÈME



QU'EST-CE que la méchanceté? c'est une chose que tu as vue souvent. A tout ce qui t'arrive, souviens-toi aussitôt que c'est chose que tu as vue plus d'une fois. Partout, en haut, en bas, ce sont les mêmes choses : les mêmes choses remplissent les histoires des vieux temps, celles des époques intermédiaires, celles des temps modernes, et, aujourd'hui, nos villes et nos maisons. Rien de

nouveau. Tout est accoutumé, et tout ne dure qu'un instant.

II. COMMENT détruire en soi ses pensées, à moins d'éteindre les perceptions des sens qui leur correspondent? Or, il est en ton pouvoir de ne pas les ranimer sans cesse. Oui, je suis le maître de concevoir sur tel objet ce qui est raisonnable. Si je le puis, pourquoi me troubler? Ce qui est en dehors de mon esprit n'est rien absolument pour mon esprit. Pense ainsi, et te voilà debout. Il t'est permis de revivre. Tu n'as, pour cela, qu'à contempler de nouveau les choses, comme tu les as vues déjà; car c'est là proprement revivre.

III. LE vain appareil de la magnificence, les spectacles de la scène, les troupeaux de petit et de grand bétail, les combats de gladiateurs, tout cela est comme un os jeté en pâture aux chiens, un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un vivier; ce sont des fatigues de fourmis traînant leur fardeau, une déroute de souris effrayées, des marionnettes mises en mouvement par un fil. Assistes-y donc avec un sentiment de bonté, sans orgueil insolent : réfléchis que la valeur de chaque homme est en raison de celle des objets qu'il affectionne.

IV. DANS le discours, il faut faire attention aux paroles; dans les actions, à ce que l'on fait : il faut voir ici dès l'abord à quel but l'action se rapporte; là, on doit examiner quel est le sens des expressions.

V. MON intelligence suffit-elle, oui ou non, à cet objet? Si elle suffit, je m'en sers pour l'accomplissement de la chose, comme d'un instrument qui m'a été donné par la nature universelle. Dans le cas contraire, ou bien j'abandonne l'œuvre à celui qui peut mieux que moi l'accomplir, à moins que ce ne soit mon devoir de la faire, ou bien je travaille

suiwant mes forces, en m'adjoignant un aide qui puisse, sous ma direction, faire ce qui est présentement opportun et utile à la société. Car ce que je fais par moi-même, ou avec le secours d'un autre, doit tendre à un but unique, l'utilité et la convenance de la société.

VI. COMBIEN d'hommes autrefois célèbres, qui déjà sont tombés dans l'oubli! Combien aussi depuis longtemps sont morts, qui les avaient célébrés!

VII. NE rougis point du secours d'autrui. Le dessein que tu te proposes, c'est d'accomplir ton devoir, comme un soldat quand il faut monter sur la brèche. Que ferais-tu si tu ne pouvais, étant blessé à la jambe, monter seul sur le rempart, et si tu le pouvais aidé par un autre?

VIII. NE te trouble point de l'avenir. Tu l'aborderas, s'il le faut, armé de la même raison dont tu te sers avec les choses présentes.

IX. TOUTES choses sont liées entre elles, et d'un nœud sacré; et il n'y a presque rien qui n'ait ses relations. Tous les êtres sont coordonnés ensemble, tous concourent à l'harmonie du même monde; il n'y a qu'un seul monde, qui comprend tout, un seul Dieu, qui est dans tout, une seule matière, une seule loi, une raison commune à tous les êtres doués d'intelligence, enfin une vérité unique, n'y ayant qu'un seul état de perfection pour des êtres de même espèce, et qui participent à la même raison.

X. TOUT ce qui est matériel disparaît bien vite dans la matière universelle; tout ce qui agit comme cause est repris bientôt par la raison qui anime l'univers; la mémoire de toute chose est bientôt ensevelie dans l'éternité.

XI. POUR l'être doué de raison la même action est à la fois et conforme à la nature et conforme à la raison.

XII. IL faut être droit ou redressé.

XIII. LE même rapport d'union qu'ont entre eux les membres du corps, les êtres raisonnables, bien que séparés les uns des autres, l'ont aussi entre eux, parce qu'ils sont faits pour coopérer ensemble à une même œuvre. Et cette pensée touchera ton âme bien plus vivement encore, si tu te dis souvent à toi-même : Je suis un membre du corps que composent les êtres raisonnables. Si tu dis seulement que tu en es une partie, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur; tu n'as pas encore, à leur faire du bien, ce plaisir que donne l'action pure et simple; tu ne le fais encore que par bienséance, et non comme si tu faisais ton bien propre.

XIV. ARRIVE du dehors ce qui voudra à ce qui est sujet en moi aux accidents de ce genre; que ce qui souffre se plaigne s'il lui plaît : pour moi, je ne regarde pas comme un mal ce qui est arrivé; je ne suis pas blessé encore. Il dépend de moi de ne pas prendre cela pour un mal.

XV. QUOI qu'on fasse ou qu'on dise, il faut que je sois homme de bien; comme l'or, l'émeraude, pourraient toujours dire : Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, il faut bien que je sois émeraude, et que je garde ma couleur.

XVI. CE qui commande en nous ne se trouble jamais lui-même, je veux dire ne se jette point lui-même dans la crainte ou la douleur. Si quelqu'un peut l'effrayer, l'affliger, qu'il le fasse : l'intelligence ne se laissera point entraîner par l'opinion à ces mouvements désordonnés. C'est au corps à prendre soin que rien ne le blesse, s'il est possible, et, quand il

souffre, à se plaindre : pour l'âme, qui s'effraye, qui s'afflige, qui juge souverainement de ces passions, il ne faut pas qu'elle soit blessée; ne l'entraîne jamais à porter un pareil jugement. Ce qui commande en nous n'a besoin, pour ce qui le concerne, de rien d'étranger, à moins qu'il ne se rende indigent lui-même. Par conséquent, rien ne le trouble, rien ne peut l'embarrasser, à moins que lui-même il ne se trouble et ne s'embarrasse.

XVII. LA félicité, c'est un bon génie, c'est le bien. Que fais-tu donc ici, imagination? Va-t'en, par les dieux! comme tu es venue; je n'ai pas besoin de toi. Tu es venue suivant ta vieille coutume : je ne me fâche point contre toi; seulement, va-t'en!

XVIII. ON craint le changement? mais, sans le changement, que peut-il se faire dans le monde? Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus familier à la nature de l'univers? Toi-même peux-tu prendre un bain, à moins que le bois ne change? peux-tu te nourrir, s'il n'y a pas de changement dans les mets? Peut-il jamais se faire quelque chose d'utile, sans un changement? Ne vois-tu donc pas qu'il en est de même du changement qui se fait en toi, et qu'il est nécessaire aussi à la nature de l'univers?

XIX. Tous les corps passent, entraînés par la matière de l'univers comme par un torrent; ils sont de même nature que l'univers; ils coopèrent les uns avec les autres, comme nos parties le font entre elles. Combien déjà de Chrysippes, combien de Socrates, combien d'Épictètes le temps a engloutis! Songe qu'il en est de même de tout homme, de toute chose quelconque.

XX. UNE seule chose me tient dans l'inquiétude : c'est la

crainte de faire ce que l'organisation de l'homme ne veut pas, ou d'autre façon qu'elle ne veut, ou ce qu'elle ne veut pas aujourd'hui.

XXI. LE temps n'est pas loin où tu auras tout oublié; il n'est pas loin non plus, où tu seras oublié de tous.

XXII. C'EST le propre d'un homme d'aimer ceux mêmes qui nous offensent. On en arrive là lorsqu'on réfléchit que les hommes sont nos proches; que c'est pas ignorance, malgré eux, qu'ils pèchent, et que bientôt nous mourrons les uns et les autres; avant toute chose, qu'on ne nous a point fait de mal : en effet, ton âme n'a pas été rendue pire qu'elle n'était auparavant.

XXIII. LA nature de l'univers se sert de l'universelle matière comme d'une cire : tantôt elle en forme un cheval; puis, le cheval dissous, elle se sert de sa matière pour produire un arbre, puis un homme, puis pour produire autre chose; et chacun de ces êtres subsiste peu de temps. Mais il n'y a pas plus de malheur pour un coffre à ce qu'on le démonte, qu'il n'y en a à ce qu'on en assemble les parties.

XXIV. UN visage irrité est entièrement contre nature, puisque souvent le visage y perd sa beauté, et que cette beauté finit même ainsi par s'éteindre, sans que rien puisse jamais la ranimer. Efforce-toi de comprendre par là que la colère est contre la raison. Car, si par elle on en vient à perdre même la conscience de ses fautes, quelle raison aura-t-on de vivre encore?

XXV. TOUT ce que tu vois, bientôt la nature qui gouverne toutes choses le changera, et de sa matière fera d'autres

êtres, puis d'autres de la matière de ceux-ci, afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVI. S'IL arrive à quelqu'un de pécher envers toi, réfléchis aussitôt à l'opinion qu'il a dû se faire du bien ou du mal pour manquer ainsi. A cette pensée, tu auras pitié de lui; tu ne sentiras plus ni étonnement ni colère. Ou, en effet, tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien et sur ce qui est mal, ou tu as une autre opinion, mais analogue à la sienne. Tu dois donc pardonner. Mais, si tu ne partages pas son opinion sur les biens et les maux, il te sera plus facile encore de te montrer indulgent pour un homme qui a mauvaise vue.

XXVII. NE pense pas aux choses qui te manquent comme si tu allais bientôt les posséder. Dans ce que tu possèdes choisis ce qu'il y a de meilleur, et souviens-toi, en songeant à ces objets, des efforts que tu ferais pour les acquérir s'ils te manquaient. Mais prends garde aussi de t'habituer, en les fêtant de la sorte, à y attacher un prix si grand, qu'il y eût du trouble en toi, si tu ne les possédais plus.

XXVIII. RENFERME-TOI en toi-même. La nature de l'âme raisonnable, c'est de se suffire à elle-même, quand elle pratique la justice, car alors elle jouit d'une pleine sérénité.

XXIX. EFFACE les impressions de tes sens. Arrête les mouvements désordonnés de tes passions. Renferme le temps présent dans ses bornes. Connais ce qui t'arrive, à toi ou à un autre. Distingue deux parts dans le sujet, la forme et la matière. Pense à ta dernière heure. Laisse la faute à qui a fait la faute.

XXX. IL faut prêter toute notre attention à ce qu'on nous

dit; il faut, par la pensée, pénétrer au fond des événements et de leurs causes.

XXXI. EMBELLIS-TOI de simplicité, de pudeur, d'indifférence pour les choses qui tiennent le milieu entre la vertu et le vice. Chéris le genre humain. Obéis à Dieu : « Dieu, dit le poète, fait tout par des lois. » D'ailleurs, ou il y a des dieux, ou seulement des atomes élémentaires. En tout cas, il suffit de se rappeler que toutes choses sont réglées par des lois. C'est là, certes, bien peu de chose à faire.

XXXII. SUR la mort. Que ce soit une dispersion, ou une résolution en atomes, ou l'anéantissement, c'est ou une extinction ou un déplacement.

XXXIII. SUR la douleur. Quand elle est insupportable, elle nous fait périr; quand elle dure, c'est qu'elle est supportable. Lorsque l'âme se renferme en elle-même, elle conserve sa sérénité, et ce qui commande en nous n'éprouve aucun dommage. C'est aux membres affectés par la douleur d'y chercher remède s'ils peuvent.

XXXIV. SUR la gloire. Vois les âmes de ces hommes, ce qu'elles sont, ce qu'elles évitent, ce qu'elles poursuivent; et, de même que les monceaux de sable disparaissent successivement sous l'accumulation d'autres monceaux, songe que, dans la vie aussi, ce qui survient efface bientôt ce qui a précédé.

XXXV. DE Platon : « Celui qui a l'âme noble et élevée, qui embrasse par la pensée le temps tout entier et tout ce qui existe dans le monde, crois-tu qu'un tel homme fasse de la vie humaine une bien grande estime? — Cela ne saurait être, dit-il. — Et par conséquent la mort ne lui

paraîtra pas un grand mal. — Non, sans nul doute. »

XXXVI. D'ANTISTHÈNE : « C'est chose royale, quand on fait le bien, d'entendre dire du mal de soi. »



XXXVII. C'EST une honte que notre visage soit obéissant, qu'il se conforme, qu'il se compose au gré de la pensée, et que notre âme ne puisse pas se conformer et se composer à son gré.

XXXVIII. *IL ne faut pas que nous nous irritions contre Peu leur importe notre colère¹. [les choses :*

1. Citation du *Bellérophon* d'Euripide, tragédie perdue.

XXXIX. *DONNE la joie aux dieux immortels et à
[nous¹.*

XL. *MOISSONNONS la vie comme des épis féconds :
Celui-ci est mûr, celui-là ne l'est pas².*

XLI. *Si les dieux me négligent, moi et mes deux enfants,
Il y a à cela même une raison³.*

XLII. *J'AI avec moi la raison et la justice⁴.*

XLIII. *NE te lamente point avec les autres; point d'agitation
violente non plus.*

XLIV. *DE Platon : « Voici ce que je serais en droit de
répondre à cet homme : Tu te trompes, mon ami, si tu
penses qu'un homme de quelque valeur doive faire la
moindre attention au danger que court sa vie, à la mort
même, et non envisager uniquement, dans ses actions, si
ce qu'il fait est juste ou injuste, s'il fait l'œuvre d'un
homme de bien ou d'un méchant. »*

XLV. *« OUI, Athéniens, il est vrai de le dire : le poste
qu'on a choisi, dans l'idée qu'on y serait mieux qu'ail-
leurs, ou celui que nous a fixé notre général, on doit y
rester, ce me semble, malgré le danger, sans crainte
ni de la mort, ni de rien au monde que de se montrer
lâche. »*

1. C'est un vers hexamètre; mais on ignore à quel poète Marc-Aurèle l'a emprunté.

2. Citation de l'*Hypsipyle* d'Euripide, tragédie perdue.

3. Citation d'un poète tragique inconnu.

4. Citation des *Acharniens* d'Aristophane.

XLVI. « MAIS, mon cher, prends garde que la vertu et le bien ne soient tout autre chose que la conservation de nous-mêmes et des autres. Car un homme vraiment homme devrait, à ce compte, chercher à prolonger indéfiniment sa vie, s'attacher de toutes ses forces à l'existence, tandis qu'il faut, là-dessus, s'en remettre à Dieu, et croire ce que disent les femmes, que personne ne saurait éviter sa destinée. Une seule pensée doit nous occuper, c'est de tâcher d'employer à la vertu le temps que nous aurons à vivre. »

XLVII. Il faut contempler le cours des astres, comme si nous étions emportés dans leurs révolutions. Il faut sans cesse penser aux changements des éléments les uns dans les autres. Ces sortes de considérations purifient les souillures de la vie terrestre.

XLVIII. VOICI une belle pensée de Platon : « Quand on discourt sur l'homme, il faut envisager les choses de la terre comme d'un lieu élevé : troupes, armées, labourage, noces, réconciliations, naissances, morts, tumulte des tribunaux, contrées désertes, nations barbares de toute sorte, fêtes, lamentations, foires, toute cette confusion de mille choses, toute cette harmonie formée de contraires. »

XLIX. REPASSE en esprit ce qui fut jadis, et tous ces changements des empires : tu peux dès lors voir d'avance l'avenir. Tout sera toujours ce qu'il est : il est impossible que les choses sortent des règles qu'elles suivent aujourd'hui. C'est donc chose indifférente d'avoir eu pendant quarante années le spectacle de la vie humaine, ou pendant dix mille ans. Que verrais-tu davantage?

L. CE qui vient de la terre

*Retourne à la terre; les choses auxquelles l'air
Avait donné la naissance, le ciel
Les fera rentrer dans son sein ¹.*

Ou bien encore c'est là une dissolution d'atomes adhérent les uns aux autres, et cette dispersion n'affecte que des éléments insensibles.

LI. Et ailleurs :

*C'est à l'aide de mots, de breuvages, d'enchantements
[magiques,
Qu'on prétend détourner sa destinée, éviter la mort.
.....
Mais c'est Dieu qui fait souffler le vent; il faut
Céder, vivre dans les peines et les larmes ².*

LII. D'AUTRES l'emportent sur toi à la lutte; mais personne n'aime plus ses semblables, personne n'a plus de modestie, personne n'a en face des événements de la vie plus de calme, ni pour les fautes du prochain plus d'indulgence.

LIII. DÈS qu'on peut accomplir une œuvre conforme à la raison qui est commune aux dieux et aux hommes, on n'a rien à redouter; car, dès que tu peux atteindre un résultat utile par une action bien conduite et dirigée d'après les lois de ton organisation, il n'y a pas même lieu à soupçonner pour toi aucun dommage.

LIV. EN tout lieu, en tout temps, il dépend de toi et de te

1. Citation du *Chrysispe* d'Euripide, tragédie perdue.

2. Citation des *Suppliantes* d'Euripide.

résigner pieusement à ta fortune présente, et de traiter selon la justice les hommes qui vivent avec toi, et de soumettre à l'examen l'idée qui vient de s'offrir à toi, afin de ne pas te laisser envahir par une opinion dont tu ne te saurais rendre compte.

LV. NE t'occupe pas à considérer les pensées des autres, mais regarde, droit devant toi, le but où te guide la nature : celle de l'univers par les événements qui t'arrivent, la tienne par les actions que tu dois faire. Ce que chaque être doit faire, c'est ce qui est la conséquence de sa condition. Tous les autres êtres ont été organisés en vue des êtres raisonnables, comme dans tout ordre de choses l'inférieur est fait pour le supérieur; mais les êtres raisonnables existent les uns pour les autres. Le premier attribut de la condition humaine, c'est donc la sociabilité. Puis, il faut que l'homme résiste aux passions corporelles; car le propre du mouvement qui part de la raison et de l'intelligence, c'est de se fixer des bornes à lui-même, et de ne se laisser jamais vaincre ni par la sensation ni par la concupiscence, deux principes purement animaux. L'intelligence revendique la domination, elle ne souffre point leur empire; et ce n'est pas sans raison, puisque sa nature consiste précisément à se servir de tout ce qui est corporel. Enfin la condition d'un être raisonnable, c'est de se garantir de toute témérité dans les jugements et de toute erreur. Une âme qui s'attache à ces vérités peut marcher droit; elle a ce que comporte sa nature.

LVI. IL faut vivre, en te conformant à ta nature, ce qui te reste encore de vie, comme si déjà tu étais mort, comme si ta vie ne devait pas dépasser cet instant.

LVII. AIME uniquement ce qui t'arrive, le sort que t'a fait la destinée. Qu'y a-t-il en effet de plus convenable?

LVIII. A CHAQUE événement de la vie ayons devant les yeux ceux qui ont éprouvé les mêmes accidents, qui s'en sont chagrinés, qui en ont été surpris, qui s'en sont plaints. Où sont-ils maintenant? ils ne sont plus. Pourquoi veux-tu faire comme eux? Pourquoi ne pas laisser ces agitations, étrangères à notre nature, à ceux qui les excitent, qui en sont affectés? Pourquoi ne pas mettre tous tes soins à en faire ton profit? L'utilité peut en être grande; ce sera matière à t'exercer. N'aie jamais qu'une seule pensée, qu'une seule volonté : c'est de mettre la vertu dans toutes tes actions. Souviens-toi de ces deux vérités : que les événements sont indifférents, et que tes actions t'importent.

LIX. REGARDE au dedans de toi; c'est au dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu fouilles toujours.

LX. IL faut que le corps lui-même ait un maintien assuré, et que rien n'y soit déréglé, ni dans le mouvement, ni dans la pose. Car, de même que la pensée se manifeste sur le visage, et s'applique à lui donner un aspect modeste et décent, de même faut-il en exiger autant de tout le corps. Mais, ici comme là, l'observation de la règle doit être sans affectation.

LXI. L'ART de vivre ressemble plus à celui des lutteurs qu'à l'art de la danse, puisqu'il faut se tenir préparé et armé contre les coups subits et imprévus.

LXII. EXAMINE sans cesse ce que sont ceux que tu veux voir t'appuyer de leurs témoignages, et quelles sont leurs pensées. Alors, en effet, tu n'accuseras pas ceux qui font mal en dépit d'eux-mêmes, et tu n'auras pas besoin de leur témoignage, si tu considères la source de leurs opinions et de leurs desseins.

LXIII. « C'EST toujours malgré elle, dit le philosophe, qu'une âme est privée de la vérité. » Par conséquent, c'est malgré elle qu'elle est privée de la justice, de la tempérance, de la bienveillance, des autres vertus. Tu dois continuellement te souvenir de ce principe; car cette pensée te rendra plus doux envers tous les hommes.

LXIV. A TOUTE douleur que tu éprouves, fais réflexion qu'il n'y a rien là de honteux, ni qui rende pire l'esprit qui commande en toi, n'y ayant rien là qui le corrompe ni en tant qu'il est doué de raison, ni en tant qu'il est fait pour vivre dans la société. Du reste, appelle à ton secours, dans la plupart de tes douleurs, ce principe d'Épicure, qu'il n'y a ni douleur insupportable ni douleur éternelle, pourvu que tu te souviennes que tout a ses bornes, et que l'opinion n'ajoute pas à la réalité. Rappelle-toi encore ceci, qu'il est bien des choses de même nature que la douleur, qui te fâchent sans que rien y paraisse : l'envie de dormir, le grand chaud, les nausées. Quand tu éprouves un de ces désagréments, ne manque donc pas de te dire : C'est à la douleur que je succombe.

LXV. GARDE-TOI d'avoir jamais, même pour les inhumains, les sentiments que les hommes ont pour les hommes.

LXVI. D'OU savons-nous si Télaugès n'était pas supérieur à Socrate par le caractère? Ce n'est pas assez de dire que la mort de Socrate a été plus glorieuse; qu'il a montré plus de finesse d'esprit dans ses disputes contre les sophistes; qu'il passait plus courageusement les nuits exposé au froid; qu'ayant reçu l'ordre d'enlever l'homme de Salamine, il refusa généreusement d'obéir. Ce n'est pas non plus qu'il étalât son faste sur les routes, ce qui aurait attiré particulièrement les yeux, si en effet il se fût conduit ainsi. Ce

qu'il faut examiner, ce sont les qualités de l'âme de Socrate, et s'il était assez fort pour trouver son bonheur dans la justice envers les hommes, dans la piété envers les dieux, sans se faire jamais le complaisant servile de l'ignorance, sans regarder comme choses étranges ou impossibles à supporter les événements que lui départait l'univers, enfin sans livrer son âme aux sensations qu'une vile chair éprouve.

LXVII. LA nature ne t'a pas si intimement uni à ce mélange d'éléments, qu'il te soit interdit de te circonscrire toi-même, et de soumettre à ton pouvoir les fonctions qui te sont propres. Il se peut très bien qu'on soit un homme divin et qu'on ne soit connu de personne. Souviens-toi toujours de cette vérité, et de celle-ci encore : qu'il suffit de bien peu de choses pour faire une vie heureuse. Oui, si tu désespères de devenir un dialecticien, un physicien, ne renonce pas pour cela à te montrer libre, modeste, sociable, obéissant à Dieu.

LXVIII. Tu peux vivre exempt de toute violence, dans la plus profonde paix du cœur, quand même tous les hommes vociféreraient contre toi tous les outrages imaginables; quand même les membres de cette masse corporelle qui t'enveloppe seraient mis en pièces par les bêtes sauvages. Car qui empêche, dans toutes ces conjonctures, que la pensée ne se maintienne dans un plein calme, jugeant au vrai ce qui se passe autour d'elle, et se servant comme elle le doit de ce qui tombe sous ses mains? Le jugement ne peut-il pas dire à l'accident : « Tu n'es au fond que ceci, bien que l'opinion te fasse paraître d'autre nature? » L'emploi des choses ne peut-il pas dire à ce qui survient : « Je te cherchais? » Car le présent est toujours pour moi une matière à vertu, en ma qualité d'être raisonnable et sociable; en général, c'est une matière à pratiquer cet art qui est fait pour l'homme

ou pour Dieu. Tout ce qui arrive me rapproche ou de Dieu ou de l'homme : ce n'est donc chose ni nouvelle ni difficile à manier, mais connue, et qui se prête à la main.

LXIX. LA perfection des mœurs consiste à passer chaque jour comme si c'était le dernier, sans trouble, sans indolence, sans dissimulation.

LXX. LES dieux, qui sont immortels, se résignent sans colère à supporter toujours pendant des siècles innombrables un si grand nombre d'hommes, et si méchants; bien mieux, ils prennent d'eux toutes sortes de soins. Mais toi, toi qui vas bientôt cesser de vivre, tu te fatigues, et cela quand tu es un de ces méchants.

LXXI. IL est ridicule que tu ne te dérobes pas à tes mauvais penchants, ce qui est pourtant possible, et que tu cherches à te dérober à ceux des autres, ce qui est impossible.

LXXII. TOUT ce qu'une force raisonnable et sociable trouve en désaccord avec la raison, sans avantage pour la société, elle n'a pas tort de le placer au-dessous d'elle.

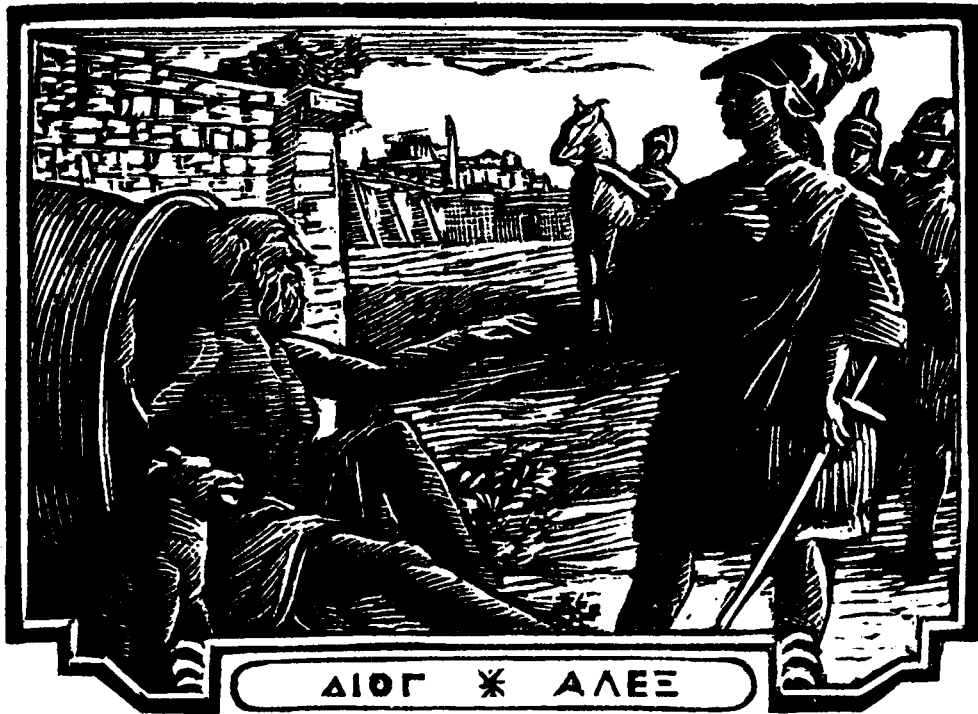
LXXIII. QUAND tu as fait du bien et qu'un autre a reçu ton bienfait, pourquoi, à l'exemple des fous, chercher une troisième chose encore, vouloir que ta bienfaisance paraisse aux yeux, ou qu'on ait pour toi de la reconnaissance?

LXXIV. PERSONNE ne se lasse de recevoir du bien. Or, le bien que nous pouvons nous faire, c'est d'agir conformément à la nature. Ne te lasse donc point de te faire du bien à toi-même, en en faisant aux autres.

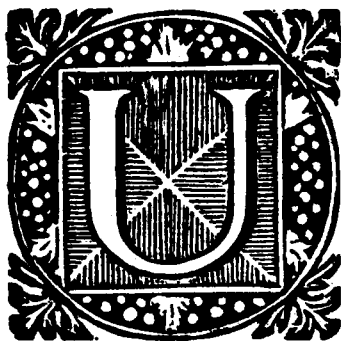
LXXV. LA nature de l'univers s'est portée d'elle-même à

faire le monde. Par conséquent, tout ce qui s'y passe est une suite nécessaire de son dessein; sinon, il faudrait dire qu'il n'y a aucune raison dans le gouvernement des êtres supérieurs mêmes, de ces êtres dont la production est l'objet que s'est proposé proprement la puissance qui régit le monde. Garde cette pensée dans ton âme, et plus d'une fois elle ajoutera à ta tranquillité.





LIVRE HUITIÈME



UNE chose qui te préserve du désir de la vaine gloire, c'est que tu ne peux plus faire que toute ta vie, du moins celle qui s'est écoulée depuis ta jeunesse, se soit passée comme il convient à un philosophe. Bien d'autres savent, et tu le sais aussi toi-même, que tu es fort loin de la philosophie. Te voilà donc tout troublé; il ne t'est plus facile de garder le nom de philosophe : ton genre de vie lui-même s'y

oppose. Si donc tu as compris où gît la principale affaire, cesse de t'inquiéter de la réputation que tu te feras : qu'il te suffise de passer dans le bien le reste de ta vie, ce que la nature voudra bien t'accorder encore. Apprends donc ce qu'elle exige de toi; ne te laisse distraire par nulle autre chose au monde. Déjà tu l'as éprouvé : après avoir erré autour de mille objets, nulle part tu n'as trouvé le bonheur, ni dans l'étude du raisonnement, ni dans la richesse, ni dans la gloire, ni dans les jouissances; nulle part enfin. Où est donc le bonheur? dans la pratique de ce qu'exige la nature de l'homme. Mais comment régler ses actions sur elle? en se faisant des principes qui règlent nos désirs et nos actions. Quels principes? ceux qu'on se fait sur le bien et le mal; à savoir, qu'il n'y a rien de bon pour l'homme que ce qui le rend juste, tempérant, courageux, libre, et rien de mauvais que ce qui produit les effets contraires à ceux-là.

II. A CHAQUE action que tu fais demande-toi à toi-même : «Comment m'en trouvé-je? ne m'en repentirai-jepas? quelque temps encore, et je suis mort, et tout s'est évanoui. Qu'ai-je à chercher davantage, si mon action présente est celle d'un être doué de raison, sociable, soumis à la même loi que Dieu?»

III. QU'EST-CE qu'Alexandre, César, Pompée, en comparaison de Diogène, d'Héraclite, de Socrate? Ceux-ci connaissaient les choses, et leurs causes, et leurs matières; leurs âmes étaient toujours dans le même calme. Mais chez ceux-là, que de projets divers! combien de sortes d'esclavage!

IV. ILS n'en feront pas moins ce qu'ils font, quand tu en crèverais.

V. AVANT tout, pas de trouble dans toi. Tout arrive conformément à la nature de l'univers; et dans bien peu de temps

tu ne seras plus, comme ne sont plus ni Adrien ni Auguste. Puis, fixe les yeux sur ton objet, considère-le, et souviens-toi qu'il faut que tu sois homme de bien; et ce qu'exige la nature de l'homme, accomplis-le avec simplicité, et ne dis que ce qui te paraît le plus juste, mais toujours avec calme, avec modestie, sans dissimulation.

VI. LA tâche de la nature de l'univers, c'est de transporter ailleurs ce qui est ici, de le changer de forme, de l'enlever de là encore pour le mettre autre part. Tout est révolutions. Il n'y a donc pas à craindre qu'il survienne rien de nouveau. Tout nous est familier, et tout est toujours dispensé dans une égale proportion.

VII. TOUTE nature est contente d'elle-même quand elle fait bien ses fonctions. La nature raisonnable fait bien les siennes lorsqu'elle ne se laisse aller, dans ses pensées, ni à ce qui est faux, ni à ce qui n'est pas évident; quand elle dirige vers le bien seul de la société les mouvements de son cœur; quand elle ne recherche, quand elle n'évite que ce que nous pouvons posséder; quand elle se résigne à tout ce que lui départ la commune nature. En effet, elle en est une partie, comme la feuille est une partie de la plante; avec cette différence pourtant que la feuille est une partie d'une nature dénuée de sentiment et de raison, et que tout peut entraver, tandis que la nature de l'homme est partie d'une nature qui ne rencontre nul obstacle, d'une nature intelligente et juste, puisqu'elle distribue à chaque être, suivant son rang dans le monde, avec la même équité, le temps, la matière, la forme, une force efficace, une série d'événements. Au reste, considère non pas si tu trouveras cette égalité dans les êtres comparés singulièrement chacun à chacun, mais en comparant l'ensemble d'une espèce avec l'ensemble d'une autre.

VIII. IL ne t'est plus permis de lire. Mais tu peux repousser ce qui te ferait honte; mais tu peux mépriser les voluptés et les douleurs; mais tu peux te mettre au-dessus de la vaine gloire; mais tu peux ne point te fâcher contre les stupides et les ingrats : bien plus, tu peux leur faire du bien.

IX. QUE jamais personne ne t'entende plus critiquer ni la vie de la cour ni celle que tu mènes.

X. LE repentir est un reproche qu'on se fait à soi-même d'avoir négligé quelque objet utile. Il faut que le vrai bien soit utile, et mérite les soins de l'homme bon et vertueux. Or, un homme bon et vertueux ne se repentirait jamais d'avoir négligé un plaisir. Le plaisir n'est donc ni une chose utile ni un bien.

XI. QU'EST-CE que ceci, considéré en soi et dans sa constitution propre? Quelle est sa forme et sa matière? Quel est son principe d'action? Que fait-il dans le monde? Combien de temps subsistera-t-il?

XII. QUAND c'est avec peine que tu t'arraches au sommeil, souviens-toi qu'il est conforme à ta constitution et à la nature humaine d'aller accomplir quelque action utile à la société, tandis que le dormir t'est commun avec les animaux privés de raison. Or, ce qui est conforme à la nature d'un être est chose qui lui est plus propre, qui est plus faite pour lui, qui lui est plus agréable même.

XIII. A CHAQUE idée qui te vient frapper, ne manque jamais, si tu le peux, d'appliquer les principes qui règlent ou la nature, ou les passions, ou le raisonnement.

XIV. RENCONTRES-TU quelqu'un, aussitôt dis-toi à toi-

même : « Quels sont les principes de cet homme sur les vrais biens et sur les maux ? » Car, s'il a de certaines opinions sur le plaisir et la douleur, et sur ce qui les cause l'un et l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort, la vie, il n'y a rien d'étonnant ni d'étrange pour moi à ce qu'il fasse ce qu'il fait ainsi; et je me souviendrai qu'il y a nécessité à ce qu'il agisse ainsi.

XV. SOUVIENS-TOI que, de même qu'il est honteux de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de s'étonner que le monde porte les événements, qui sont ses fruits. Il serait honteux à un médecin de trouver étrange qu'un homme ait la fièvre, à un pilote qu'il souffle un vent contraire.

XVI. SOUVIENS-TOI que changer d'avis et te soumettre à qui te corrige ne te rend pas moins libre que tu n'étais. Car c'est une action produite par un effet de ta volonté et de ton jugement; par conséquent, l'accomplissement de la pensée de ton âme.

XVII. Si la chose dépend de toi, pourquoi la fais-tu? si d'un autre, qui vas-tu accuser? les atomes ou les dieux? Dans les deux cas ce serait folie. N'accuse personne. Corrige, si tu le peux, celui qui pèche; si tu ne le peux, redresse la chose elle-même; si cela même passe ton pouvoir, que gagnes-tu encore à te plaindre? Il ne faut jamais rien faire sans but.

XVIII. CE qui est mort ne tombe pas hors du monde. Il y reste, mais pour y changer, pour s'y dissoudre dans ses éléments propres, qui sont ceux du monde et les tiens. Et les éléments changent eux-mêmes, et sans murmurer.

XIX. IL n'y a rien qui n'ait été fait en vue d'autre chose; ainsi le cheval, la vigne. Pourquoi t'étonner? Le soleil

lui-même te dira : « J'ai été fait pour une certaine œuvre; » et comme lui les autres dieux. C'est donc en vue de quelque chose que tu existes. Est-ce pour te divertir? Vois s'il y a du bon sens à le prétendre.

XX. LA nature a dirigé vers un but et notre fin, et notre commencement, et notre course dans cette vie, à peu près comme le joueur dirige la balle. Quel bien y a-t-il pour la balle d'être poussée en haut? quel mal, de descendre, ou d'être tombée? Quel bien y a-t-il pour une bulle d'eau de se soutenir, ou quel mal de crever? Il en est de même d'une lampe.

XXI. RETOURNE le corps, et vois ce qu'il est, ce qu'il devient par la vieillesse, par la maladie, par la débauche. — La vie est courte et pour celui qui loue, et pour celui qui reçoit la louange, et pour celui qui rappelle un nom, et pour celui dont le nom est rappelé. Ajoute que cela se passe dans un coin de cette plage terrestre, dans un coin où il n'y a pas même accord entre tous les hommes, que dis-je? entre un homme et lui-même. Ajoute enfin que la terre tout entière n'est qu'un point.

XXII. FAIS attention à l'objet dont il s'agit, à la pensée qu'on a, à l'action qu'on fait, au sens des mots qu'on prononce.

C'est avec justice que tu éprouves ce tourment : car tu aimes mieux devenir homme de bien demain que de l'être aujourd'hui.

XXIII. AI-JE à faire quelque chose, je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose, je le reçois en le rapportant aux dieux, et à la source universelle d'où procèdent toutes choses dans leur intime connexion.

XXIV. QU'EST-CE à tes yeux qu'un bain? de l'huile, de la sueur, des ordures, une eau visqueuse; toute puanteur enfin. Voilà ce qu'est aussi chaque portion de notre vie, chaque objet qui tombe sous nos sens.

XXV. VÉRUS mort avant Lucilla, puis Lucilla; Maximus avant Sécunda, puis Sécunda; Diotime avant Épitynchanus, puis Épitynchanus; Faustine avant Antonin, puis Antonin. Il en est ainsi de toute chose. Adrien mort avant Céler, puis Céler. Et ces hommes d'un esprit si pénétrant, et ceux qui lisaient dans l'avenir, et ceux qu'enivrait l'orgueil, où sont-ils? Où sont ces hommes spirituels, Charax, Démétrius le Platonicien, Eudémon, et ceux qui leur ressemblaient? Choses bien éphémères, et qui sont mortes depuis longtemps! Quelques-uns n'ont pas même laissé un instant leurs noms; d'autres sont passés au rang des fables; d'autres ont disparu des fables mêmes. Souviens-toi donc de ceci : Ton être, ce chétif composé, doit se dissiper quelque jour; ce faible principe de vie doit s'éteindre ou passer dans un autre lieu, et se voir assigner sa place ailleurs.

XXVI. L'HOMME est dans la joie lorsqu'il fait ce qui est le propre de l'homme. Or, le propre de l'homme, c'est d'être bienveillant envers ses semblables, de mépriser les mouvements des sens, de distinguer des autres idées les idées qui méritent notre confiance, de contempler la nature de l'univers et des choses qui se produisent suivant ses lois.

XXVII. IL y a trois rapports : l'un, avec l'être qui nous enveloppe; l'autre, avec la cause divine, d'où procède pour tous les êtres tout ce qui leur arrive; le troisième, avec ceux qui vivent en même temps que nous.

XXVIII. Ou la douleur est un mal pour le corps : qu'il se

plaigne donc ! ou elle en est un pour l'âme. Mais l'âme est libre de conserver sa sérénité et sa paix, et de ne pas admettre l'opinion que c'est un mal. En effet, tout jugement, tout désir, tout appétit, toute aversion, est en dedans de nous : aucun mal ne peut monter jusque-là.

XXIX. EFFACE les idées qui te viennent des sens, en te disant sans cesse à toi-même : « Il est aujourd'hui en mon pouvoir de ne laisser dans cette âme nulle perversité, nul désir, nul trouble en un mot ; je puis voir ce que sont en réalité les objets, et me servir de chacun d'eux suivant son mérite. » Souviens-toi de ce pouvoir qui t'a été accordé par la nature.

XXX. Si tu adresses la parole au Sénat, à un homme quel qu'il soit, pas d'éclat dans la voix, pas d'affectation : que ton langage parte d'une raison saine.

XXXI. LA cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses petits-enfants, ses beaux-fils, sa sœur, Agrippa, ses parents, ses domestiques, ses amis, Aréus, Mécène, ses médecins, ses sacrificateurs ; toute sa cour, enfin, est morte. Passe ensuite non plus à la mort d'un homme seul, mais d'une race, comme celle de Pompée. Tu sais ce qu'on inscrit sur les tombeaux :

LE DERNIER DE SA FAMILLE.

Réfléchis en toi-même combien les ancêtres de ceux-là s'étaient donné de peine afin de laisser un successeur. Ce n'est pas tout : il faut bien que quelqu'un soit le dernier ; par conséquent, que l'humanité tout entière périsse.

XXXII. IL faut que tu règles ta vie action par action. Si chaque action présente tout ce qu'elle doit être autant qu'il

est en toi, c'est assez. Or, il n'y a personne qui puisse empêcher qu'elle n'offre toute sa perfection. — Mais il y aura quelque obstacle extérieur? — Rien ne peut t'empêcher d'être juste, tempérant, prudent. Peut-être quelque cause



entravera ton action; mais, si tu supportes sans te fâcher ce contretemps, si tu passes avec résignation à ce qu'il t'est permis de faire, une autre action succédera aussitôt, qui conviendra avec ce bon règlement dont je parle.

XXXIII. RECEVOIR sans fierté, quitter sans regret.

XXXIV. Si jamais tu as vu une main, un pied, une tête

coupés, gisant séparés du reste du corps, c'est là l'image de ce que fait, autant qu'il est en lui, celui qui n'accepte pas les événements, qui se retranche du grand tout, ou qui fait quelque action nuisible à la société. Tu t'es jeté en dehors de cette union que comportait ta nature : ta nature t'avait fait partie; tu t'es retranché toi-même du tout. Mais ici il y a cela d'admirable, qu'il t'est permis de rentrer dans cette union, ce que Dieu n'a point accordé à d'autres parties, à savoir, de revenir à leur place après avoir été séparées et retranchées. Mais considère quelle bonté il a fallu pour accorder à l'homme cette prérogative. Dieu lui a donné ou de ne jamais se laisser arracher de son tout, ou, quand il en a été arraché, de s'y rejoindre, d'y adhérer, d'y reprendre sa place.

XXXV. CHACUN des êtres raisonnables est doué à peu près de toutes les facultés que possède elle-même la nature raisonnable de l'univers; une entre autres nous est commune avec elle. De même, en effet, que la nature plie et fait rentrer dans l'ordre déterminé par le destin, agrège enfin à son tout ce qui lui fait obstacle et lui résiste; de même l'être raisonnable peut se faire une matière d'action de tout ce qui l'arrête, et s'en servir pour parvenir à sa fin, quelle qu'elle soit.

XXXVI. NE te trouble point par l'idée de ce qu'est la vie dans son ensemble. Garde-toi de te représenter tous les désagréments qui seront probablement ton partage plus tard; mais, à chacun de tes maux présents, demande-toi à toi-même: «Cela est-il vraiment insupportable, insoutenable?» Car tu rougirais alors de l'avouer. D'ailleurs, souviens-toi que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui sont un poids pour toi, mais toujours le présent. Or, le présent se réduit à peu de chose, si tu le renfermes dans ses justes limites, et que tu

gourmandes ton âme de ne pouvoir supporter ce mince fardeau.

XXXVII. PANTHÉE et Pergame sont-ils assis aujourd'hui sur le tombeau de leur maître? et Chabrias, et Diotime, sont-ils sur celui d'Adrien? O sottise! et quand ils y seraient assis, les morts le sentiraient-ils? et quand ils le sentiraient, s'en réjouiraient-ils? et quand ils s'en réjouiraient, ceux-ci seraient-ils immortels? N'était-il pas fixé par le destin qu'ils vieilliraient, et puis qu'ils mourraient? Que feraient donc les autres, quand eux ils seraient morts? Puanteur que tout cela, et pourriture au fond du sac.

XXXVIII. Si tu as bonne vue, vois, dit l'autre, à porter des jugements sages.

XXXIX. JE n'aperçois, dans la constitution de l'être raisonnable, aucune vertu qui soit opposée à la justice; mais j'en aperçois une opposée à la volupté : c'est la tempérance.

XL. Si tu mets de côté l'opinion, alors que quelque chose semble te causer de la douleur, te voilà placé sur un terrain ferme. — Qui, toi? — Ta raison. — Mais je ne suis pas pure raison. — Soit. Eh bien donc, que ce ne soit pas la raison qui s'afflige elle-même. S'il y a autre chose en toi qui se trouve mal, qu'il en juge.

XLI. L'OBSTACLE à la sensation est un mal pour la nature animale. L'obstacle qui s'oppose à la satisfaction du désir est encore un mal pour la nature animale. Il y a également un mal qui arrête le développement de l'organisation des plantes. De même aussi, l'obstacle qui arrête l'intelligence est un mal pour la nature intelligente. Applique-toi à toi-même toutes ces observations. La douleur, le plaisir, te

font-ils sentir leurs atteintes? que la sensation y voie. Y a-t-il eu empêchement à l'accomplissement de ton désir? si tu avais conçu ton désir sans tenir compte de ce qui pouvait arriver, c'est là un mal qui touche en toi la partie raisonnable. Mais, si tu acceptes l'événement comme chose ordinaire, tu n'as point été blessé, tu n'as point rencontré d'obstacle. Personne autre que toi n'a certainement l'habitude d'entraver les fonctions propres à ton intelligence; car ni feu, ni fer, ni tyran, ni calomnie, rien, en un mot, n'y porte atteinte : quand la sphère est faite, elle reste ronde et polie.

XLII. IL ne convient pas que je me chagrine moi-même, moi qui jamais n'ai volontairement chagriné personne.

XLIII. CHACUN a son plaisir à soi. Moi, le mien, c'est de conserver mon esprit bien sain; de le préserver de toute aversion pour l'homme ou pour ce qui arrive aux hommes; de lui faire envisager d'un œil de bienveillance, accueillir sans murmure, tous les événements; de lui faire user de chaque chose selon sa valeur.

XLIV. ALLONS, mets à profit le temps qui t'est donné. Ceux qui poursuivent le plus la renommée pour le temps où ils ne seront plus ne réfléchissent pas que ceux qui viendront plus tard seront tout semblables à ces hommes d'aujourd'hui, qu'ils supportent avec tant de peine : eux aussi seront mortels. Que t'importent les retentissements de leurs voix ou l'opinion qu'ils pourront avoir de toi?

XLV. PRENDS-MOI, jette-moi où tu veux. Là encore je posséderai mon génie secourable, c'est-à-dire que je serai content, pourvu que j'agisse conformément aux lois de ma propre nature. Est-ce donc un si grand bien pour moi, que mon

âme, pour si peu, éprouve un malaise; qu'elle tombe au-dessous d'elle-même, humiliée, pleine de désirs, affaissée sur soi, consternée? Que peux-tu trouver là qui ait tant d'attraits?

XLVI. RIEN ne peut jamais arriver à un homme, qui ne soit un événement humain; à un bœuf, qui ne soit fait pour un bœuf; à une vigne, qui ne soit fait pour une vigne; à une pierre, qui ne soit propre à une pierre. Si donc ce qui arrive à chacun, c'est ce qui lui est habituel et ce qui est dans sa nature, pourquoi te fâcher? La commune nature n'a rien voulu te faire subir d'insupportable.

XLVII. Si quelque objet extérieur te chagrine, ce n'est pas lui, c'est le jugement que tu portes sur lui qui te trouble. Il ne tient qu'à toi d'effacer ce jugement de ton âme. Si c'est de ta disposition propre que tu te chagrines, qui t'empêche de rectifier ton dessein? De même enfin, s'il te fait peine de ne pas accomplir quelque action qui te paraît conforme à la saine raison, pourquoi ne pas agir, plutôt que de te peiner? — Mais une force supérieure y fait obstacle. — Ne te chagrine donc pas; la cause de ton inaction n'est pas en ta puissance. — Mais je ne suis plus digne de vivre, si je n'accomplis cette action. — Sors donc de la vie avec calme, comme meurt celui dont l'action a pu s'accomplir; et montre-toi indulgent pour ceux qui t'ont fait obstacle.

XLVIII. SOUVIENS-TOI que ce qui commande en toi devient inexpugnable, quand il se ramasse en lui-même, qu'il se contente de soi, ne faisant jamais que sa volonté, même quand c'est sans raison qu'il résiste. Que sera-ce donc quand il portera son jugement sur un objet après avoir pris conseil de la raison et pesé les circonstances? C'est là ce qui fait une citadelle d'une âme libre de passions; car l'homme n'a pas d'asile plus sûr où il puisse plus tard se défendre contre

les attaques. Ne pas voir cela, c'est ignorance; le voir, et ne pas se retirer dans cet asile, c'est se rendre infortuné.

XLIX. NE te dis jamais rien à toi-même de plus que ce que t'apprennent les impressions de tes sens. On t'annonce qu'un tel parle mal de toi. Voilà ce qu'on t'annonce; mais non pas que tu as été blessé. Je vois que mon enfant est malade. Oui; mais je ne vois pas qu'il y ait danger. C'est ainsi qu'il faut toujours rester sur le premier rapport des sens, et ne rien y ajouter intérieurement toi-même : alors il ne t'arrivera rien. Ou plutôt ajoutes-y quelque chose, mais en homme qui a médité sur les accidents habituels du monde.

L. CE concombre est amer? jette-le! Il y a des ronces dans le chemin? détourne-toi! C'est tout ce qu'il faut. Ne dis pas à ce sujet : « Pourquoi ces choses-là se trouvent-elles dans le monde? » Car tu serais un objet de risée pour l'homme versé dans la connaissance de la nature, comme tu en serais un pour le menuisier et le cordonnier si tu lui reprochais de laisser voir dans sa boutique les copeaux et les rognures de son travail. Et encore ces artisans ont-ils un endroit où jeter ce rebut; au lieu que la nature de l'univers n'a rien en dehors d'elle. Mais c'est là ce qu'il faut admirer dans l'art de la nature : elle qui s'est assigné à elle-même ses limites, elle transforme à son usage tout ce qui en elle semble corrompu, vieilli, inutile, et en forme des êtres nouveaux, sans avoir besoin d'emprunter ailleurs aucune matière, ni d'avoir un lieu où rejeter ce qui se gâte. C'est assez, pour la nature, du lieu qu'elle occupe, de sa propre matière, de l'art qui est en elle.

LI. QUAND tu agis, point de nonchalance. Quand tu parles à quelqu'un, point d'agitation. Ne sois pas déréglé dans tes pensées. Que ton âme ne soit ni toujours sombre ni toujours

épanouie. Ne donne pas ta vie tout entière au soin des affaires. Ils tuent, ils massacrent, ils maudissent. Qu'y a-t-il là qui empêche ton âme de rester pure, sage, modérée, juste? C'est comme si un passant blasphémait contre une source d'eau limpide et douce : elle ne cesserait point pour cela de faire jaillir un breuvage salubre. Y jetât-il de la boue, du fumier, elle aurait bientôt fait de le dissiper, de le laver; jamais elle n'en serait souillée. Comment pourras-tu donc avoir en toi une source intarissable, et non un puits crouissant? conquiers à chaque heure ta liberté, sois bienveillant, simple et modeste.

LII. CELUI qui ne sait pas ce qu'est le monde ne sait pas où il est. Celui qui ne sait pas pourquoi il est né ne sait ni ce qu'il est lui-même, ni ce qu'est le monde. Manquer d'une de ces connaissances, c'est ne pouvoir dire même pourquoi on est né. Qu'est-ce donc à tes yeux que celui qui fuit ou poursuit les applaudissements des hommes, lesquels ne savent ni où ils sont, ni qui ils sont?

LIII. TU veux être loué par un homme qui trois fois par heure se maudit lui-même! Tu veux plaire à un homme qui ne se plaît pas à lui-même! Se plaît-on à soi-même quand on se repent de presque tout ce qu'on fait?

LIV. NE te contente pas désormais de respirer comme tant d'autres l'air qui t'environne; mets aussi tes pensées d'accord avec l'esprit qui enveloppe toutes choses. Car la force intelligente n'est pas moins répandue partout, ne pénètre pas moins dans ce qui peut l'attirer, que ne fait l'air pour tout ce qui respire.

LV. PRIS en général, le vice ne nuit point au monde; pris chez un individu, il n'est pas un mal pour autrui. Il ne nuit

qu'à un être doué de la faculté de s'en délivrer dès l'instant où il le voudra.

LVI. LA volonté d'un autre m'est aussi indifférente que son souffle et son corps. Car, bien que la nature nous ait faits particulièrement les uns pour les autres, cependant l'âme de chacun de nous a son domaine propre. Autrement, le vice d'un autre serait mon propre vice; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne fût pas au pouvoir d'un autre de me rendre malheureux.

LVII. LE soleil semble se répandre, et en effet se répand partout; mais pourtant il ne s'épuise pas. Cette effusion, c'est une extension. Ἀκτῖνες, le nom grec de ses rayons, vient du mot ἐκτελεσθαι, s'étendre. Vois ce que c'est qu'un rayon, quand la lumière du soleil pénètre à nos yeux par une ouverture étroite dans un appartement obscur. Il s'allonge en ligne droite, puis s'applique, pour ainsi dire, contre le solide quelconque qui s'oppose à son passage et forme une barrière au-devant de l'air qu'il pourrait éclairer plus loin; là, il s'arrête, sans glisser, sans tomber. C'est ainsi que ton âme doit se verser, s'épancher au dehors. Jamais d'épuisement, mais seulement une extension; point de violence, point d'abatement, quand des obstacles l'entravent; qu'elle ne tombe pas, qu'elle s'arrête, qu'elle éclaire ce qui peut recevoir sa lumière. On se privera soi-même de cette lumière quand on négligera de s'en laisser pénétrer.

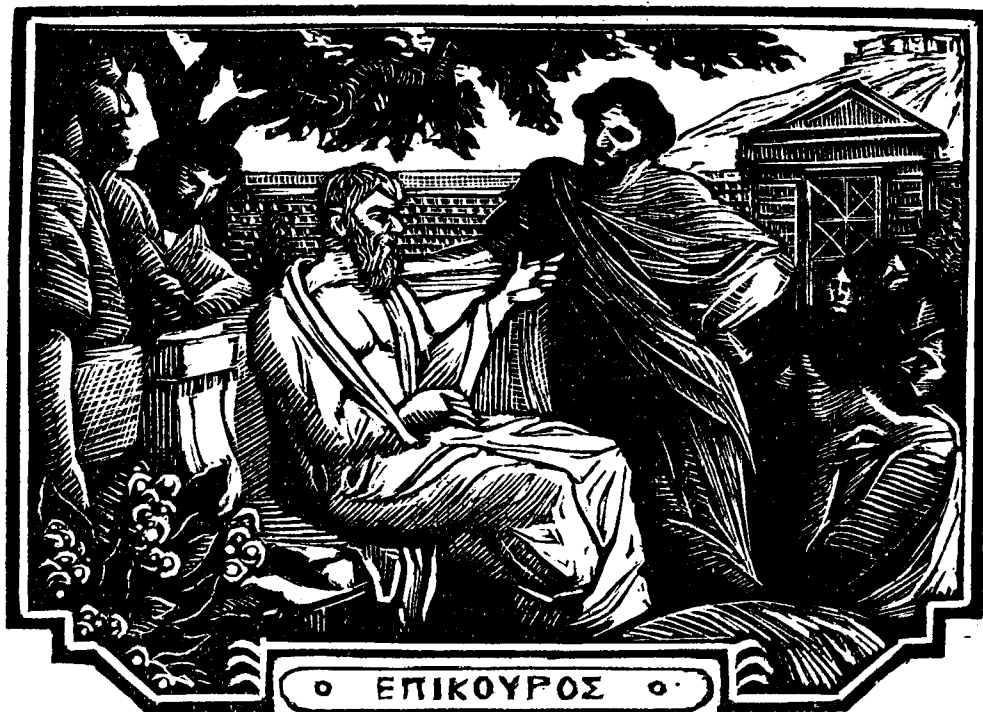
LVIII. CRAINDRE la mort, c'est craindre ou d'être privé de tout sentiment, ou de sentir d'une autre sorte. Mais, si tu es privé de sentiment, tu ne sentiras plus aucun mal; et si tu éprouves des sensations d'une autre sorte, tu seras un autre être, et tu ne cesseras pas de vivre.

LIX. LES hommes sont faits les uns pour les autres : corrige-les donc, ou supporte-les.

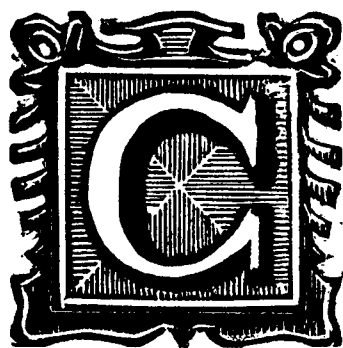
LX. AUTRE est le mouvement d'une flèche, autre le mouvement de l'esprit : l'esprit, même alors qu'il prend ses précautions, qu'il considère les objets en tous sens, n'en marche pas moins droit et à son but.

LXI. PÉNÈTRE dans l'âme de chacun; mais permets aux autres de pénétrer aussi dans ton âme.





LIVRE NEUVIÈME



CELUI qui commet l'injustice est un impie. En effet, la nature de l'univers ayant organisé les êtres raisonnables les uns pour les autres, afin qu'ils se prêtent, suivant le mérite de chacun, un mutuel secours, et qu'ils ne se nuisent jamais, celui qui transgresse la volonté de la nature commet évidemment une impiété envers la plus ancienne des déesses. Mentir, c'est aussi commettre une impiété envers

la même déesse; car la nature de l'univers est la nature de tous les êtres : par conséquent, les êtres ont tous un lien de parenté entre eux. Ce n'est pas tout : on l'appelle encore vérité, et elle est la première cause de tout ce qui porte le caractère du vrai. Par conséquent, mentir sciemment, c'est être impie, en tant qu'il est impie de tromper. Mentir involontairement, c'est l'être encore, en tant qu'on se met en désaccord avec la nature de l'univers, et en tant qu'on trouble l'ordre du monde en combattant contre la nature du monde. En effet, on combat contre elle quand on se porte, même contre son propre gré, à ce qui est contraire à la vérité; car la nature nous avait doués d'un penchant à la vérité : nous avons négligé ce penchant, et il ne nous est plus possible de distinguer le faux du vrai. C'est aussi une impiété de courir après les voluptés comme après des biens, et de fuir les souffrances comme des maux; car il est inévitable qu'un homme dans ce cas n'adresse pas des reproches fréquents à la commune nature, de faire un inique partage aux méchants et aux gens de bien, vu que souvent les méchants vivent dans les plaisirs et possèdent ce qui peut les procurer, tandis que les gens de bien sont dans la peine et ne rencontrent que des causes de souffrance. En outre, celui qui craint les souffrances craindra un jour quelque une des choses qui doivent arriver dans le monde; et c'est là déjà une impiété. Et celui qui court après les plaisirs ne s'abstiendra pas de commettre l'injustice; et là, l'impiété est manifeste. Or, il faut, dans les choses où la nature se montre indifférente (car, si elle n'y était pas indifférente, elle n'agirait pas en des sens opposés); il faut, dis-je, pour tous ces objets, que ceux qui veulent se conformer à la nature partagent son dessein et ne penchent ni d'un côté ni d'un autre. Quiconque n'accepte pas indifféremment la douleur et le plaisir, la mort et la vie, la gloire et l'ignominie, toutes choses dont la nature use indifféremment, celui-là

est, sans nul doute, un impie. Je dis que la commune nature en use indifféremment; j'entends par là qu'elles arrivent sans distinction aux êtres qui naissent en vertu de la suite des choses, et dont la naissance est l'effet d'un antique dessein de la Providence, alors qu'au commencement elle conçut le plan de l'ordre universel, soumis à certaines lois la production des êtres, et choisit les germes de tout ce que nous voyons subsister, changer, se succéder ainsi.

II. IL serait d'un homme plus parfait de sortir du milieu des hommes, pur de tout mensonge, de toute dissimulation, de tout luxe et de tout faste. Mais à mourir plein de dégoût pour ces vices, la navigation est heureuse encore. Veux-tu donc croupir dans le mal, et l'expérience ne t'a-t-elle pas persuadé encore de t'arracher à cette peste? Car la corruption de l'âme est peste, bien plus que telle intempérie, tel changement dans l'air qui nous environne. Ceci est une peste pour les animaux en tant qu'animaux : l'autre en est une pour les hommes en tant qu'ils sont hommes.

III. NE méprise point la mort, mais accepte-la avec résignation, comme une des choses que veut la nature. Qu'est-ce que passer de l'enfance à la jeunesse, et vieillir, et grandir, et se trouver homme fait; pousser des dents, de la barbe, des cheveux blancs; engendrer des enfants, en porter dans son sein, en mettre au monde; et toutes ces autres œuvres de la nature, que comporte chacune des saisons de la vie? L'action qui nous dissoudra n'est pas d'autre sorte. Il est donc dans le caractère d'un homme sage de ne montrer pour la mort ni mépris, ni répugnance, ni dédain, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. De même que tu attends le jour où viendra au monde l'enfant que ta femme porte dans son sein, de même dois-tu recevoir l'heure où ton âme se débarrassera de cette enveloppe. Si tu veux

encore un précepte, une maxime populaire, propre à toucher ton cœur, à te faire envisager la mort avec un calme profond, considère ce que sont les choses qui tombent sous nos sens, et dont tu vas être délivré, et avec quelles mœurs ton âme ne sera plus confondue. Ce n'est pas qu'il faille le moins du monde se fâcher contre les méchants : il faut prendre soin d'eux et les supporter avec douceur. Souviens-toi néanmoins que ce ne sont pas des hommes imbus des mêmes principes que toi que tu auras à quitter; car c'est là la seule chose, s'il y en a une, qui pourrait nous faire revenir et nous retenir dans la vie : c'est s'il nous était accordé de vivre avec des hommes attachés aux mêmes maximes que nous. Mais tu vois aujourd'hui combien il t'est fâcheux de vivre avec des hommes dont tu partages si peu les sentiments, puisque tu dis : Viens au plus vite, ô mort ! de peur qu'à la fin je ne m'oublie moi-même.

IV. CELUI qui pêche, pêche contre lui-même. L'injustice commise retombe sur son auteur, puisqu'il se rend méchant lui-même.

V. SOUVENT on commet l'injustice sans rien faire; ce n'est pas l'action seule qui est injuste.

VI. QU'IL te suffise d'avoir présentement une claire notion de la chose; d'accomplir présentement une action utile à la société; d'être disposé présentement du fond du cœur à te résigner à tout ce que voudra t'envoyer la cause universelle.

VII. IL faut effacer les impressions de nos sens; arrêter notre emportement; éteindre notre désir; être le maître de notre âme.

VIII. UNE seule et même âme a été distribuée entre les

animaux sans raison; une seule et même âme intelligente a été partagée entre les animaux raisonnables; de même qu'il n'y a qu'une même terre pour toutes les choses terrestres, et que c'est la même lumière que nous voyons, le même air que nous respirons, tous tant que nous sommes d'êtres voyants et doués de vie.

IX. Tous les êtres qui ont entre eux quelque chose de commun tendent à s'unir aux êtres de leur espèce. Tout objet terrestre se porte vers la terre; tout objet humide se réunit à ce qui est humide; l'air se joint à l'air : pour les tenir séparés il faut quelque chose, quelque force. Le feu monte en haut, à cause du feu élémentaire; tout feu ici-bas est tellement disposé à s'y joindre par l'embrasement, que même toute matière, pour peu qu'elle soit sèche, est facile à enflammer, parce qu'il reste, mélangée en elle, une quantité moindre de ce qui empêche l'action du feu. Par conséquent, tout ce qui participe de la nature intellectuelle se porte avec la même force, et bien mieux encore, vers ce qui est de la même espèce. Car plus un être l'emporte sur les autres, plus il est disposé à se réunir à son semblable. Pour ne pas aller bien loin, ne trouve-t-on pas, parmi les êtres sans raison, des essaims d'abeilles, des troupes, des éducations d'enfants, et, pour ainsi dire, des amours? Car il y a là déjà des âmes. Mais le penchant pour la société se trouve plus marqué dans les êtres plus parfaits, moins marqué dans les plantes, dans les pierres, dans le bois. Chez les animaux raisonnables, il y a des gouvernements, des amitiés, des familles, des confédérations, et, pendant la guerre, des capitulations et des trêves. Entre les êtres plus parfaits encore, on peut, quel que soit leur éloignement, distinguer une sorte d'union : vois les astres. De même l'aspiration vers l'être supérieur peut, même entre des êtres éloignés l'un de l'autre, former un lien de mutuelle affection. Considère ce qui se

se passe présentement. Seuls, les êtres intelligents ont oublié aujourd'hui cette mutuelle affection, cette communauté; à peine aperçoit-on un exemple de ce concours. Cependant, les hommes ont beau fuir, ils sont arrêtés; la nature est la plus forte. Tu verras ce que je te dis, si tu y prends garde. Oui, on trouverait plutôt un corps terrestre sans rapport avec aucun autre objet terrestre, qu'un homme ayant rompu tout commerce avec un autre homme.

X. Tout porte son fruit, et l'homme, et Dieu, et le monde; et chaque chose le porte en sa saison propre. L'usage n'applique proprement le mot fruit qu'à la vigne et aux autres choses de ce genre; mais n'importe. La raison a son fruit, et pour tous et pour chacun; et de ce fruit en naissent d'autres de même nature que la raison.

XI. Si tu le peux, corrige-les : dans le cas contraire, souviens-toi que c'est pour l'exercer envers eux que t'a été donnée la bienveillance. Les dieux eux-mêmes sont bienveillants pour ces êtres; ils les aident, tant leur bonté est grande, à acquérir santé, richesse, gloire. Il t'est permis de faire comme les dieux; ou dis-moi qui t'en empêche.

XII. TRAVAILLE, non comme un misérable, ni dans le but de te faire plaindre ou admirer. N'aie jamais qu'un but unique, régler ton mouvement et ton repos conformément au bien de la société.

XIII. AUJOURD'HUI je me suis échappé de tous les embarras qui m'entouraient, ou plutôt j'ai jeté dehors tous ces embarras, car ils n'étaient point dehors, mais en moi, dans mes opinions.

XIV. Tous ces objets nous sont familiers par l'effet de

l'usage; leur durée n'est que d'un jour, leur matière n'est que pourriture : tout est aujourd'hui comme tout était du temps de ceux que nous avons ensevelis.

XV. LES objets subsistent hors de notre enceinte, renfermés en eux, ne sachant rien sur eux-mêmes, et n'en disant rien. Qu'est-ce donc qui prononce sur eux? C'est la raison, notre guide.

XVI. CE n'est pas dans ce qu'il éprouve, mais dans ce qu'il fait, que consistent le bien et le mal de l'être raisonnable et né pour la société; comme aussi la vertu et le vice, chez lui, consistent non dans la passion, mais dans l'action.

XVII. IL n'y a, pour la pierre lancée en haut, aucun mal à retomber, aucun bien à monter.

XVIII. PÉNÈTRE au fond de leurs âmes, et tu verras quels juges tu crains, et quels juges ils sont pour eux-mêmes.

XIX. TOUT change. Toi-même tu es soumis à une perpétuelle altération, à une sorte de corruption; et, comme toi, le monde tout entier.

XX. LAISSONS la faute d'autrui là où elle est.

XXI. LA cessation d'une action, le repos, et, pour ainsi dire, la mort d'un désir, d'une opinion, n'a rien en soi de mal. Passe maintenant à l'idée des âges de la vie, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la vieillesse : tout changement de l'un à l'autre est une mort. Y a-t-il rien là de terrible? Songe maintenant au temps de ta vie que tu as passé sous ton aïeul, puis sous ta mère, puis sous ton père. A toutes les autres vicissitudes, à tous les changements, à toutes les

cessations d'état, demande-toi à toi-même : « Y a-t-il rien là de terrible ? » Il en est donc encore de même pour la cessation, le repos, le changement, qui affectera ta vie tout entière.

XXII. RÉFLÉCHIS promptement à l'âme qui est ton guide, à celle de l'univers, à celle de cet homme; à la tienne, pour rendre ton intelligence amie de la justice; à celle de l'univers, afin de te souvenir de quoi tu es une partie; à celle de cet homme, afin que tu saches s'il y a eu en lui ignorance ou dessein réfléchi, et qu'en même temps tu songes qu'il est ton parent.

XXIII. DE même que tu es un complément du système social, de même chacune de tes actions sert de complément à la vie sociale. Toute action de toi qui ne se rapporte pas, soit immédiatement, soit de loin, à la fin commune, met le désordre dans ta vie, lui ôte son unité : c'est te rendre factieux, comme, chez un peuple, on l'est à rompre l'accord qui existe entre les citoyens.

XXIV. DES querelles et des jeux d'enfants, et des âmes portant des cadavres ! un commentaire manifeste de l'Évocation des morts !

XXV. REGARDÉ la qualité du principe formel, et considère-le, abstraction faite du principe matériel; détermine ensuite le plus long temps pendant lequel l'objet marqué de cette qualité particulière est destiné à durer.

XXVI. TU as éprouvé mille peines pour ne pas t'être contenté de faire faire à ton âme ce qu'exige sa constitution. Mais c'en est assez !

XXVII. SI les autres te critiquent, ou te haïssent, ou

poussent contre toi quelques clameurs, entre dans leur âme, pénètre jusqu'au fond, et vois ce qu'ils sont. Tu verras que tu n'as pas à te tourmenter pour leur faire prendre de toi je ne sais quelle opinion. Pourtant il faut leur vouloir du bien : la nature vous a faits amis. Les dieux eux-mêmes viennent par tous les moyens à leur secours, par les songes, les oracles, et pour leur faire avoir précisément les biens qui sont l'objet de leurs soins.

XXVIII. LES mouvements du monde en haut, en bas, sont des cercles toujours les mêmes, recommençant de siècle en siècle. D'ailleurs, ou la pensée de l'univers s'occupe de chaque être en particulier, auquel cas tu n'as qu'à recevoir l'effet de son impulsion; ou elle a une fois imprimé le mouvement et tout le reste arrive par une conséquence de ce mouvement, ce qui met dans les choses une sorte d'unité; ou il n'y a que des atomes, des corps indivisibles. En un mot, si Dieu existe, tout est bien; si tout va au hasard, toi, du moins, n'agis point au hasard. Bientôt la terre nous couvrira tous, puis elle-même elle changera; et les objets de cette transformation changeront eux-mêmes à l'infini; et ces autres objets à l'infini encore. Car, si l'on réfléchit à ces flots de changements, de vicissitudes, et à leur rapidité, on méprisera tout ce qui est mortel.

XXIX. LA cause universelle est un torrent, et qui entraîne toutes choses. Qu'ils ont peu de valeur eux-mêmes, ces chétifs politiques qui prétendent régler les affaires sur les maximes de la philosophie! Ce sont de vrais enfants. Homme, que veux-tu? fais ce que réclame présentement la nature. Entreprends, si tu peux, la chose, et n'examine pas si quelqu'un doit le savoir. N'espère pas qu'il y ait jamais une république de Platon. Qu'il te suffise d'améliorer quelque peu les choses, et ne regarde pas ce résultat comme un succès sans

importance. Qui pourrait en effet changer les desseins des hommes? Et, sans ce changement dans leurs pensées, qu'aurais-tu autre chose que des esclaves gémissants sous le joug, des gens qui n'auraient qu'une persuasion hypocrite? Va



donc, et parle-moi encore d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius de Phalère. Peu m'importe s'ils ont connu ou non ce que réclamait la commune nature, et s'ils se sont mis eux-mêmes sous la discipline. S'ils n'ont joué qu'un rôle d'acteurs tragiques, personne ne m'a condamné à les imiter. L'œuvre de la philosophie est chose simple et modeste; ne m'entraîne donc point dans une gravité affectée.

XXX. CONTEMPLER d'un lieu élevé ces troupeaux innombrables, ces mille cérémonies religieuses, toutes ces navigations pendant la tempête ou le calme, cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent ensemble, qui s'en vont. Réfléchis à ceux qui ont vécu jadis sous d'autres maîtres, à ceux qui vivront après toi, à ceux qui vivent aujourd'hui chez les nations barbares. Combien qui ne connaissent pas même ton nom ! combien qui bientôt l'oublieront ! combien enfin, qui peut-être aujourd'hui te donnent des louanges, et qui te blâmeront dans quelques instants ! Oui, la renommée ne mérite nullement nos soins ; ni la gloire, ni aucune chose au monde.

XXXI. TRANQUILLITÉ d'âme dans les choses qui proviennent de la cause extérieure ; justice dans les actions dont tu es toi-même la cause : je veux dire que tout désir, toute action ne doit avoir d'autre but que le bien de la société ; car c'est là ce qui est conforme à ta nature.

XXXII. Tu peux te débarrasser de bien des choses qui te jettent dans le trouble, et qui n'ont d'autre réalité que l'opinion que tu t'en formes. Tu te trouveras amplement au large, si tu embrasses d'un seul regard l'univers tout entier ; si tu te fais l'idée de la durée éternelle ; du changement rapide que subit chaque être dans ses parties ; du peu de temps qui sépare la naissance des êtres de leur dissolution ; du temps immense qui a précédé leur naissance, et du temps infini qui suivra leur dissolution.

XXXIII. Tout ce que tu vois s'altérera bientôt ; et ceux qui voient cette altération seront bientôt détruits à leur tour. Celui qui meurt arrivé aux dernières limites de la vie ne sera pas plus avancé que celui qu'enlève une mort prématurée.

XXXIV. VOILA donc les pensées qui les guident! voilà l'objet de leurs souhaits! voilà pourquoi ils nous aiment, ils nous honorent! Habitue-toi à considérer leurs âmes dépouillées de tout vêtement. Ils s'imaginent nuire par leur blâme, servir par leurs louanges : quelle vanité!

XXXV. LA perte de la vie n'est rien qu'un échange. C'est là ce qu'aime la nature de l'univers, qui fait tout avec tant de sagesse; qui, depuis l'éternité, suit le même plan, et qui produira à l'infini des êtres de même sorte qu'aujourd'hui. Que dis-tu donc? Tu dis que tout a été, que tout sera toujours mal; que parmi tant de dieux on n'a pu jamais trouver une puissance qui corrigeât ce désordre, et que le monde a été condamné à subir des malheurs sans fin.

XXXVI. LA matière de chaque objet n'est que pourriture : de l'eau, de la poussière, des os, de la puanteur. Les marbres sont des calus de la terre; l'or, l'argent, un sédiment; nos vêtements, du poil de bêtes; la pourpre, du sang : il en est de même de toutes choses. Même le souffle qui fait notre vie n'est pas d'autre nature, et passe d'un être dans un autre.

XXXVII. ASSEZ de vie misérable, de lamentations, de grimaces ridicules! Qu'est-ce qui te trouble? qu'y a-t-il de nouveau dans les choses? pourquoi te mets-tu hors de toi-même? La forme? considère sa nature. La matière? considère sa nature. En dehors de la forme et de la matière, il n'y a rien. Tâche donc enfin de montrer aux dieux un cœur plus simple, plus vertueux. C'est la même chose de contempler ce qui se passe, pendant cent années ou pendant trois ans.

XXXVIII. S'IL a péché, c'est en lui qu'est le mal; mais peut-être n'a-t-il pas péché.

XXXIX. Ou tout provient d'une seule source intelligente et affecte toutes choses comme un seul corps, et il ne faut pas que la partie se plaigne de ce qui arrive au tout; ou bien il n'y a que des atomes, qu'un mélange, une dissipation fortuite des choses. Pourquoi donc te troubler? Dis à ton âme : Tu es morte; tu n'es que corruption, dissimulation; tu n'as qu'un orgueil féroce; tu ne songes, comme les brutes, qu'à satisfaire tes appétits et ta faim.

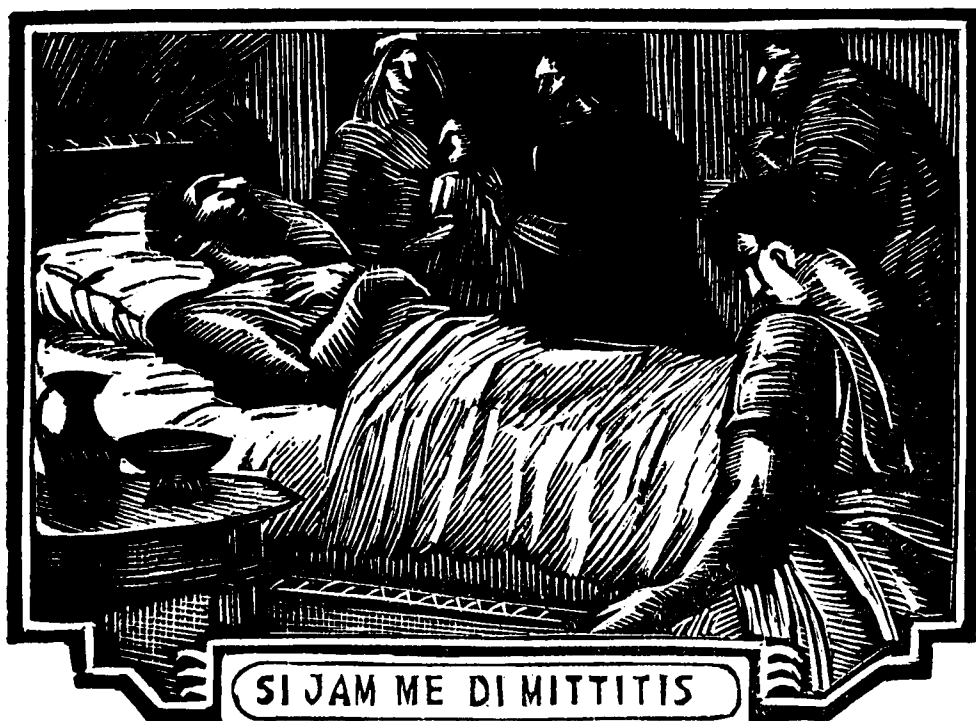
XL. Ou les dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? S'ils peuvent quelque chose, pourquoi ne les pries-tu pas de te délivrer de cette crainte, de ce désir, de cette douleur que tu sens en toi à propos de certains objets, plutôt que de demander qu'ils t'accordent ceci, qu'ils éloignent cela? Car enfin, si les dieux peuvent venir au secours des hommes, ils peuvent bien les aider en cela. Mais peut-être tu diras : « Les dieux ont mis cela en mon pouvoir. » Eh bien donc, ne vaut-il pas mieux user avec une entière liberté de ce qui est en ta puissance, que de te troubler comme un esclave, comme un être vil, pour des choses qui ne dépendent pas de toi? Mais qui t'a dit que les dieux ne nous portent pas secours même pour les choses qui dépendent de nous? Mets-toi donc à les prier de cette manière, et tu verras. Celui-là fait cette prière : « Oh! que j'obtienne les faveurs de cette femme! » Toi, prie au contraire : « Oh! que je ne désire jamais d'obtenir les faveurs de cette femme! » Un autre dit : « Puissé-je me défaire de cela! » Toi, demande le moyen de n'avoir pas besoin de t'en défaire. Un autre : « Puissé-je ne pas perdre mon enfant! » Toi, demande de ne pas craindre de le perdre. Tourne en un mot de ce côté toutes tes prières; et vois ensuite ce qui arrivera.

XLI. ÉPICURE dit : « Quand j'étais malade, je ne m'entre-

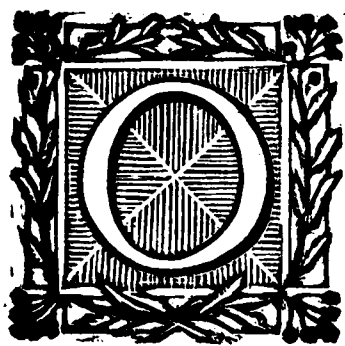
tenais avec personne des souffrances de mon corps. Jamais, dit-il, je n'en parlais à ceux qui venaient me visiter. Toujours je discutais sur mon sujet habituel, la nature des choses. Je cherchais à voir comment la pensée, bien qu'en communication avec ces sortes de mouvements qui affectent le corps, peut être exempte de trouble, en se maintenant dans la jouissance du bien qui lui est propre. Je ne donnais pas, dit-il encore, une occasion aux médecins de s'enorgueillir par l'idée de l'importance de leurs secours. Ma vie, même alors, était heureuse et tranquille. » Imite donc Épicure : dans la maladie si tu es malade, dans tous les accidents de la vie ; car il ne faut jamais défaillir à la philosophie, quelques circonstances qui adviennent, ni partager les sottises des ignorants et de ceux qui ne connaissent pas la nature des choses (précepte commun à toutes les sectes de philosophes) ; il faut uniquement s'occuper de la tâche présente, et du bon usage de l'instrument avec lequel on l'accomplit.

XLII. Dès que quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande-toi aussitôt à toi-même : « Peut-il n'y avoir pas des impudents dans le monde ? » Cela ne saurait être. Ne demande donc pas l'impossible ; car cet homme est un de ces impudents qui doivent nécessairement exister dans le monde. Fais encore la même réflexion à propos du fourbe, du traître, de tout autre vicieux. En te rappelant qu'il est impossible que l'espèce de ces gens n'existe pas, tu deviendras plus bienveillant pour chacun d'eux en particulier. Une chose bien utile encore, c'est de songer à l'instant même à la vertu que la nature a donnée à l'homme contre ce péché ; car elle a donné, comme antidote contre l'ingratitude, la douceur, et telle autre vertu contre tel autre vice. Après tout, il est en ton pouvoir de redresser par tes leçons celui qui a quitté la bonne voie ; car toute faute est une déviation du but qu'on

se propose, une aberration véritable. Quel tort t'a donc été causé? Tu ne saurais trouver qu'aucun de ceux contre lesquels tu t'irrites ait rien fait qui dût rendre ton âme pire qu'elle n'était : or, c'est là que réside pour toi le vrai mal et ce qui peut te nuire. Qu'y a-t-il de mauvais ou d'étrange qu'un ignorant fasse ce qui est œuvre d'ignorant? Vois si tu ne devrais pas plutôt t'accuser toi-même de ne pas t'être attendu aux fautes qu'il devait commettre. La raison devait te faire présumer que vraisemblablement il ferait la faute : c'est pour l'avoir oublié que tu t'étonnes qu'il l'ait commise. Surtout quand tu adresses tes reproches à un traître, à un ingrat, reviens sur toi-même : évidemment, c'est ta faute d'avoir compté que cet homme, avec un tel caractère, garderait sa parole, ou d'avoir eu, en rendant un service, autre chose que le service en vue, et de n'avoir point goûté, à faire l'action même, tout le fruit qui devait t'en revenir. Que demandes-tu davantage en faisant du bien aux hommes? Ne te suffit-il pas d'avoir fait quelque chose de conforme à ta nature; et veux-tu en être récompensé? C'est comme si l'œil demandait un salaire parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent. Car, de même que ces parties du corps ont été faites dans un certain but, et qu'en faisant la fonction qu'exige leur structure elles font ce qui leur est propre, de même l'homme, né pour faire le bien, ne fait, quand il rend un service, quand il vient au secours des autres dans des choses qui en elles-mêmes ne sont rien, que ce que comporte son organisation; et il a atteint son objet.



LIVRE DIXIÈME



MON âme! seras-tu, quelque jour enfin, bonne, simple, toujours la même, et toute nue, plus visible à l'œil que le corps qui t'enveloppe? Goûteras-tu enfin le bonheur d'aimer, de chérir les hommes? Seras-tu un jour enfin assez riche de toi-même pour n'avoir aucun besoin, aucun regret; ne désirant ni objet de plaisir, ayant vie ou non, ni temps pour prolonger tes jouissances; ni d'être en un autre

lieu, dans quelque autre contrée, de respirer un air plus pur, d'avoir affaire avec des hommes plus sociables? Si tu te contentes de ta condition présente, tu feras ton plaisir de tout ce qui est présentement, et tu te persuaderas à toi-même que tout ce qui t'arrive est bien pour toi; que tout vient des dieux, et qu'il ne peut y avoir que du bien dans tous leurs décrets, dans tout ce qu'ils feront pour la conservation de cet être parfait, bon, juste, beau, qui produit, embrasse, contient toutes choses, où tout se dissout pour produire d'autres êtres semblables aux premiers. Seras-tu enfin en état quelque jour de vivre avec les dieux et les hommes dans une telle communion, que jamais tu ne te plains d'eux et que jamais ils ne te condamnent?

II. OBSERVE ce que demande la nature, en tant qu'il ne s'agit que de vivre; puis, fais ce qu'il faut, n'y manque pas, pourvu que ta nature animale n'en soit point altérée. Ensuite observe ce que demande la nature animale, et obéis à ses ordres, pourvu qu'il n'en arrive aucune altération à ta nature d'animal raisonnable. Et ce qui convient à l'être raisonnable, c'est aussi ce qui convient à la société. Suis ces règles, et ne t'inquiète plus de rien.

III. TOUT ce qui t'arrive, ou tu peux le supporter, ou cela t'est impossible. Si la nature t'a donné une force suffisante, ne te fâche point; use de ta force pour supporter ce qui t'arrive. Et si tu n'as pas la force nécessaire, ne te fâche point non plus : en te détruisant, l'accident périra lui-même. Souviens-toi, du reste, que ta nature est de supporter tout ce que peut rendre supportable et soutenable pour toi la considération de ton intérêt et de ton devoir.

IV. Si l'on se trompe, corrige avec bonté, et montre quelle

est l'erreur. Si tu ne le peux, accuse-toi toi-même, ou plutôt ne t'accuse pas.

V. Tout ce qui peut t'arriver t'était destiné de toute éternité; et l'enchaînement des causes avait de tout temps déterminé et ton existence et ce qui vient de t'arriver.

VI. S'IL n'y a que des atomes, ou s'il y a une nature, il faut poser d'abord que je suis une partie du tout que gouverne la nature, ensuite qu'il y a un rapport de parenté des parties qui sont de mon espèce avec moi. Si je me rappelle ces vérités, je ne recevrai jamais avec chagrin, en tant que partie, rien de ce que me distribue le tout; car une chose ne peut pas être nuisible à la partie quand elle est utile au tout. Il n'y a rien dans l'univers qui ne serve à l'univers : c'est là ce qui est commun à toutes les natures; et ce qui distingue celle de l'univers, c'est de ne pouvoir être forcée par aucune cause extérieure à engendrer ce qui serait mauvais pour elle. Ainsi donc, en me rappelant que je suis une partie d'un tel tout, je recevrai avec résignation tout ce qui m'arrivera; et, en tant que j'ai un rapport de parenté avec les parties de même espèce que moi, je ne ferai rien ne qui serve au bien de la société : mieux encore, je rapporterai tout à ces êtres de même espèce que moi; je dirigerai toute mon activité vers le bien général, et la détournerai de tout ce qui y est contraire. Si j'agis de la sorte, ma vie coulera nécessairement heureuse, comme tu peux concevoir que coulerait celle d'un citoyen qui marquerait chaque pas de son existence par des actions utiles à ses concitoyens, et qui accepterait avec joie ce que lui départirait l'État.

VII. TOUTES les parties de l'univers qui sont comprises dans le monde visible subiront inévitablement la corruption, se transformeront en d'autres êtres, pour me servir d'une

expression significative. Si c'est là pour elles un mal, et un mal qui soit une nécessité de leur nature, l'univers est mal gouverné, puisque ses parties sont faites pour s'altérer et doivent, d'après leur constitution, se corrompre en mille manières. Est-ce que la nature elle-même a voulu tout exprès faire du mal à ses parties, les rendre sujettes au mal et nécessairement exposées à y tomber; ou bien cela se passe-t-il sans qu'elle s'en aperçoive? Des deux façons, même invraisemblance. Si quelqu'un, laissant de côté l'idée de nature, donnait pour explication que les choses sont ainsi faites, il serait ridicule à lui, même ainsi, de dire que les parties de l'univers sont destinées à changer, et en même temps de s'étonner, de se fâcher du changement, comme d'un accident contre nature; surtout quand la dissolution de chaque être n'est que son retour aux principes dont il était composé. En effet, ou bien il n'y a là qu'une dispersion d'atomes, ou c'est la conversion en terre de ce que le corps a de solide, de ce qu'il a de volatil en air, les deux principes rentrant dans le sein de la puissance universelle, soit que l'univers doive être consumé après une période déterminée, soit qu'il se renouvelle par de perpétuelles vicissitudes. Et ne t'imagines pas que ce soit le solide, le volatil, qui y étaient à l'instant de la naissance : tout ceci n'y est entré que d'hier ou d'avant-hier, par les aliments et la respiration. Ce qui change, c'est ce qu'il a reçu en lui, et non ce que la mère a mis au monde. Suppose même que tu n'es si fort engagé dans la vie de tes organes que par le fait de ce que t'a transmis ta mère : il n'y aurait encore là, je crois, nul obstacle à ce que je viens de dire.

VIII. QUAND tu te seras fait donner les titres de bon, de modeste, d'ami de la vérité, de prudent, de résigné, de magnanime, prends bien garde de ne pas mériter les titres contraires; et, si tu perds ces noms-là, reviens-y au plus vite.

Souviens-toi que le mot prudent signifie que tu dois examiner attentivement et sans distraction chaque objet; que celui de résigné t'oblige à accepter sans murmure tout ce que la commune nature te donne en partage; que celui de magnanime suppose une grandeur, une élévation d'âme supérieure aux impressions douces ou rudes de la chair, à la vaine gloire, à la mort, à tous les autres accidents. Si tu conserves ces titres, mais sans te mettre en peine que d'autres te les donnent, tu deviendras tout autre, tu entreras dans une vie nouvelle. Car, de rester ce que tu as été jusqu'à ce jour, et de mener encore cette vie pleine d'agitation et de souillures, c'est n'avoir plus aucun sentiment, c'est être esclave de la vie, c'est ressembler à ces bestiaires à demi dévorés, qui, tout couverts de blessures et de sang, demandent avec prières qu'on les conserve pour le lendemain, où ils seront pourtant, à la même place, livrés aux mêmes ongles et aux mêmes dents. Établis-toi donc dans la possession de ce petit nombre de titres; et, si tu peux t'y maintenir, restes-y, comme si tu avais été transporté dans une sorte d'îles des bienheureux. Si tu t'aperçois que la possession t'échappe, que tu n'es plus le maître, va-t'en courageusement dans quelque coin où tu redeviendras le maître; ou bien sors pour jamais du monde, non pas dans un accès de colère, mais simplement, en homme libre, modeste, qui aura du moins fait une chose en sa vie, d'être parti dans ces sentiments. Un secours puissant pour te faire souvenir de ces titres, c'est de te souvenir qu'il y a des dieux, et qu'ils ne se soucient pas simplement d'être flattés par des animaux raisonnables, mais de voir tous les êtres raisonnables se rendre semblables à eux; que c'est le figuier qui fait ce que doit faire le figuier, le chien ce qui est du chien, l'abeille ce qui est de l'abeille, et l'homme ce qui est de l'homme.

IX. UN mime, la guerre, l'effroi, l'engourdissement, l'escla-

vage, contribueront chaque jour à effacer de ton esprit ces maximes saintes. Combien d'idées ne te formes-tu pas et ne laisses-tu pas échapper, parce que tu n'étudies point la nature ! Il faut voir et agir en toute chose de telle façon qu'on accomplisse ce que réclame la nécessité présente, et qu'on exerce néanmoins la faculté spéculative; il faut que la connaissance de chaque chose aide à nous maintenir dans un état de satisfaction intérieure, mais non cachée. Quand goûteras-tu le plaisir de la simplicité, de la gravité ? Quand connaîtras-tu ce que chaque chose est dans son essence, et quel lieu elle occupe dans le monde, et combien de temps elle doit subsister, et de quels éléments elle est composée, et de qui elle doit être la possession, enfin qui peut la donner ou l'enlever ?

X. UNE araignée est fière quand elle a pris une mouche; tel homme s'enorgueillit d'avoir pris un levraut; tel autre, des sardines au filet; tel autre, des sangliers; tel autre, des ours; tel autre, des Sarmates. Ceux-ci ne sont-ils pas aussi des brigands, si l'on examine bien les principes qui les guident ?

XI. RENDS-TOI maître de ton attention, afin de bien connaître comment toutes choses se transforment les unes dans les autres; applique-toi sans cesse à cet examen; exerce-y sans cesse ton esprit. Rien n'est plus capable de grandir notre âme et de la détacher du corps. Celui qui pense qu'il faudra dans quelques instants laisser tous ces biens en sortant de la vie se livre tout entier à la justice dans toutes les actions qu'il fait, et, dans les autres accidents, à la nature de l'univers. Ce que l'on dira, ce que l'on pensera, ce que l'on fera contre lui, il ne s'en met pas même en peine, satisfait de ces deux choses : de faire avec justice ce qu'il fait présentement, et d'aimer ce qui lui est présentement

distribué. Il est libre de toute autre affaire, de tout autre soin; il ne demande rien que de marcher dans le droit chemin selon la loi, et de suivre Dieu, qui tient toujours le droit chemin.

XII. QU'EST-IL besoin de te livrer aux conjectures, quand tu peux voir ce qu'il te faut faire? Si tu le vois, marches-y paisiblement, sans te laisser détourner. Si tu ne le vois pas, arrête-toi, prends conseil des gens les plus sages. S'il se présente quelque autre difficulté à ce sujet, réfléchis aux circonstances présentes, et attache-toi à ce qui te paraît juste. C'est là ce qu'il y a de mieux à faire; car c'est là qu'il serait le plus honteux d'échouer. Celui qui en toutes choses obéit à la raison est tout prêt pour le repos comme pour les affaires, enjoué et pourtant grave.

XIII. DEMANDE-TOI à toi-même, dès l'instant où tu sors du sommeil, s'il est pour toi de quelque importance qu'un autre fasse des actions justes et honnêtes : tu verras que cela t'importe peu. As-tu oublié que ceux qui montrent tant d'arrogance dans les louanges et les critiques qu'ils font des autres se conduisent de telle manière au lit, de telle manière à table? As-tu oublié quelle est leur façon d'agir, ce qu'ils évitent et ce qu'ils ambitionnent, ce qu'ils ravissent secrètement ou avec violence? Ce ne sont pas leurs mains ni leurs pieds, c'est la partie la plus précieuse d'eux-mêmes qui est coupable; c'est celle d'où naissent, quand on le veut, la foi, la pudeur, la vérité, la loi, le bon génie.

XIV. L'HOMME qui connaît ses devoirs, et qui a de la modestie, dit à la nature, d'où viennent et où rentrent toutes choses : « Donne-moi ce que tu veux; reprends-moi ce que tu veux! » Et il parle ainsi, non point par fierté, mais par un sentiment de résignation et d'amour pour la nature.

XV. CE qui te reste à vivre est peu de chose. Vis comme si tu étais sur une montagne; car peu m'importe qu'on soit ici ou là, puisque partout dans le monde on est comme dans une cité. Que les hommes voient, qu'ils contemplent en toi un homme véritable, vivant conformément à la nature. S'ils ne peuvent supporter cet homme, qu'ils le tuent : cela vaudrait mieux encore que de vivre ainsi.

XVI. IL ne s'agit nullement désormais de discuter sur ce que doit être l'homme de bien, mais d'être homme de bien.

XVII. REPRÉSENTE-TOI sans cesse l'éternité de la durée et l'infinité de la matière. Chaque objet pris en particulier n'est, par rapport à la matière, qu'un grain de mil, et, pour la durée, qu'un tour de vrille.

XVIII. QUAND tu arrêtes ta pensée sur chacun des objets qui se présentent, imagine-le se dissolvant déjà, soumis déjà au changement, à la pourriture, à la dispersion; songe que chaque chose n'est née que pour mourir.

XIX. QUE sont les hommes qui ne font que manger, dormir, s'accoupler, aller à la selle, faire les autres fonctions animales? Ensuite, que sont ces gens qui s'enflent d'orgueil, qui s'emportent, qui traitent du haut en bas les autres? À qui ne faisaient-ils pas la cour naguère, et pour quoi obtenir? Dans peu ils seront tous réduits au même état.

XX. CE que la nature de l'univers apporte à chaque homme lui est utile, et lui est utile alors qu'elle l'apporte.

XXI. LA terre aime la pluie; l'air divin aime aussi la pluie. Le monde aime à faire ce qui doit arriver. Je dis donc au monde : « J'aime ce que tu aimes. » Mais ne dit-on

pas aussi, dans le langage commun : Cela aime à se faire?

XXII. OU tu vis ici, et dès longtemps tu y es accoutumé; ou tu sors de chez toi, et tu l'as voulu; où tu meurs, et tu as fait ta tâche. Hors de là il n'y a rien. Aie donc bon courage!



XXIII. AIE toujours devant les yeux cette vérité, que ce coin de terre et la campagne c'est la même chose; que partout tout se ressemble, au sommet d'une montagne, sur le rivage de la mer, dans quelque endroit que ce soit. Oui, tu reconnâtras la vérité de ce que dit Platon : « Entouré des murs d'une ville, on peut être dans la montagne, et traire des brebis. »

XXIV. QUELLE est la partie qui doit commander en moi? qu'en fais-je présentement? à quoi présentement me sert-elle? est-elle privée d'intelligence? s'est-elle détachée, arrachée de la société des hommes? est-elle si fort adhérente, si fort confondue avec cette misérable chair, qu'elle en subisse tous les mouvements?

XXV. CELUI qui s'enfuit de chez son maître est un déserteur. La loi est notre maître : la transgresser, c'est être déserteur. De même pour celui qui s'afflige, qui se met en colère, qui se livre à la crainte; car ce qui cause son trouble, c'est chose déjà faite, ou qui se fera en vertu de l'ordre établi par l'être qui gouverne toutes choses, lequel est la loi et distribue à chacun son lot. Craindre, s'affliger, se fâcher, c'est donc être déserteur.

XXVI. ON s'en va quand on a versé dans la matrice le germe d'un embryon; mais une autre cause reprend l'œuvre et achève le corps de l'enfant : commencement bien vil, admirable fin! L'enfant ensuite a fait passer par son gosier des aliments; une autre cause s'en empare, et voilà naître la sensation, le désir, en un mot la vie, la force, et le reste; tant de facultés, et de si belles! Contemplons ces mystères, malgré le voile qui les dérobe à nos regards, et reconnaissons-y la main d'une puissance cachée, comme celle qui attire en bas les corps pesants, en haut les corps légers. Ce n'est point des yeux que nous avons à nous servir; mais nous n'en verrons pas avec moins de clarté.

XXVII. CONSIDÈRE sans cesse que tout s'est passé jadis comme tu vois que tout aujourd'hui se passe, et que tout se passera toujours ainsi. Place devant tes yeux toutes ces comédies, ces scènes du même genre que tu as connues par ta propre expérience, ou par l'histoire ancienne : ainsi la

cour d'Adrien, la cour d'Antonin, la cour de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Crésus. C'était toujours la même chose, seulement c'étaient d'autres acteurs.

XXVIII. FIGURE-TOI qu'un homme qui s'afflige ou se fâche de quoi que ce soit est semblable à un porc qui, pendant qu'on l'immole en sacrifice, regimbe et grogne. Il en est de même de celui qui, seul étendu dans son lit, déplore en secret le destin qui nous enchaîne. Songe qu'il n'a été donné qu'à l'animal raisonnable d'obéir librement à ce qui arrive. Ne faire simplement qu'obéir est une nécessité que tous subissent.

XXIX. A CHACUNE de tes actions fais un examen, et demande-toi à toi-même si la mort est une chose terrible parce qu'elle te privera de tel objet.

XXX. DÈS que tu t'offenses de la faute de quelqu'un, reviens aussitôt sur toi, et réfléchis aux fautes semblables que tu commets : ainsi, quand tu regardes comme un bien l'argent, le plaisir, la vaine gloire et les choses de ce genre. En t'appliquant à cette idée, tu auras bientôt oublié ta colère. Tu concevras qu'il subit une violence : que pourrait-il faire ? Ou, si tu le peux, délivre-le de la puissance qui agit sur lui.

XXXI. QUAND tu vois Satyron, imagine-toi que c'est quelque socratique, Eutychès ou Hymen ; quand tu vois Euphrate, songe à Eutychion, à Silvanus ; quand c'est Alciphron, à Tropéophore ; quand tu vois Xénophon, représente-toi Criton ou Sévérus. Si tu jettes les yeux sur toi, songe à quelqu'un des Césars. Chaque chose a son analogue. Puis, fais cette réflexion : Où sont ces gens-là ? nulle part ; ou en tel lieu qu'il te plaira. De la sorte, tu ne verras jamais dans les choses humaines que fumée et que néant, surtout si tu te souviens que ce qui a une fois changé de forme ne la reprendra jamais

dans l'infini de la durée. Et toi, jusqu'à quand dois-tu vivre? Pourquoi ne te suffit-il pas de traverser ce court espace comme il convient de le faire? Quelle est la matière, le sujet de tes aversions? Car tout cela, qu'est-ce autre chose que des occasions d'exercer la raison, si l'on connaît bien, et comme le doit celui qui a étudié la nature, tout ce qu'il y a dans la vie? Demeure donc ferme, jusqu'à ce que tu te sois rendu ces vérités familières, comme un bon estomac se rend propres tous les aliments; comme un grand feu tourne en flamme et en lumière tout ce qu'on y jette.

XXXII. IL ne faut pas que personne puisse dire avec vérité que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir quiconque aura de toi pareille opinion. Tout cela dépend de toi; car qui pourrait t'empêcher d'être homme de bien et simple de mœurs? Seulement, prends une bonne résolution de cesser de vivre, si tu n'avais plus ces vertus, car la raison, dans ce cas, ne te commande plus de vivre.

XXXIII. QU'EST-CE qu'il est possible de faire ou de dire de mieux en cette occasion? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. N'allègue pas qu'il y a des obstacles. Tu ne cesseras de gémir que le jour où tu seras mis en état de faire, avec autant d'empressement que les voluptueux en mettent à leurs plaisirs, ce que réclame, dans chaque occasion qui s'offre, la constitution même de l'homme. Car il doit y avoir une jouissance à pouvoir faire ce qui est conforme à notre nature. Or, c'est en toute situation chose en ton pouvoir. Il n'est pas donné au cylindre de se mettre en mouvement sans certaines conditions, pas plus qu'à l'eau, au feu, aux autres êtres qui sont régis par la nature ou par une âme dénuée de raison : il y a bien des choses qui les entravent, qui leur font obstacle. Quant à l'âme et à la raison, elles peuvent s'avancer, en suivant leur nature, leur volonté,

à travers tous les obstacles. Cette facilité avec laquelle la raison passe à travers toutes choses, c'est la même, mets-toi-le bien devant les yeux, que celle qu'a le feu à monter, la pierre à descendre, le cylindre à rouler sur un plan oblique. N'en demande pas davantage. Les autres obstacles n'en sont que pour le corps, pour ce cadavre. Si l'opinion ne vient pas nous tromper, si la raison conserve son empire, nous n'en sommes pas blessés; ils ne nous font aucun mal : autrement, l'être qu'ils affecteraient serait aussitôt dégradé. Dans toutes les œuvres de l'art, il n'y a pas d'accident qui ne rende pire qu'il n'était l'objet qui en a été atteint : ici, au contraire, l'homme, si j'ose le dire, devient meilleur, plus digne de louanges, quand il fait un bon usage des difficultés qu'il rencontre. Souviens-toi, en un mot, qu'il n'y a jamais de mal pour un citoyen véritable, là où la cité ne souffre point, comme il n'y a jamais de mal pour la cité, là où la loi n'est point violée. Or, dans tout ce qu'on appelle infortune, il n'y a rien qui viole la loi. Ce qui ne viole point la loi ne nuit donc ni à la cité ni au citoyen.

XXXIV. A L'HOMME d'esprit qui s'est pénétré des vrais principes un mot très court suffit, même trivial, pour lui faire bannir la tristesse et la crainte. Celui-ci, par exemple :

*Le vent disperse les feuilles sur la terre...
Ainsi la race des mortels...¹*

Oui, tes enfants ne sont que des feuilles légères; feuilles aussi, ceux qui jettent de grands cris à notre louange pour faire croire à leur parole, ou, au contraire, qui nous maudissent, qui nous blâment en leur particulier, qui nous chargent de leurs railleries; feuilles enfin, ceux qui après

1. *Iliade*, chant VI, vers 147 et suivants.

notre mort se souviendront de nous. La saison du printemps les voit naître, et puis un coup de vent les a abattues. A leur place, la forêt en produit d'autres. La durée de toutes choses est également courte; mais toi, tu crains, tu désires tout, comme si tout devait être éternel. Bientôt toi aussi tu fermeras les yeux; bientôt quelque autre pleurera celui qui t'aura mené au tombeau.

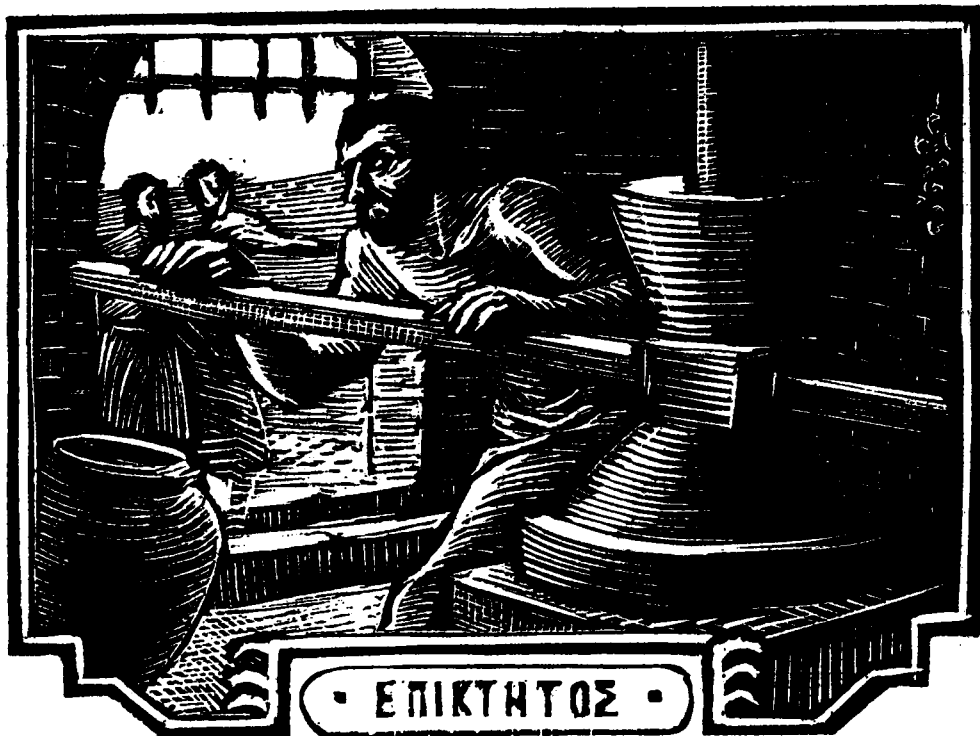
XXXV. LE propre d'un œil sain, c'est de regarder tout ce qui est visible, et de ne pas dire : « Je veux voir du vert. » Car c'est là le langage d'un œil malade. De même une ouïe saine, un bon odorat, doivent être prêts à recevoir tous les sons et toutes les odeurs. De même il faut qu'un estomac bien portant soit pour tous les aliments ce qu'est une meule de moulin, faite pour broyer les grains de toute sorte. C'est donc le devoir d'une saine raison d'être préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : « Que mes enfants vivent ! » ou : « Que mes actions soient toujours louées par tout le monde ! » celle-là est un œil qui cherche le vert, des dents qui veulent du tendre.

XXXVI. IL n'est personne d'assez fortuné pour n'avoir pas, quand il meurt, quelqu'un auprès de lui qui se réjouisse du mal qui lui arrive. C'était un homme vertueux et sage, soit; n'y aura-t-il pas à sa dernière heure quelqu'un qui se dira en lui-même : « Enfin nous allons respirer, délivrés de ce pédant; sans doute il ne faisait de mal à aucun de nous, mais je me suis aperçu qu'en secret il nous condamnait. » — Voilà pour l'homme de bien. Quant à nous, combien de causes pour lesquelles plus d'un désire être délivré de nous ! C'est là la pensée qui doit te faire quitter plus volontiers la vie. Oui, songe en toi-même : « Je sors d'une vie où ceux qui la partageaient avec moi, et pour qui j'avais tant travaillé, tant fait de vœux, pris tant de soucis, sont ceux-là mêmes

qui désirent que je m'en aille, qui espèrent qu'il leur en adviendra quelque soulagement. » Qu'y a-t-il donc qui puisse nous engager à rester ici plus longtemps? Cependant, ne te sépare pas d'eux moins bien disposé pour cela; continue à leur montrer, comme toujours, amitié, bienveillance, indulgence. N'aie pas l'air non plus de céder à la contrainte. Il faut que ta séparation d'avec eux se fasse avec autant d'aisance que, chez ceux qui savent bien mourir, l'âme se dégage du corps. Car enfin, c'est la nature qui a formé le lien et qui l'a rompu. Elle vient de le rompre? eh bien, prenons congé, comme quand on quitte des amis, mais sans déchirement de cœur, sans avoir besoin qu'on t'entraîne. C'est là aussi une des choses conformes à la nature.

XXXVII. PRENDS l'habitude, à chaque action d'autrui, de te faire autant que possible cette question : « Quel est le but que cet homme se propose? » Mais commence d'abord par toi : examine-toi avant tout toi-même.

XXXVIII. SOUVIENS-TOI que ce qui te remue comme les ficelles font une marionnette, c'est ce qui est caché en toi : oui, c'est là le principe de nos desseins, c'est là la vie, c'est là, s'il faut le dire, l'homme même. Ne mêle jamais à cette pensée l'idée du vase qui te renferme, et de ces organes qui ont été faits pour toi; car ils sont comme une doloire, avec cette seule différence qu'ils sont nés en même temps que toi. Ces parties de ton être n'auraient pas plus d'utilité, sans la cause qui les meut et qui les modère, que n'en aurait, dans le même cas, la navette pour la tisseuse, le roseau pour l'écrivain, le fouet pour le cocher.



LIVRE ONZIÈME



VOICI les propriétés de l'âme raisonnable. Elle se voit elle-même; elle se façonne, elle se fait comme elle veut être; elle recueille elle-même les fruits qu'elle porte, tandis que les fruits des plantes, les productions des animaux, sont recueillis par d'autres; enfin, à quelque moment que sa vie se termine, elle atteint le but où elle tendait. Il n'en est pas ici comme de la danse, de la représentation d'une

comédie et des autres exercices de ce genre, où l'action, par le moindre retranchement, devient défectueuse. A quelque âge, en quelque lieu que la vie cesse, l'âme a rempli l'objet qu'elle se propose; il n'y manque plus rien; elle peut dire : J'ai ce qui m'appartient. De plus, elle embrasse dans ses spéculations le monde tout entier et le vide qui environne le monde; elle examine la figure du monde; elle s'étend jusque dans l'infini de la durée; elle comprend, elle conçoit la régénération de toutes choses au bout de périodes déterminées; elle observe que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau; que nos devanciers n'ont rien vu de plus que nous, mais que l'homme de quelque sens, après une vie de quarante ans, a vu, en quelque façon, tout ce qui a été et tout ce qui doit être, puisque ce sont toujours des êtres de la même espèce. Le propre d'une âme raisonnable, c'est encore l'amour du prochain, la vérité, la modestie, un extrême respect d'elle-même comme aussi de la loi. C'est ainsi que la droite raison ne diffère en rien de la règle de justice.

II. Tu mépriseras les délices du chant, de la danse, du pancrace, si tu divises ces accents si harmonieux en chacun des sons qui les composent, et si, à chacun d'eux, tu te fais cette question à toi-même : Est-ce donc là ce qui me ravit? car il faudra bien que tu en conviennes. De même pour la danse : divise-la en chaque mouvement, en chaque attitude. De même enfin pour le pancrace. En un mot, souviens-toi partout, excepté pour la vertu ou ce qui vient de la vertu, de réduire l'objet à ses parties; et, par cette division, arrive à le mépriser. Applique la même règle à toute ta vie.

III. QUELLE âme que celle qui est prête dès l'instant où il faut sortir du corps, soit pour s'éteindre ou se dissiper, soit pour subsister encore! Je dis prête par l'effet de son

propre jugement, non par opiniâtreté pure, comme les chrétiens, mais après mûre délibération, avec gravité, de manière à pouvoir faire passer ces sentiments dans l'âme d'un autre, et sans faste tragique.

IV. J'AI fait quelque chose d'utile à la société? j'ai donc fait ce qui m'est utile. Aie toujours cette vérité présente à ton esprit; ne cesse jamais de la mettre en pratique.

V. QUEL est ton métier? d'être homme de bien. Et par quel autre moyen le devient-on, si ce n'est par les principes qui concernent et la nature de l'univers et la condition particulière de l'homme?

VI. LA tragédie a été d'abord instituée pour nous avertir des accidents de la vie; que tel est l'ordre de la nature des choses, et que ce qui nous amuse sur la scène ne doit pas faire notre tourment sur une scène plus grande. Vous voyez en effet qu'il est impossible que les choses ne se passent pas ainsi, et que cette loi assujettit ceux-là mêmes qui crient : *O Cithéron!*

Quelquefois il y a d'utiles maximes chez les poètes dramatiques. J'en choisis quelques-unes :

*Si les dieux me négligent, moi et mes deux enfants,
Il y a à cela même une raison;*

et encore :

Il ne faut pas que nous nous irritions contre les choses;

et :

Moissonnons la vie comme des épis féconds;

et les autres passages de ce genre.

Après la tragédie, on inventa la comédie ancienne, qui, usant d'une franchise magistrale, n'était pas inutile, par la licence même de son langage, à détourner les hommes du faste et de l'insolence : c'est dans ce but que Diogène lui emprunta souvent quelques traits.

Considère ensuite la comédie moyenne, et le dessein qui a produit la nouvelle, laquelle peu à peu se transforma en une imitation ingénieuse; car il y a, on le sait, bien de bonnes choses chez ces poètes. Considère aussi quel est vraiment le but que se proposent cette poésie, ces fictions dramatiques.

VII. AH! que tu vois bien qu'il n'y a pas d'autre genre de vie plus propre à l'étude de la sagesse que celui que tu mets présentement en pratique!

VIII. UNE branche détachée du rameau auquel elle tenait est nécessairement détachée de l'arbre tout entier; ainsi l'homme séparé d'un homme est retranché du corps de la société. C'est un étranger qui coupe la branche; mais c'est l'homme lui-même qui se sépare de son prochain, par la haine, par l'aversion, ignorant qu'il vient en même temps de se retrancher de la cité tout entière. Cependant Jupiter, le dieu qui a réuni les hommes en société, nous accorde un privilège : il nous est permis de nous rejoindre à ceux qui sont nos proches, et de redevenir une partie nécessaire à l'intégrité de l'ensemble; mais pourtant, si la séparation est trop fréquente, l'union nouvelle, la réconciliation est difficile. Oui, il y a toujours une différence entre la branche qui de tout temps a végété, respiré sans cesse avec l'arbre, et celle qui, après le retranchement, y a été de nouveau entée : les jardiniers ont beau dire. Il faut être branches du même arbre, tout en ayant chacun sa pensée.

IX. CEUX qui te font obstacle quand tu suis le chemin

de la droite raison ne peuvent pas te détourner d'une bonne action : ne laisse donc pas d'avoir pour eux de la bienveillance. Reste ferme également dans ces deux principes : l'un, de persévérer dans tes jugements et tes actions; l'autre, de te montrer doux envers ceux qui s'efforcent de te faire obstacle ou de te causer quelque chagrin, car il y a autant de faiblesse à s'irriter contre eux qu'à abandonner notre manière d'agir et à succomber sous le coup qu'ils nous portent. Dans les deux cas, c'est désertir son poste, soit qu'on se laisse troubler par la crainte, soit qu'on se prenne d'aversion pour celui que la nature a fait notre parent et notre ami.

X. LA nature n'est jamais inférieure à l'art, car les arts imitent la nature. Par conséquent, la nature la plus parfaite de toutes, et qui embrasse en elle toutes les autres, ne le cède point en industrie aux arts. Or, tous les arts font ce qui est moins bien en vue de ce qui est plus parfait : la commune nature en use donc ainsi. C'est là ce qui produit la justice; et la justice est la source des autres vertus, car nous ne saurions observer la justice si nous nous prenions de passion pour les choses indifférentes, ou si nous nous laissions aller à l'erreur, aux préjugés, à l'inconstance.

XI. CE ne sont pas les objets qui viennent à toi, quand tu es troublé par le désir ou la crainte. C'est toi en quelque sorte qui t'avances vers eux. Mets donc en paix ton esprit à leur sujet, et les objets resteront en repos eux-mêmes, et l'on ne te verra plus ni les désirer ni les craindre.

XII. LA sphère de l'âme a les mêmes dimensions en tout sens, quand elle ne s'étend vers rien d'extérieur, qu'elle ne se replie point en elle, qu'elle ne se dissipe ni ne s'affaisse point : elle resplendit alors d'une lumière qui lui fait voir la véritable nature de toutes choses et d'elle-même.

XIII. QUELQU'UN me méprise? c'est son affaire. Moi, je prendrai garde de ne rien faire ou dire qui soit digne de mépris. Quelqu'un me hait? c'est son affaire encore. Moi, je suis doux et bienveillant pour tout le monde; tout prêt à



montrer à chacun qu'il se trompe, non en le mortifiant, non en affectant de faire un effort, mais franchement et avec bonté, comme en usait le grand Phocion, si toutefois chez lui ce n'était pas une feinte; car il faut que cette conduite parte du cœur, et que les dieux voient en nous un homme résigné et qui ne se plaint pas. En effet, quel mal y a-t-il pour toi de faire présentement toi-même ce qui est propre à ta nature,

et de recevoir présentement ce qui est conforme à la nature de l'univers? n'as-tu pas été mis à ton poste d'homme pour aider, par tous les moyens, au salut de la communauté?

XIV. DES hommes qui se méprisent les uns les autres se font des compliments réciproques; et des hommes qui cherchent réciproquement à se supplanter se font des soumissions les uns aux autres.

XV. IL y a de la corruption et de l'hypocrisie dans ce discours : « J'ai résolu d'en agir franchement avec vous. » Que fais-tu, ô homme? ce préambule est inutile; la chose se fera bien voir à l'instant. Ton front doit porter écrites, dès le premier instant, ces paroles : *Voilà ce que j'ai résolu*. On doit les lire dans tes yeux à l'instant, comme celui qui est aimé découvre dans un regard toutes les pensées de sa maîtresse. L'homme franc et vertueux doit être, en un mot, comme un homme qui a mauvaise odeur. A peine assis à ses côtés, qu'on le veuille ou non, on s'en aperçoit. L'affectation de la franchise est un poignard caché. Rien n'est plus honteux qu'une amitié de loup. C'est là ce qu'il faut surtout éviter. L'homme vertueux, le simple, le bienveillant, portent leurs intentions dans leurs yeux; et on les y voit toujours.

XVI. L'ÂME possède en elle le pouvoir de mener une vie heureuse, pourvu qu'elle regarde avec indifférence ce qui est réellement indifférent. Elle y parviendra si elle considère chaque objet et séparément et par rapport au grand tout; si elle se souvient qu'il n'y a là rien qui soit capable de nous forcer à prendre de soi telle ou telle opinion; que les objets ne s'approchent point de nous, qu'ils restent dans leur repos, et que c'est nous qui formons nous-mêmes nos jugements sur eux, et qui les gravons en nous-mêmes, avec une pleine liberté, ou de ne les y point graver, ou, s'ils s'y sont glissés

à notre insu, de les effacer aussitôt. Au reste, nous n'aurons pas longtemps à prendre cette précaution, puisque dans peu nous serons au terme de notre vie. D'ailleurs, qu'y a-t-il là de si difficile? Si les choses conviennent à ta nature, jouis-en gaiement, et fais-en ton bonheur; si elles sont contraires à ta nature, cherche ce qui est conforme à ta nature, et marche à ce but, n'eût-il même rien de glorieux. Il est bien permis à chacun de chercher le bien qui lui est propre.

XVII. SONGE à l'origine de chaque objet, à la substance qui le constitue, aux changements qu'il doit subir, au résultat de ces changements : toutes choses où il n'y aura pour lui aucun mal.

XVIII. PREMIÈREMENT. — Quels sont les rapports qui me lient avec eux, et que nous sommes nés les uns pour les autres; que, sous un autre point de vue, je suis né pour être à leur tête, comme le bélier conduit son troupeau et le taureau le sien. Remonte plus haut encore, et dis-toi : Si ce ne sont pas les atomes, il y a une nature qui gouverne l'univers; et, s'il en est ainsi, les êtres inférieurs existent en vue des supérieurs, et ceux-ci en vue les uns des autres.

DEUXIÈMEMENT. — Quelle est leur conduite à table, au lit, ailleurs; surtout à quelles nécessités leurs opinions les asservissent; et, dans cette bassesse, combien de faste!

TROISIÈMEMENT. — S'ils s'y conduisent comme ils le doivent, il ne faut point s'en affliger. S'ils font le mal, évidemment c'est malgré eux et par ignorance; car c'est malgré elle qu'une âme se prive soit de la vérité, soit de la vertu, laquelle traite chacun selon son mérite. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment qu'on les appelle injustes, ingrats, avares, en un mot, gens malfaisants pour leur prochain.

QUATRIÈMEMENT. — Que tu pêches toi-même bien souvent, et que tu ressembles aux autres; que, si tu t'abstiens de certaines fautes, tu n'en as pas moins le penchant qui les

fait commettre, bien que la lâcheté, la vanité, ou tout autre vice de ce genre, t'en fasse t'abstenir.

CINQUIÈMEMENT. — Que tu ne sais pas même de façon bien certaine s'ils font mal; car souvent on agit en vertu d'un intérêt caché, et toujours il y a mille circonstances dont il faut s'informer, pour prononcer avec connaissance de cause sur les actions d'autrui.

SIXIÈMEMENT. — Te souvenir, quand tu sens quelque colère ou quelque indignation, que la vie humaine n'est qu'un instant imperceptible, et que bientôt nous serons tous au tombeau.

SEPTIÈMEMENT. — Que ce ne sont pas leurs actions qui causent notre tourment, car elles ne subsistent que dans l'esprit qui les a produites, mais que ce sont nos opinions. Efface donc l'opinion. Cesse de juger de leur action comme si c'était un mal pour toi; et voilà ta colère passée. Comment donc effacer? En réfléchissant qu'il n'y a rien là de honteux; car, s'il y avait autre chose que le vice qui fût honteux, tu commettrais nécessairement bien des crimes : tu serais un brigand; que dis-je? pis encore.

HUITIÈMEMENT. — Que la colère et le chagrin que nous font éprouver leurs actions sont plus pénibles pour nous que ces actions mêmes qui nous fâchent et nous chagrinent.

NEUVIÈMEMENT. — Que la bienveillance est invincible, pourvu qu'elle soit sincère, sans dissimulation et sans fard. Car, que pourrait te faire le plus méchant des hommes, si tu persévérais à le traiter avec douceur? si, dans l'occasion, tu l'exhortais paisiblement, et si tu lui donnais sans colère, alors qu'il s'efforce de te faire du mal, des leçons comme celle-ci : « Non, mon enfant! nous sommes nés pour autre chose. Ce n'est pas moi qui éprouverai le mal, c'est toi qui t'en fais à toi-même, mon enfant! » Montre-lui adroitement, par une considération générale, que telle est la règle; que ni les abeilles n'agissent comme lui, ni aucun des animaux qui

vivent naturellement en troupes. N'y mets ni moquerie ni insulte, mais l'air d'une affection véritable, d'un cœur que n'aigrit point la colère : non comme un pédant, non pour te faire admirer de ceux qui sont là; mais n'aie en vue que lui seul, y eût-il même là d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf points, comme si c'étaient autant d'inspirations des Muses; et commence enfin, pendant que tu vis, à être un homme. Mais il faut éviter de les flatter autant que de leur montrer de la colère : d'un côté comme de l'autre, c'est manquer à la société et s'exposer à faire le mal. Dans les accès de colère, aie sous la main cette vérité, qu'il n'est point digne d'un homme de s'emporter; que la douceur et la bonté, en même temps qu'elles sont plus conformes à sa nature, ont aussi quelque chose de plus mâle; que c'est là qu'on montre véritablement de la force et du nerf, et non point dans l'indignation et le ressentiment; car, plus cette conduite se rapproche de l'insensibilité, plus elle ressemble à la force. De même que la tristesse, la colère aussi dénote faiblesse. Dans les deux cas, c'est être blessé et s'être rendu à l'ennemi.

Reçois encore, si tu veux, une dixième maxime : ce sera le présent du dieu qui conduit les Muses. Prétendre que les méchants ne fassent pas le mal, c'est pure démente, car c'est désirer l'impossible. Mais leur permettre de mal agir envers les autres, et prétendre qu'ils ne te fassent point de mal à toi, c'est iniquité et tyrannie.

XIX. IL y a quatre erreurs de l'esprit sur lesquelles il faut particulièrement exercer une perpétuelle vigilance, et qu'il faut effacer aussitôt que tu les as surprises, en t'adressant à chaque fois ce discours : Cette opinion n'est point nécessaire; celle-ci brise les liens de la société; cette autre te va faire parler contre ta pensée : or, il n'y a rien de plus absurde que de parler contre sa pensée. Le quatrième reproche que tu

dois te faire, c'est que, telle pensée vient de l'assujettissement de la partie la plus divine de toi-même, et de ton esclavage sous la partie la moins noble, le corps, et sous ses grossières voluptés.

XX. Ton souffle et tout ce qu'il y a d'igné dans la composition de ton corps, malgré le mouvement d'ascension qui leur est naturel, obéissent néanmoins à la disposition du tout, et restent engagés dans la masse. Tout ce qu'il y a en toi de terrestre et d'humide, bien que ces parties se portent en bas, se tient en haut et occupe dans ton corps une place qui ne lui est pas naturelle. Ainsi donc les éléments eux-mêmes obéissent à la loi générale, et persistent à la place que la force leur a fixée, jusqu'à ce que cette force leur ait donné le signal de la dissolution. N'est-ce donc pas chose honteuse que la partie intelligente de ton être soit la seule désobéissante et qui ne se résigne pas à son poste? Pourtant on ne lui impose rien violemment : on ne lui commande que ce qui convient à sa nature. Et néanmoins elle s'impatiente, elle se révolte; car tout ce qui l'entraîne à l'injustice, à l'intempérance, à la colère, à la douleur, à la crainte, n'est pas autre chose qu'une rébellion contre la nature. Pour une âme, se fâcher de quelque un des accidents de la vie, c'est désertir son poste. L'âme n'est pas moins faite pour la piété et le respect des dieux que pour la justice. Car ces deux vertus sont au nombre de celles qui contribuent au salut de la société : elles ont même précédé la pratique de la justice.

XXI. CELUI dont la vie n'a pas un but unique, toujours le même, celui-là ne peut pas être pendant toute sa vie toujours égal, toujours le même. Ce que je dis là ne suffit point, si tu n'ajoutes aussi quel doit être ce but. Car, de même que tous les hommes n'ont pas la même opinion sur ces choses quelconques que la plupart appellent des biens, mais seulement

sur de certains biens, je veux dire sur ceux de la société; de même nous devons nous proposer pour but l'utilité de la société et celle de l'État. En effet, celui qui dirige tous ses efforts vers ce but fera toujours des actions uniformes, et, sous ce point de vue, sera toujours égal, toujours le même.

XXII. RAPPELLE-TOI le rat des champs et le rat de ville, la frayeur du premier et ses agitations.

XXIII. SOCRATE appelait les maximes du vulgaire des Lamies, des épouvantails de petits enfants.

XXIV. LES Lacédémoniens, dans leurs spectacles, plaçaient à l'ombre les sièges des étrangers; pour eux, ils s'asseyaient où ils trouvaient.

XXV. PERDICCAS, reprochant à Socrate de ne pas venir dîner chez lui : « C'est, dit celui-ci, pour ne pas périr d'une mort désespérée. » Il voulait dire : « Pour ne pas recevoir du bien que je ne pourrais rendre. »

XXVI. IL y avait, dans les lois d'Éphèse, un commandement de se rappeler sans cesse au souvenir quelqu'un des anciens qui s'étaient appliqués à la vertu.

XXVII. LES pythagoriciens nous engagent à porter le matin les yeux au ciel, afin de nous rappeler à la pensée ces êtres qui accomplissent leur ouvrage toujours d'après les mêmes lois, toujours de la même manière; leur ordonnance, leur pureté, leur simplicité nue, car un astre n'a point de voile.

XXVIII. Tu sais comment se comporta Socrate lorsque, Xanthippe étant sortie et ayant emporté son manteau, il se revêtit d'une peau de bête, et ce qu'il dit à ses amis qui

rougissaient, et qui allaient se retirer en le voyant affublé de la sorte.

XXIX. Tu ne pourrais donner des leçons d'écriture et de lecture, si auparavant tu n'avais appris. De même à plus forte raison pour l'art de vivre.

XXX. *Tu n'es qu'un esclave, tu n'as pas la parole*¹.

XXXI. *Je ris dans mon cœur*².

XXXII. *ILs adresseront à la vertu des reproches en termes*
*[amers]*³.

XXXIII. CHERCHER des figues en hiver, c'est folie; et tel est celui qui désire des enfants quand il ne lui est plus donné d'en avoir.

XXXIV. ÉPICTÈTE disait qu'il fallait, en embrassant son fils, se dire à soi-même : « Tu mourras peut-être demain. — Mais c'est un mot de mauvais augure. — Mais rien n'est de mauvais augure, dit-il, qui exprime quelque œuvre de la nature; sinon, parler moisson serait de mauvais augure. »

XXXV. Du raisin vert, du raisin mûr, du raisin sec, tout cela n'est que changement, non pas au non-être, mais à ce qui présentement n'est pas.

XXXVI. « IL n'y a point de brigands qui nous ravissent notre libre volonté. » C'est un mot d'Épictète.

1. C'est un vers iambique dont on ne connaît pas l'auteur.

2. C'est la fin d'un vers de l'*Odyssée*, IX, 413.

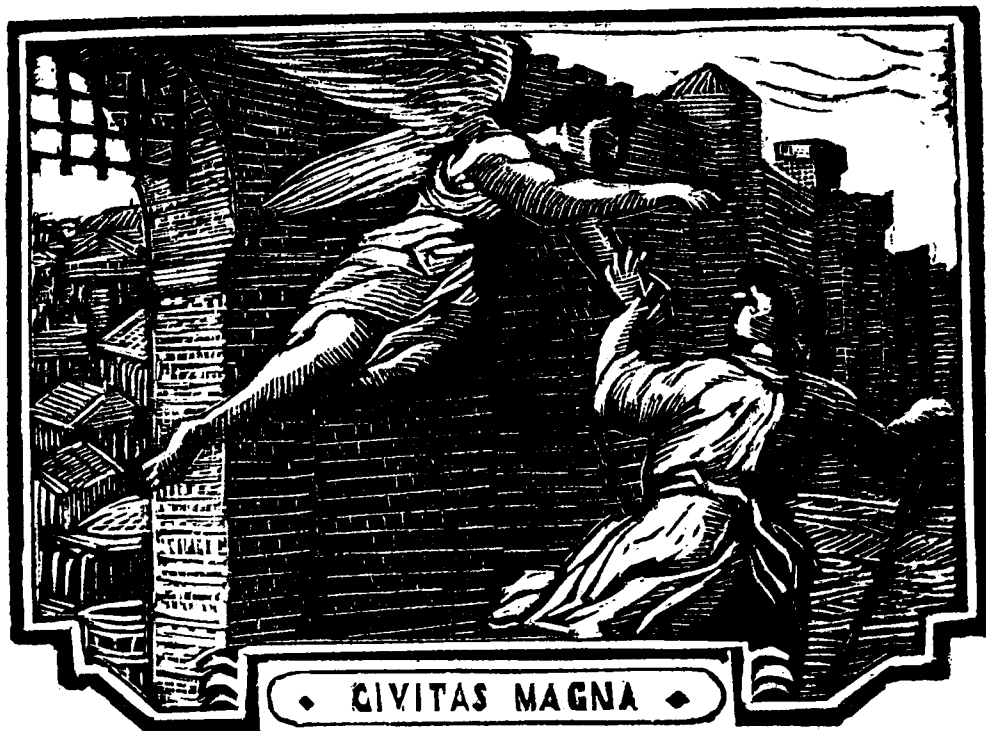
3. J'ignore quel est l'auteur de ce vers hexamètre.

XXXVII. IL disait encore qu' « il faut faire une règle à son assentiment, et avoir soin, en matière de désirs, d'y mettre les conditions; de les conformer au bien public; de les mesurer sur la valeur des choses; qu'il faut dompter toute concupiscence, et éviter de se servir de ce qui ne dépend pas de nous. »

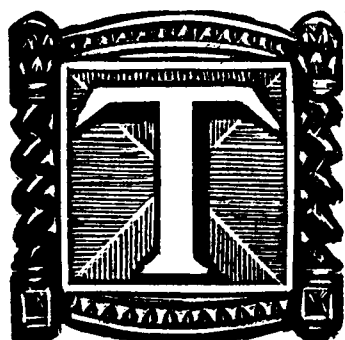
XXXVIII. « IL s'agit, disait-il encore, non de décider sur un point sans importance, mais de savoir si nous avons ou non perdu notre raison. »

XXXIX. SOCRATE disait : « Que voulez-vous? voulez-vous avoir des âmes raisonnables, ou des âmes privées de raison? — Des âmes raisonnables. — Quelle espèce d'âmes raisonnables? de saines ou de perverses? — De saines. — Que ne les cherchez-vous donc? — Parce que nous les avons. — Pourquoi donc alors ces combats et ces discussions entre vous? »





LIVRE DOUZIÈME



U peux, dès maintenant, posséder tous ces biens que tu cherches à atteindre par la voie détournée; sinon, tu t'en veux à toi-même. Tu n'as qu'à laisser là tout le passé, à remettre l'avenir aux soins de la Providence, et à diriger le présent tout seul vers la sainteté et la justice : vers la sainteté, afin que tu aimes ce qui te vient de la destinée, car la nature a fait ton sort pour toi et toi pour ton sort; vers

la justice, afin que tu dises la vérité librement et sans détour, et que tu fasses ce que commande la loi, ce que mérite chaque être. Ne te laisse empêcher ni par la malice des autres, ni par leur opinion, ni par leurs cris, ni par les sensations de cette chair qui t'enveloppe : c'est à ce qui souffre d'y voir. A quelque instant que tu doives arriver au bout de ta course, si tu dédaignes tout le reste pour t'occuper uniquement de la partie principale de ton âme et de ce qu'il y a de divin en toi; si ce que tu crains, ce n'est pas de cesser de vivre, mais de ne jamais commencer à vivre conformément à ta nature : alors tu seras un homme digne du monde qui t'a donné l'être; tu cesseras d'être un étranger dans ta patrie, et de t'étonner, comme de choses inopinées, de ce qui arrive chaque jour; enfin tu ne dépendras plus de ceci et de cela.

II. DIEU voit les âmes dépouillées de ces vases matériels, de ces écorces, de ces ordures qui les couvrent; car son intelligence ne touche qu'à ce qu'il y a là d'émané, de dérivé d'elle-même. Si tu t'accoutumes à faire de même, tu te débarrasseras d'une foule de soucis. En effet, celui qui ne voit pas la masse de chair dont il est environné ne perdra pas son temps à contempler un habit, une maison, la gloire même, toute cette sorte d'entour et d'appareil théâtral.

III. IL y a trois choses qui te constituent : un corps, un souffle, une intelligence. De ces choses, deux ne sont à toi que pour en prendre soin; la troisième seule est proprement tienne. Si tu éloignes de toi-même, c'est-à-dire de ta pensée, tout ce que font ou disent les autres, tout ce que toi-même tu as fait ou dit, toutes les idées de l'avenir qui te troublent; tout ce qui vient du corps qui t'environne ou du souffle né avec lui, et non de ton libre arbitre; tout ce que fait rouler autour de toi le tourbillon extérieur; en sorte que ta force intelligente s'arrache à la fatalité et vive chez elle-même,

pure, libre, pratiquant la justice, résignée à ce qui arrive, et ne disant que la vérité; si, dis-je, tu séparas de ton esprit les impressions qui lui sont communes avec le corps, l'idée du passé comme celle de l'avenir; si tu te rends toi-même semblable à ce qu'est, chez Empédocle,

Le globe d'une parfaite rondeur, content de rester joyeusement en lui-même;

si tu t'appliques à vivre uniquement ce que tu vis, c'est-à-dire le présent : alors tu seras en état de passer ce qui te reste d'existence jusqu'à la mort, exempt de trouble, noblement, et dans une parfaite union avec ton génie.

IV. J'AI souvent admiré comment il se fait que l'homme, s'aimant lui-même par-dessus toutes choses, fasse cependant moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut, que de celle d'autrui. Si l'on recevait d'un dieu ou d'un maître sage l'ordre de ne rien penser, de ne rien méditer, qu'à l'instant même de la conception on n'en rendît compte en public, on ne supporterait pas un jour entier cette contrainte. Il est donc vrai que nous redoutons plus l'opinion d'autrui sur nous que la nôtre.

V. COMMENT se fait-il que les dieux, qui ont ordonné si bien toutes choses, et avec tant d'amour pour les hommes, aient négligé un seul point, à savoir, que des hommes d'une vertu éprouvée, qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leurs actions pieuses et leurs sacrifices, ne revivent pas après la mort, mais soient éteints pour jamais? Puisque la chose est ainsi, sache bien que, si elle avait dû être autrement, ils n'y eussent pas manqué; car, si cela eût été juste, cela était possible, et, si cela eût été conforme à la nature, la nature l'eût comporté.

Par conséquent, de ce qu'il n'en est pas ainsi, confirme-toi, par cette considération même, qu'il ne fallait pas qu'il en fût ainsi. Tu vois bien toi-même que, faire une telle recherche, c'est disputer avec Dieu sur son droit. Or, nous ne disputerions pas ainsi contre les dieux, s'ils n'étaient pas souverainement bons et souverainement justes. S'ils le sont, ils n'ont rien laissé passer dans l'ordonnance du monde, qui soit contraire à la justice et à la raison.

VI. ACCOUTUME-TOI même aux choses que tu désespères d'accomplir; car la main gauche elle-même, faible d'ordinaire, faute d'habitude, tient cependant le frein avec plus de fermeté que la droite : c'est qu'elle y est accoutumée.

VII. DANS quel état de corps et d'âme il faut être saisi par la mort, la brièveté de la vie, l'immensité de la durée qui s'étend derrière et devant nous, la fragilité de toute matière : que ce soient là tes pensées.

VIII. IL faut contempler les formes dépouillées de leurs écorces; savoir les motifs des actions; ce que c'est que la douleur, la volupté, la mort, la gloire; comment c'est soi-même qu'on s'ôte le repos; que ce n'est jamais dans un autre qu'on trouve son obstacle; que tout est opinion.

IX. IL faut, dans la pratique des principes, se montrer semblable au combattant du pancrace, et non au gladiateur; car celui-ci laisse tomber l'épée dont il se sert, et il est tué, tandis que l'autre a toujours la main à sa disposition, et n'a besoin de rien que de s'en servir.

X. EXAMINER la nature des choses, en considérant séparé-

ment leur matière, leur forme, et le rapport qu'elles ont avec les autres objets.

XI. L'HOMME a un bien grand pouvoir, celui de ne rien faire autre chose que ce que Dieu doit approuver, et de recevoir avec résignation tout ce que Dieu lui départ.

XII. TOUT ce qui est conforme à la nature ne doit point être un sujet d'accusation contre les dieux, car les dieux ne pèchent ni volontairement ni involontairement; pas plus contre les hommes, lesquels ne pèchent que malgré eux. Il ne faut donc s'en prendre à personne.

XIII. IL faut être bien ridicule et bien neuf pour s'étonner de ce qui arrive dans la vie.

XIV. OU il y a dans le monde une nécessité fatale, un ordre inviolable; ou bien c'est une Providence qu'on peut fléchir; ou enfin il n'y a qu'un mélange produit par le hasard, sans cause modératrice. Si c'est une immuable nécessité, pourquoi lutter contre elle? Si c'est une Providence qui veut bien qu'on la fléchisse, rends-toi digne de l'assistance divine. Mais s'il n'y a qu'une confusion pure sans nul modérateur, qu'il te suffise, au milieu de ce flot agité des choses, d'avoir en toi-même un esprit qui te guide. Que si le flot t'emporte avec lui, eh bien! qu'il entraîne cette chair, ce souffle, tout le reste : il n'emportera pas l'intelligence.

XV. QUOI! la lumière d'une lampe brille jusqu'au moment où elle s'éteint, et ne perd rien de son éclat; et la vérité, la justice, la tempérance qui sont en toi, s'éteindraient avant toi!

XVI. SI quelqu'un te donne lieu de t'imaginer qu'il a fait

une faute, dis-toi à toi-même : « Suis-je bien sûr que c'est là une faute? » ou, si la faute est certaine : « Ne s'en sera-t-il pas déjà reconnu coupable? » châtiment aussi sensible pour lui que s'il se fût déchiré lui-même le visage. Vouloir que le



méchant ne fasse pas le mal, c'est vouloir qu'il n'y ait pas de suc dans la figue, que les enfants ne vagissent pas, que le cheval ne hennisse pas; et ainsi des autres choses qui sont nécessaires. Que pouvait faire autre chose un homme d'un tel caractère? Si tu es habile, eh bien! guéris son caractère.

XVII. Si cela ne convient pas, ne le fais point; si cela n'est pas vrai, ne le dis point. Sois maître de tes penchants.

XVIII. NE manque jamais de considérer ce qu'est cet objet qui fait naître en toi l'opinion, et, séparément, quelle est sa

cause, sa matière, son rapport avec d'autres êtres, la durée au bout de laquelle il cessera d'exister.

XIX. COMPRENDS enfin que tu as dans toi-même quelque chose de plus excellent et de plus divin que ce qui fait naître tes passions, que ce qui t'agite en un mot comme les cordons font les marionnettes. Qu'est-ce présentement que ma pensée? est-ce crainte, soupçon, désir, ou quelque chose de semblable?

XX. AVANT tout, ne rien faire au hasard ni sans un but assuré. Ensuite, ne jamais proposer d'autre but à ses actions que le bien de la société.

XXI. BIENTOT toi-même tu ne seras plus, et, comme toi, tout ce que tu vois présentement, tout ce qui vit aujourd'hui. Car tout est né pour subir le changement, le déplacement, la corruption, afin qu'il naisse d'autres êtres, chacun dans l'ordre auquel il appartient.

XXII. TOUT est opinion, et l'opinion dépend de toi. Fais disparaître, quand il te plaît, l'opinion; et, comme si tu venais de doubler un promontoire, tu trouveras une mer tranquille, la sérénité partout, un port sans tempête.

XXIII. TOUTE action quelconque qui finit en son temps ne perd rien de sa valeur parce qu'elle a cessé; il n'y a non plus, pour celui qui a fait cette action, aucun mal à ce qu'elle ait cessé. De même cet ensemble de toutes nos actions qui se nomme la vie ne perd rien à cesser, quand c'est en son temps qu'il cesse; et celui qui a mis fin à cette série dans le temps convenable n'en éprouve aucun mal. Le temps convenable, la limite, c'est la nature qui la prescrit : tantôt la nature particulière, quand on meurt dans la vieillesse; en tout cas,

la nature de l'univers, qui, par le changement des parties, fait durer éternellement la jeunesse et la vigueur du monde. Toujours ce qui est utile à l'univers est bien et de saison. Par conséquent, la cessation de la vie n'est point un mal pour nous, puisqu'il n'y a là rien de honteux, n'y ayant rien qui dépende de notre volonté, ni qui blesse la société. C'est même un bien, puisqu'elle est de saison pour l'univers, qu'elle lui est utile, et qu'elle est une conséquence de ses lois. C'est être porté par l'esprit de Dieu, de se porter vers les mêmes objets que Dieu et de conformer notre pensée à la sienne.

XXIV. VOICI trois principes qu'il faut avoir sous la main :

PREMIÈREMENT. — Dans toutes tes actions, ne rien faire sans dessein, ni autrement que ne l'accomplirait la justice elle-même. Quant aux accidents extérieurs, songer qu'ils proviennent ou du hasard ou d'une Providence : or, il ne faut ni accuser le hasard, ni se plaindre de la Providence.

DEUXIÈMEMENT. — Songer à ce que c'est que chaque homme, depuis la conception jusqu'à ce qu'il ait une âme; depuis l'instant où il a une âme, jusqu'à celui où il la rend; de quoi se compose ce mélange, et en quoi il se décomposera.

TROISIÈMEMENT. — Supposons que tu t'élèves tout à coup dans l'air, et que de là tu contemples les choses humaines, embrassant d'un seul coup d'œil toute cette variété d'êtres, tout ce qui habite dans l'air et dans la région éthérée : tu reverras, crois-moi, à chaque fois que tu t'élèveras, le même spectacle, des choses du même genre, la même courte durée; et voilà ce qui fait notre orgueil!

XXV. REJETTE l'opinion, tu seras sauvé. Qui donc t'empêche de la rejeter?

XXVI. Si quelque chose te fâche, c'est que tu as oublié

que tout arrive suivant la loi de la nature de l'univers; que la faute d'autrui n'est point la tienne; et encore que tout ce qui se fait aujourd'hui s'est toujours fait ainsi, et se fera toujours, se fait partout ainsi. Tu as oublié quelle parenté sainte unit chaque homme avec tout le genre humain, parenté non de sang et de naissance, mais participation à la même intelligence. Tu as oublié que l'âme raisonnable de chacun est un Dieu, et dérivé de l'Être suprême; que nous ne possédons rien en propre, mais que notre enfant, notre corps, notre souffle même, nous sont venus de là; que tout ne gît que dans l'opinion; enfin que chaque homme ne vit que le moment présent, et ne perd que cet unique instant.

XXVII. REPASSE sans cesse dans ta mémoire les grands exemples de colère, le souvenir de ceux qu'ont illustrés de grands honneurs, des malheurs, des inimitiés, des fortunes de quelque sorte. Demande-toi ensuite : « Où est tout cela maintenant ? fumée, cendres, un conte, pas même un conte ! » Représente-toi mille objets de même sorte : Fabius Catullinus dans sa campagne, Lucius Lupus dans ses jardins, Stertinius à Bales, Tibère à Caprée, Vélius Rufus; enfin tous ceux qu'animait quelque grande passion, et que l'opinion mettait si haut. Combien était vil le but de leurs efforts ! Ah ! qu'il est bien plus sage, dans toutes les circonstances, de se montrer juste, tempérant, soumis aux dieux, mais avec simplicité, car l'orgueil de la modestie est le plus insupportable de tous.

XXVIII. A CEUX qui te demandent : « Où as-tu vu des dieux ? comment as-tu pu te convaincre de l'existence de ces êtres auxquels tu adresses tant d'hommages ? » réponds que d'abord ils sont visibles; ajoute : « Je n'ai jamais vu mon âme, et pourtant je l'honore. Il en est de même des dieux. J'éprouve

à chaque instant leur puissance; je reconnais qu'ils sont; et je les respecte. »

XXIX. LE salut de notre vie, c'est de voir ce que chaque objet est en lui-même, ce qu'est sa matière, ce qu'est sa forme; c'est de pratiquer la justice de toute notre âme, et de dire la vérité. Que reste-t-il, après cela, que de jouir de la vie, en rattachant une bonne action à une autre bonne action, sans laisser entre elles aucun vide?

XXX. IL n'y a qu'une lumière du soleil, bien qu'elle se divise à l'infini, sur des murailles, sur des montagnes, etc. Il n'y a qu'une matière commune, bien que disséminée en une infinité de corps particuliers. Il n'y a qu'une vie unique, bien qu'elle se partage entre une infinité de natures et de corps limités. Il n'y a qu'une âme intelligente, malgré ses apparentes divisions. Des choses que je viens de dire, les unes, comme le souffle, la matière, n'ont pas de sentiment et sont sans rapport d'affection les unes avec les autres, nonobstant l'intelligence universelle qui les embrasse et la pesanteur qui les retient au même lieu : au contraire, la pensée tend, par sa nature propre, à s'unir à ce qui lui ressemble. Ce penchant est tout en elle; rien ne peut en arracher l'instinct qui fait vivre les êtres ensemble.

XXXI. QUE désires-tu davantage? de vivre plus longtemps? veux-tu dire, de sentir, de vouloir, de croître, de dégénérer, de parler, de penser? Laquelle de ces facultés te semble digne de tes désirs? Si chacune d'elles ne mérite que ton mépris, marche vers le dernier but, qui est d'obéir à la raison et à Dieu. Mais il y a de la contradiction à leur adresser ce culte, et à t'irriter de la privation des objets que te ravit la mort.

XXXII. COMBIEN est petite cette partie du temps immense, infini, qui est accordée à chacun de nous ! elle s'évanouit bientôt dans l'éternité. Combien est petite notre part de l'universelle matière ! combien petite notre part de l'âme universelle ! Qu'est-ce que cette petite motte, cette portion de la terre entière, où tu rampes ? Voilà les pensées qu'il te faut méditer, afin de te mettre dans l'esprit qu'il n'y a rien de grand que de faire ce qu'exige ta nature et de souffrir ce que t'apporte la nature commune.

XXXIII. COMMENT ton âme use-t-elle d'elle-même ? Tout est là. Le reste, qu'il dépende de ta volonté ou n'en dépende point, n'est que corps mort et fumée.

XXXIV. UNE chose peut surtout nous exciter au mépris de la mort, c'est que ceux-là mêmes qui regardent la volupté comme un bien et la douleur comme un mal ont pourtant méprisé la volupté.

XXXV. CELUI qui pense que tout est bien qui arrive à son temps ; qu'il est égal d'avoir accompli, en se conformant à la droite raison, un nombre d'actions plus ou moins grand ; celui enfin qui regarde comme indifférent d'avoir vu ce monde pendant plus ou moins d'années, celui-là n'envisage pas la mort avec effroi.

XXXVI. O HOMME ! tu as été citoyen dans la grande cité. Que t'importe de l'avoir été pendant cinq ou pendant trois années ? Ce qui est conforme aux lois n'est inique pour personne. Qu'y a-t-il donc de si fâcheux à être renvoyé de la cité, non par un tyran, non par un juge inique, mais par la nature même, qui t'y avait fait entrer ? C'est comme quand un comédien est congédié du théâtre par le même prêteur qui l'y avait engagé. — Mais je n'ai pas joué les cinq actes ;

je n'en ai joué que trois. — Tu dis bien; mais c'est que, dans la vie, trois actes suffisent pour faire la pièce entière. L'être qui détermine la fin, c'est celui qui a constitué autrefois l'ensemble des parties, et qui, aujourd'hui, est cause de la dissolution. Ni l'une ni l'autre chose ne vient de toi. Va-t'en donc avec un cœur paisible. Celui qui te congédie est sans colère.







TABLE

NOTICE SUR MARC-AURÈLE.....	9
LIVRE PREMIER	29
LIVRE DEUXIÈME.....	40
LIVRE TROISIÈME.....	49
LIVRE QUATRIÈME	60
LIVRE CINQUIÈME	77
LIVRE SIXIÈME.....	93
LIVRE SEPTIÈME	109
LIVRE HUITIÈME	127
LIVRE NEUVIÈME	144
LIVRE DIXIÈME	159
LIVRE ONZIÈME.....	174
LIVRE DOUZIÈME	188

**CET OUVRAGE
PUBLIÉ PAR LES SOINS DE
CONSTANTIN CASTÉRA
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 AOUT 1943
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
CHANTENAY A PARIS**

**LE TIRAGE DE LA PRÉSENTE ÉDITION
EST LIMITÉ A :
DEUX CENTS EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN D'ARCHES
CHIFFRÉS DE I A CC
DEUX MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ
DE BORNÉO
CHIFFRÉS DE I A 2000**

**IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE
300 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE BORNÉO
NUMÉROTÉS EN ROUGE DE 2001 A 2300**

**RÉSERVÉS :
CENT (DE 2001 A 2100)
AUX AMIS DES LIBRAIRIES FLAMMARION
CENT (DE 2101 A 2200)
AUX AMIS DES LIBRAIRIES JOSEPH GIBERT
CENT (DE 2201 A 2300)
AUX AMIS DES LIBRAIRIES GIBERT JEUNE**

Autorisation N° 14182.

